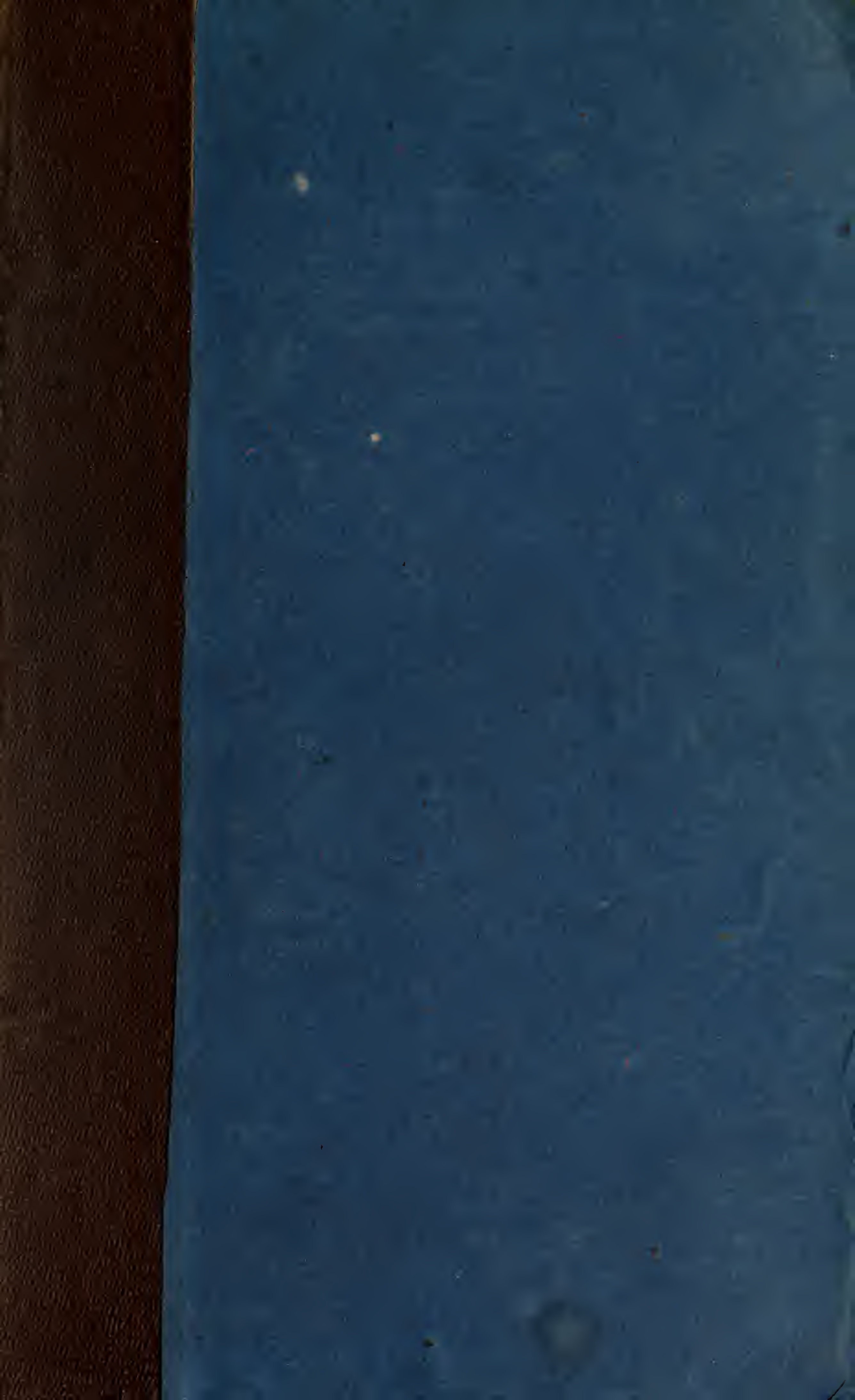


VALENTIN.

Imprimerie d'Amédée Saintin, rue Saint-Jacques, 38.

Roués de Paris.

VALENTIN

MOEURS CONTEMPORAINES

PAR

ARNOULD FREMY.

I.

Paris,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,

CHRETIEN, éditeur, rue Percé-Saint-André, 11.

1840.

I.

Je ne passe jamais sans plaisir, ni même sans quelque attendrissement dans une petite rue que je ne nommerai pas, mais qu'on reconnaîtra aisément si je dis qu'elle se trouve comprise entre les rues des Arcis et Saint-Jacques-la-Boucherie. Au premier aspect, cette rue ressemble à toutes celles de ce quartier populeux et marchand. Elle est humide, étroite et fort crottée; il s'y fait un brouhaha continuel, et on n'y passe guère sans être éclaboussé. A chaque pas, vous

vous y rencontrez avec des voituriers, des crocheteurs, des porte-faix de toutes sortes qui se croisent, se heurtent, et souvent même se querellent. Des voitures de roulage, chargées de marchandises, s'arrêtent des jours entiers devant les boutiques et barrent le passage; joignez à tout cela ces petits chariots plats consacrés au transport des ballots et connus, dans le langage du commerce, sous le nom de *diables*, sans doute à cause du carillon infernal qu'ils font en roulant sur le pavé. Certes, voici bien des raisons pour fuir cette rue, ou du moins pour en chercher une autre plus tranquille et plus sûre. Quant à moi, loin de l'éviter, je fais souvent de grands détours pour y passer. J'y suis, il est vrai, conduit par le charme d'un souvenir et d'une impression particulière. C'est là que j'ai compris pour la première fois que les beaux-arts, ces dieux charmants, ne prodiguent pas seulement leurs divins enchantements aux riches et aux heureux du monde; libres et familiers comme des dieux, ils visitent aussi parfois les pénates d'argile du pauvre; ils savent, comme Mercure

et Jupiter, convertir, lorsqu'il leur plaît, une humble cabane en un temple de marbre. Vous les rencontrez cachés sous les habits d'un pauvre diable dans les faubourgs ou dans les rues des plus obscurs quartiers des grandes villes.

Je ne sais si la rue dont il est ici question a quelquefois vu Jupiter ou Mercure, mais je sais fort bien qu'elle ne voit jamais le soleil. Pauvres habitants qui n'ont ni ciel, ni printemps, ni soleil, et qui vivent dans une atmosphère continuellement chargée d'épices, d'aromates et de poudres pharmaceutiques! Heureux ceux qui ont le printemps dans le cœur, et dans l'esprit un de ces astres qui prêtent des formes magiques et de douces clartés, même aux hivers les plus sombres! Pour eux, point de ciel en deuil, point de tristes brouillards. Ils découvrent le ciel des Indes ou de l'Afrique, des forêts de gommiers, des voûtes de verdure festonnées de lianes, des golfes, des champs de riz dans les arrière-boutiques des épiciers en gros et des droguistes du voisinage. Ce sont de grands voyageurs et qui vont vite, car ils font souvent le tour du

monde, sans bouger de chez eux. Ils voient le Pérou en respirant la poudre de quinquina, le poivre long leur représente le Bengale, le bois de santal les mène à Golconde. Ces esprits-là voyagent à la façon des hirondelles. Un auteur français (Duclos, je crois) a dit que les gens sensibles ont plus d'existence que les autres. Ah! disons plutôt qu'ils ont deux esprits, deux cœurs qui les font vivre deux fois. Heureux, après tout, ceux qui vivent dans le ciel qu'ils se sont fait, qui n'ont d'autre trésor de jouissances que celui qu'ils s'amassent! Qu'est-ce que jouir? c'est créer, c'est conquérir; on n'est jamais plus heureux que lorsqu'on a besoin de bonheur.

Au moment où cette histoire commence, la chaleur était extrême. Le soleil venait de se lever et commençait à dorer l'extrémité des cheminées et des toits. Même dans cette rue étroite, on éprouvait cette influence de bien-être qui met en été sur tous les visages un air de contentement. L'image du *Petit-Saint-Antoine*, qui sert d'enseigne à l'une des épiceries les mieux achalan-

dées de la rue, avait pris une certaine teinte rubiconde et fleurie, qui démentait un peu l'air de pieuse tristesse qu'on prête d'ordinaire aux portraits des saints. En le peignant, on n'avait, il est vrai, primitivement épargné ni le vermillon, ni le carmin; un sourire railleur, un menton des plus vermeils donnait à ce saint Antoine je ne sais quoi de vif et de pétillant. Ce saint-là sentait un peu le mousquetaire.

L'épicerie du Petit-Saint-Antoine venait de s'ouvrir, et déjà les chalands allaient et venaient dans la boutique; on achetait, on marchandait, on parlait de ce qui s'était fait la veille dans le quartier. Les acheteurs étaient obligés d'attendre leur tour pour être servis, car il n'y avait en ce moment au comptoir qu'un petit bon-homme de douze à treize ans, blond, coloré et de la plus agréable figure. Il avait devant lui un tablier beaucoup trop long pour sa taille et qui traînait par terre; ses pieds s'embarrassaient dans les plis de ce tablier à chaque pas qu'il faisait pour apporter ce que les acheteurs lui demandaient. — Qu'attendez-vous, monsieur?... — Que faut-il

vous servir, madame?... Cet enfant avait une étonnante activité, et une intelligence au dessus de son âge.

Il faut dire aussi que les commères qui se tenaient debout devant le comptoir, le trouvant beau comme un ange, ne cessaient de lui donner de petites tapes sur la joue, en lui disant : « Ah ça! as-tu bientôt fini de courir ainsi, méchant petit diable?... » L'enfant ne s'arrêtait pas pour cela, et ne cessait d'aller et venir dans la boutique avec la même promptitude.

Il me semble que le réveil d'une épicerie, ce bourdonnement confus, ces gens qui se pressent, s'agitent, ces discussions sans fin, ces achats, tout cela doit bien vivement caresser l'orgueil de l'homme assis dans le fond du comptoir, et qui peut se dire : « Regardez-moi, mes amis, je suis le roi de ce petit peuple, voici mes vassaux et mes tributaires... » On assiége ce trône, ces gens-là sont venus aujourd'hui; ils reviendront infailliblement demain. On peut se passer à la rigueur d'aller faire la révérence à son roi, ou d'assister au petit lever; mais le

moyen de se passer de sucre, de sel, d'huile à quinquet ou de café? Ce jour-là, tout le monde voulait être servi à la fois; le tumulte régnait autour du comptoir, et les acheteurs se pressaient en plus grand nombre encore que d'ordinaire dans l'épicerie du Petit-Saint-Antoine.

Ce jour-là aussi, M. Lalance semblait, contre son habitude, prendre un certain intérêt à ce qui se passait chez lui. Il souriait avec grace aux femmes qui entraient, répondait aux questions des hommes. Il feuilletait même, de temps à autre, un gros registre ouvert devant lui; mais il était facile de voir que son esprit n'avait point de part à cette occupation. Il ne cessait de se retourner dans son fauteuil, jetait dans la rue des regards inquiets, puis revenait à son registre qu'il parcourait avec une contrainte marquée. Il attendait quelqu'un et donnait les signes de la plus vive impatience.

Cependant la matinée était déjà fort avancée, et Dominique n'avait pas encore paru; Dominique, l'un des principaux agents, l'ame, le soutien de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine. M. La-

lance fronçait le sourcil et ne pouvait cacher son mécontentement. Daniel avait beau courir et s'agiter dans le comptoir, il ne pouvait, malgré son activité, suffire à toutes les demandes à la fois. Sa figure devenait sérieuse par moments, et cependant chacun rendait justice à son zèle. Enfin il s'impatienta contre lui-même : dans un mouvement de vivacité, il jeta son grand tablier de côté, afin d'avoir plus d'aisance dans les mouvements.

On vit alors que la culotte du pauvre enfant était toute remplie de trous. Les femmes qui se trouvaient dans la boutique se mirent à rire. Daniel s'empressa de quitter le comptoir sur lequel il était monté pour atteindre un des rayons les plus éloignés; il rougit, baissa la tête d'un air honteux et parut fort troublé. Une des femmes, plus jeune que les autres et qui lui avait frappé le plus souvent sur la joue, lui dit alors à l'oreille quelques paroles d'amitié ; elle l'engagea à venir la voir dès que le nombre des acheteurs serait un peu diminué. En ce moment, une voix cassée se fit entendre du dehors : « Ni-

nette! ma chère fille! » La jeune femme se retourna d'un air intimidé, et parut un peu honteuse des caresses qu'elle avait faites à Daniel. « Silence! surtout, » dit-elle en souriant et en mettant un doigt sur ses lèvres, « souviens-toi que la discrétion doit être la première qualité d'une jolie bouche. » Daniel la trouva charmante, bien qu'elle n'eût pour toute parure qu'une jupe blanche et un mauvais châle jeté sur les épaules. Il lui prit la main et la baisa avec plus de vivacité qu'on n'eût pu en attendre d'un enfant de son âge.

Tandis que ceci se passait dans un coin de la boutique, M. Lalance, nonchalamment étendu dans son comptoir, avait repris son attitude méditative. Il souriait à un essaim de pensées riantes qui s'agitaient autour de lui et voltigeaient comme des mouches dans un rayon de soleil. Ses yeux étaient couverts d'un voile; les gens qui entraient dans la boutique n'étaient plus pour lui que des ombres connues qu'il saluait machinalement d'un petit signe de tête. Enfin il n'y tint plus : après avoir lutté vainement contre

une tentation plus forte que sa volonté, il promena autour de lui des regards craintifs, et, ouvrant à la dérobée un petit pupitre placé devant lui, il y prit un plan qui représentait une enceinte d'une proportion vaste avec des portiques et des gradins, tracée sur le modèle des théâtres antiques.

A peine eut-il ce plan sous les yeux, que sa figure changea tout à coup d'expression. Il sourit, son dos se voûta comme s'il n'eût pu soutenir le poids de sa joie. Les lueurs divines de l'enthousiasme brillèrent sur son front. Il était triste tout à l'heure, triste et accablé ; ces acheteurs, ce bruit de tiroirs, de poids et de balance, quoi de plus importun que tout cela? A présent, quel enchantement! quel beau pays s'ouvrait devant lui! Il fut si transporté, qu'il finit par se renverser dans son fauteuil en battant des mains et en s'écriant :

« Viens, Daniel, viens, mon enfant, tu as bien travaillé ce matin ; le corps a besoin de relâche comme l'esprit ; mais c'est surtout lorsqu'il n'est pas encore dans toute sa force qu'il exige des

ménagements. Pour te délasser, entre avec moi dans cette enceinte, qui égale tout ce que les architectes grecs et romains ont inventé de plus beau. Imagines-tu l'effet produit par ces quatre rangs de loges étincelants d'or et de peintures? La salle restera à peine éclairée, mais en revanche je veux que la scène étincelle de mille feux; elle avancera sur la salle. Dans le fond, régnera une rangée de colonnes d'onyx; la partie inférieure de la scène sera tout en marbre, la moyenne en cristal, et la supérieure en colonnes de bois de cèdre, plaquées en or. Les décors ont été disposés sur pivot, d'après l'ancien système, de façon qu'en un clin d'œil la scène entière pourra être changée. Elle se convertira, si l'on veut, en une magnifique pièce d'eau sur laquelle les barques navigueront, dans le genre du théâtre de Saddler's Wells, à Londres. Ce plan a été, je crois, combiné d'après les règles les plus sûres du goût et de la perspective, et je n'ai été aidé par personne, non, personne n'est venu là m'aider ni me conseiller... Ah! qui donc pourra compter les moments

perdus, l'attente trompée, les soupirs que m'arrachait parfois ce long travail ? mais aussi l'honneur n'en reviendra qu'à moi seul. Mon Dieu! je te rends grâces, car, si je t'ai souvent invoqué, tu m'as préservé, en revanche, des sombres esprits qui semblaient conjurés contre moi; et maintenant je puis dire que tout cela n'est sorti que de là... »

En prononçant ces derniers mots, M. Lalance appuya un de ses doigts sur son front avec une certaine solennité, et regarda fixement le jeune apprenti qui ouvrait les yeux d'un air de candeur, et contemplait avidement cette feuille de pàpier, cherchant à y découvrir les belles loges, les peintures à fresques et les écussons sur fond d'azur que son maître lui indiquait.

« Ah! Daniel, mon pauvre Daniel, » reprit M. Lalance, en cachant son visage dans ses mains, « tu dois plaindre et admirer ton maître... Éloigne ce plan, car j'avais juré de ne plus m'en occuper, et je n'y vois plus à présent qu'un chaos d'images confuses. Il a fallu que ce plan maudit se retrouvât encore aujourd'hui sous ma main pour m'entraîner de nouveau dans le pays

des miracles et me faire manquer à ma promesse. Que de veilles! que de soins et de recherches! Vois ces lignes nombreuses qui se mêlent, se croisent, ont l'air de se fuir et de se chercher tour à tour, comme les pensées désordonnées que la fièvre engendre... Tu peux compter ainsi les nuits que j'ai passées courbé sur le travail. Je dormais, les songes les plus beaux berçaient mes esprits et je traçais encore des lignes, j'éloignais et rapprochais ce plan de mes yeux pour en revoir tous les détails. N'importe! quoi qu'en ait dit maître Bl...., je ne me repens pas de tout cela, je ne vivrai que pour cette pensée; car il faudra bien qu'un jour le monde ait enfin un théâtre digne de lui, et alors il n'oubliera pas ceux qui auront contribué à l'élever... »

En ce moment, la sonnette de la boutique se fit entendre, et l'on vit entrer un homme en blouse, en guêtres de peau, vêtu à la façon des campagnards des environs de Paris. Ses mouvements brusques, ses épaules carrées annonçaient l'assurance et la vigueur, bien qu'il commençât à grisonner. Une jeune fille de dix-huit à vingt

ans, fraîche et bien faite, marchait derrière lui.

En voyant entrer cet homme, M. Lalance s'empressa de cacher son plan. Daniel, partageant instinctivement l'appréhension de son maître, alla reprendre la place qu'il occupait d'ordinaire au milieu du comptoir. Mais son zèle semblait ralenti, ses yeux avaient pris une certaine fixité, et les nouveaux acheteurs qui se présentèrent le virent tomber, à plusieurs reprises, dans d'étranges distractions. Dès qu'il fut seul, il passa dans l'arrière-boutique et se mit à tracer sur son ardoise des lignes semblables à celles que M. Lalance venait de lui montrer.

Le nouveau-venu était assis à côté de l'épicier, dans une espèce de cage en verre qui formait comme une pièce séparée du reste de la boutique.

« Bonjour, père Fliquet, » lui dit M. Lalance, en lui serrant la main d'un air cordial.

M. Lalance et son ami s'entretinrent quelques instants à voix basse. Le commerce et les affai-

res paraissaient être le sujet de l'entretien. Les deux interlocuteurs échangeaient, de temps à autre, certains regards mystérieux. Le roulier avait le visage fort animé; ses regards, ses gestes annonçaient ce mécontentement intérieur qui se trahit non pas par des plaintes directes, mais par des remontrances et des avis détournés. M. Lalance s'interrompait par moments et se frappait le front d'un air de regret, comme pour chasser les pensées qui le poursuivaient. Le père Fliquet souriait alors d'un air de triomphe et remettait dans une large bourse en peau les papiers qu'il avait étalés sur le comptoir, comme pièces de conviction et pour mieux accabler le pauvre épicier.

En ce moment, on vint présenter plusieurs billets à ordre qui furent tous exactement payés. Le roulier ouvrit de grands yeux. « Allons, » dit-il en lui-même, « le mal n'est pas si grand que je le pensais. Il y a un remède à tout... Voyez cependant comme on a tort d'ajouter foi aux propos en l'air qui se tiennent! A quoi tient la réputation du monde! »

Pendant cet entretien, sa fille était restée sur le pas de la porte ; elle suivait attentivement un groupe de trois personnes qui causaient à quelque distance, devant la boutique. Leurs traits avaient une mobilité extraordinaire, et leurs membres quelque chose de contraint et de disloqué qui attirait l'attention des passants. On devinait, aux gestes et au langage de ces trois jeunes gens, qu'ils devaient former un complot. Tout à coup l'un d'eux, apercevant Marthe, se détacha du groupe et s'approcha d'elle.

« Chère Marthe, » lui dit-il, « puis-je vous parler un instant ? Pourquoi rougir et vous troubler ainsi ?... Le père Fliquet n'est point là, j'espère, et le claquement de son maudit fouet ne viendra pas nous interrompre... »

Une rougeur subite couvrit alors les traits de Marthe. Elle baissa les yeux, et tournant rapidement la tête du côté du comptoir :

« Au nom du ciel ! éloignez-vous, Valentin, » lui dit-elle d'un air effrayé, « je ne puis vous répondre en ce moment, mon père est là, dans le comptoir, et s'il vous voyait... »

Le nouveau-venu allongea la tête dans la boutique pour s'assurer si Marthe disait vrai. Le père Fliquet l'apercevant fit un saut, et s'emparant de son fouet : « Ah ! Valentin, maudit traître ! je te retrouve donc enfin, » s'écria-t-il. Il voulait s'élancer hors du comptoir et courir après lui ; mais Valentin avait déjà disparu avec la rapidité d'un oiseau qui s'échappe au moment où l'on croit le tenir. Où était-il ? quel chemin avait-il pris ? la rue était vide, et à moins qu'il n'eût disparu sous terre, on ne pouvait s'expliquer cette merveilleuse évasion.

Marthe poussa un cri d'effroi. Le père Fliquet, atterré, confondu, rentra dans le comptoir, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il prononça quelques paroles sans suite et serra, d'un air égaré, la main de son ami. Son visage, habituellement coloré, devint tout à coup si pâle qu'on eût dit qu'il allait tomber en faiblesse.

M. Lalance parut fort effrayé et s'empressa d'appeler Daniel. Ce dernier, avec sa promptitude habituelle, s'était déjà emparé du bocal à l'esprit de vin qu'il avait renversé sur la tête du

roulier, qui commençait à fermer les yeux. Cette inondation lui eut bientôt rendu l'usage de ses sens.

« Mes bons amis, » dit-il d'une voix éteinte, en rouvrant les yeux, « c'est lui, je l'ai reconnu, je suis bien sûr, cette fois, de ne pas m'être trompé... Ah! défiez-vous de Valentin, croyez-moi, ne lui permettez jamais de dépasser le seuil de cette porte, ou sinon, vous êtes perdus.... S'il vous aborde avec des paroles mielleuses, croyez bien que c'est un piége qu'il vous tend, et qu'il va vous jouer quelque mauvais tour... Chaque fois que je l'ai vu, il m'est arrivé quelque malheur, à moi ou à mes voisins... Un colporteur passait devant ma porte : « Beaux mouchoirs, bonnes chemises, beau linge à vendre! » Quel langage! L'aimable marchand que voilà! Tous les gens de Ribray s'approchaient de lui et troquaient aussitôt leurs vieilles chemises contre celles qu'il leur offrait. Quelle faute, hélas! Quinze jours après, notre nouveau linge était tout en lambeaux!... Bientôt nous voyions passer un homme d'un certain âge, d'une belle taille, un peu gris

de cheveux : « Défiez-vous, » nous disait-il, « de ces colporteurs qui se vantent de faire la contrebande et vous attrapent avec de mauvaises cotonnades de rebut. Adressez-vous à moi ; mon commis-voyageur passe ici sous peu de jours. Avec moi, jamais d'abus; la confiance et la probité la plus sévère ne sont-elles pas la sauvegarde du commerce? » Le lendemain, nous voyions arriver par la grand'route un jeune homme monté sur un bon cheval normand. Ah ! comme il trottait ! comme son fouet claquait ! Le nouveau-venu ouvrait ses ballots et nous revendait nos anciennes chemises le double de ce qu'elles nous avaient autrefois coûté... Encore une fois, défiez-vous de Valentin, mes amis, car le colporteur, le commis-voyageur, le négociant, le ménétrier, le mendiant, souvent même le gendarme, ou le commissaire, tout cela c'était le même homme... Comment lui échapper? Il trompe, il ment, il vole, il sait prendre tous les tons, tous les habits, tous les visages. Il tire un coup de fusil et personne ne l'entend. Nous trinquions ensemble; au moment où je portais mon verre à ma

bouche, il se trouvait vide sans que j'y eusse touché. S'il joue au piquet, il a quinte et quatorze à tous les coups; s'il se bat avec quelqu'un, il le tue. Il rit d'une façon singulière; quand il vous regarde, on est glacé, son regard est un éclair. Je l'aimais, je l'avoue, avant de le connaître; (Dieu soit loué! aimer un pareil homme!) le ciel seul sait ce que j'ai fait pour lui; j'espérais toujours le voir changer... Mais maintenant, je désespère de lui, la justice s'en emparera tôt ou tard, à moins pourtant qu'il ne lui échappe, comme il m'a tant de fois échappé à moi-même, car on ne m'ôtera jamais de la pensée que ce Valentin n'est autre chose que... »

Ici, le roulier se pencha et dit quelques mots à l'oreille de M. Lalance, qui fit un bond dans son fauteuil, et s'écria :

« Allons donc, père Fliquet, vous voulez rire assurément; j'ai quelquefois, il est vrai, entendu parler, dans le quartier, de ce Valentin comme d'un homme habile, souvent même dangereux; celui-ci le vante, un autre le noircit. Vous connaissez le monde, et vous savez qu'il n'y a ja-

mais deux avis semblables sur le compte d'un homme; mais je n'ai jamais entendu, même ses plus grands ennemis, l'accuser de choses pareilles à cela... »

Le père Fliquet regarda M. Lalance, puis Daniel, puis sa fille. Il secoua la tête d'un air de mystère et dit, en plaçant son doigt sur sa bouche :

« Croyez-moi, mes amis, défiez-vous de Valentin! »

Sur ces entrefaites, des musiciens se rassemblèrent dans la rue et exécutèrent une sérénade avec plus d'ensemble et de goût qu'on n'en rencontre habituellement chez les musiciens ambulants.

« C'est pourtant à nous, » s'écria M. Lalance d'un air de triomphe, « que s'adresse cette sérénade. Ah! malheur à celui qui entendrait froidement ces sons enchanteurs que le ciel nous envoie! Il n'est si agréable musique que celle qui vient nous surprendre; il semble qu'elle tire de sa simplicité même son plus doux charme. »

Quand les musiciens eurent fini leur air, ils

entrèrent dans la boutique les uns à la suite des autres. Ils étaient fort mal vêtus pour la plupart, et la douce musique qu'ils venaient de faire ne s'accordait guère avec leurs singulières figures. Le roulier parut surpris de voir son ami leur serrer la main et les traiter comme d'anciennes connaissances.

Bientôt, d'après les ordres de M. Lalance, Daniel disposa sur le comptoir plusieurs verres qu'il remplit de rosolio. Les musiciens se mirent à trinquer, et quand les verres furent vides, ils entonnèrent un chœur d'un mouvement vif et animé. Le plafond de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine était assez élevé, de façon que les voix des chanteurs y résonnaient à merveille.

M. Lalance était dans l'enchantement et témoignait sa joie en frappant sur le comptoir et en s'écriant à plusieurs reprises : « Vive, vive Feruson ! » Comme le chœur venait de finir, quelqu'un frappa au carreau de la boutique : c'était un petit jeune homme un peu plus grand et plus âgé que Daniel, qui portait un habit de soie d'une couleur tendre et une culotte

de même étoffe. Une guitare placée en bandoulière indiquait assez sa profession. Sa perruque mal attachée laissait voir de beaux cheveux noirs qui se bouclaient avec grace autour de son front.

M. Lalance, qui se rappela lui avoir acheté quelquefois des cahiers de chansons, lui fit signe d'entrer et pria les autres musiciens de vouloir bien se ranger un peu vers l'arrière-boutique. Le jeune chanteur entra et se mit à accorder sa guitare. Après avoir fait une révérence, en se tournant du côté du comptoir, il demanda qu'on voulût bien l'écouter quelques instants :

« Je suis Languedocien, » dit-il, « et j'ai quitté mon pays de bonne heure, afin de rencontrer la fortune; jusqu'ici, je ne l'ai pas encore vue sur mon chemin. Je me serais bientôt trouvé sans ressources, mais heureusement je savais chanter et j'ai pu ainsi m'épargner la honte de mendier, car il y a bien loin d'un mendiant à un musicien. Écoutez donc cette chanson, qui achevera de vous instruire de mes malheurs et de la triste existence que j'ai longtemps menée. »

Il préluda de nouveau et se mit à chanter, sur un air touchant, le sort d'un enfant qui se trouve de bonne heure abandonné à lui-même. Il compara son cœur languissant à une fleur arrachée au sol qui l'a produite. Le roulier et sa fille furent attendris et sentirent passer en eux-mêmes le chagrin de ce jeune cœur flétri prématurément. Ils caressèrent le jeune chanteur et lui mirent dans la main quelques pièces de petite monnaie.

Les autres musiciens, jaloux des éloges et de l'argent qu'il venait de recevoir, voulurent se faire entendre à leur tour; mais M. Lalance leur imposa silence, en disant que des chansons à boire viendraient mal à propos après un air d'un genre langoureux. Alors le plus violent de ces hommes grossiers s'approcha du petit chanteur, prit sa guitare et la brisa. Ses compagnons se précipitèrent en même temps sur lui, en l'appelant effronté, hypocrite, imposteur, et en ajoutant « qu'il n'était pas plus Languedocien qu'eux, et qu'il surprenait depuis assez longtemps la pitié des passants en répandant des larmes

feintes et en racontant des malheurs supposés. »

Ils eurent bientôt mis ses vêtements en lambeaux; ils allaient même le frapper brutalement, lorsque le hasard amena dans la rue leur chef, Feruson, qui s'écria, du plus loin qu'il les vit : « Ah! maudite engeance! c'est donc ainsi que vous exécutez mes ordres? Puissent tous les démons de l'enfer se déchaîner contre vous! » Il leva sa canne sur eux et se préparait à les châtier; mais ils se révoltèrent contre lui, et, comme il était seul, il risquait fort d'avoir le dessous. Heureusement M. Lalance et le père Fliquet s'élancèrent hors du comptoir et vinrent à son secours.

Alors une bataille en règle s'engagea dans la boutique. Feruson s'était emparé de celui qui avait brisé la guitare (le nommé Tamponet), homme très plaisant de sa nature et qui ne cessait de crier : « Mais tout cela n'est qu'un jeu; mais à quoi bon nous faire du mal les uns aux autres?... » En parlant ainsi, il ne laissait pas de frapper plus fort que tout le monde, et sou-

vent même ses meilleurs coups de poing tombaient sur les épaules de ses camarades, car il est à remarquer que les gens qui font ainsi métier d'aller de rue en rue, en donnant des concerts, n'ont pas en général grande affection les uns pour les autres. S'ils font quelquefois de bonne musique, leurs mœurs n'en sont pas plus douces pour cela, et ils devraient au moins suppléer à l'estime qui leur manque en vivant en frères et en se prêtant un mutuel appui.

M. Lalance, Feruson et le père Fliquet parvinrent enfin à chasser les musiciens; mais la boutique offrait le plus triste spectacle. Les débris de verres et de bouteilles jonchaient le plancher arrosé de rosolio. C'était un vrai champ de bataille. Le jeune chanteur se tenait seul, à demi nu, dans un coin. M. Lalance, affligé de sa mésaventure et enchanté d'ailleurs de sa jolie voix, lui remit quelques pièces d'argent, afin qu'il pût acheter d'autres vêtements et remplacer sa guitare. « Va, mon enfant, lui dit-il, tu vois bien que le ciel te protége, puisqu'il n'a pas

voulu que l'innocente brebis fût dévorée par les loups. »

Le pauvre homme avait le visage entièrement rempli de meurtrissures et de contusions. « Ah! les ingrats! » s'écria-t-il, d'un ton lamentable, qui annonçait bien moins le ressentiment qu'une peine concentrée; « ils n'ont pas vu que je n'ai fait un accueil si favorable à ce petit homme que parce que j'ai prévu qu'il pourrait un jour s'engager dans leur troupe et leur prêter un utile secours. Que m'importe à moi le nom ou la condition du musicien? L'homme qui joue d'un instrument vaut assurément celui qui chante avec goût; mais il ne faut pas que la discorde se mette entre ces deux états, car ils sont destinés à s'entr'aider mutuellement. Si le chant flatte quelquefois agréablement l'oreille, en revanche il n'est pas de belle voix qui n'ait besoin d'un instrument pour la soutenir. »

Le père Fliquet et sa fille prirent congé de M. Lalance. Comme ils sortaient, on vit entrer dans la boutique un homme d'un extérieur grave et posé; son visage se rembrunit lorsqu'il aper-

çut les débris de verres cassés qui jonchaient le plancher. Il croisa les bras d'un air de consternation; puis attachant sur M. Lalance des regards sévères :

« Qu'est ceci? » dit-il, « mon cher frère; hélas! quand donc mettrez-vous un terme à de pareils désordres? Quand cesserez-vous de recevoir chez vous des mendiants, des bateleurs, des gens de rien que tout le monde repousse et qui viennent boire vos liqueurs, vous pillent, vous ruinent et éloignent les acheteurs de votre boutique par le vacarme qu'ils y font?... Est-ce ainsi que vous comptez vous enrichir? Convient-il à un honnête homme tel que vous de vivre sans cesse avec des sauteurs de rues et des directeurs de marionnettes?... « Mais, dites-vous, ces gens-là ont pour moi une inclination particulière et me sont sincèrement attachés... » Ah! je crains bien que vous n'ayez, avant peu, à vous repentir d'avoir ajouté foi à leurs protestations! Où est le temps où vous sortiez à peine de votre boutique? Vous étiez alors le modèle de tout le quartier. Toujours sérieux et même un peu triste, vous

ne parliez que de commerce, vos registres occupaient vos pensées, vous viviez sans ambition, vos affaires s'agrandissaient chaque jour, et rien ne troublait l'égalité de votre humeur... Maudit soit le jour où nous avons fait la rencontre de ce vaurien qui vous a mis dans l'esprit ces mensonges et ces billevesées!... »

M. Lalance écouta d'un air soumis les réprimandes de son beau-frère, il lui portait une amitié tendre, et bien qu'il y eût entre eux de grandes différences d'humeur, ils ne laissaient pas de se voir tous les jours avec plaisir et de se faire part mutuellement de leurs affaires.

« Mon cher frère, » reprit M. Lalance d'un ton pénétré, « de grâce, ne me jugez pas trop sévèrement. Il est très vrai que les gens que j'oblige ne me témoignent pas toujours une grande reconnaissance; mais songez qu'aujourd'hui j'ai dû me sacrifier pour un de mes plus anciens amis. Pauvre Feruson! ancien et cher camarade! Les gens qui écoutent tous les jours les airs de ton petit orchestre ne se doutent guère des traverses qu'il t'a fallu essuyer avant d'arriver à exer-

cer librement le métier qui a toujours fait le charme de ta vie... Tour à tour battu, chassé, poursuivi, mourant de faim, incarcéré, traduit en justice, bien qu'il n'ait jamais fait de mal à personne, c'est ainsi qu'il a vécu... Du reste, vous le savez, frère, vos avis sont toujours ceux que j'écoute; vous le voulez? eh bien! dès aujourd'hui je déchire mes plans de décors, de machines et de théâtres, je reviens à mes affaires, je ne lis plus rien au monde que mes factures et mes comptes... Détruisez ce plan vous-même... Hélas! mon frère, vous ne pouvez deviner le chagrin que je ressens en vous disant cela! Je ne suis pas ambitieux, mais pourquoi douterais-je, après tout, d'un dessein que je mûris depuis si longtemps? Adieu donc mes projets de gloire, adieu mes plus douces consolations!... Ainsi j'aurai consacré une grande partie de ma vie à me bercer de vaines chimères, je briserai, comme un enfant, mes jouets les plus chers, je renoncerai à tout; voyageur sans force et sans patience, je m'arrêterai avant d'avoir achevé ma course, et j'éteindrai moi-même,

avant son couchant, l'astre glorieux qui m'aura guidé sur cette route où je ne puis me conduire seul... »

M. Hermel parut écouter son beau-frère avec un certain chagrin; il se retira bien convaincu que son genre de folie était à peu près incurable. En sortant, il remarqua le même groupe qui avait déjà attiré, le matin, les regards de Marthe. Ces trois hommes semblaient épier les gens qui sortaient de la boutique. L'un d'eux donnait les signes d'une grande inquiétude : il se promenait de long en large dans la rue, puis revenait près de ses compagnons. Les regards qu'il jetait autour de lui avaient quelque chose de sombre et de farouche. M. Hermel résolut de ne point les perdre de vue; il rentra chez lui et alla s'asseoir dans son comptoir, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait dans la rue sans être aperçu.

Midi venait de sonner, et M. Lalance, qui avait fini par se soumettre aux reproches de son beau-frère, frappait sur le comptoir avec fureur et se renversait dans son fauteuil d'un air de désola-

tion; il pensait à Dominique, et ne s'expliquait pas qu'il tardât si longtemps à descendre. « Si celui-là m'abandonne aussi, » disait-il, « que deviendrai-je? » Enfin ce garçon, si longtemps appelé et attendu, parut dans la boutique.

« Est-ce bien vous? » dit M. Lalance, « et que prétendez-vous faire à présent? Les acheteurs se succèdent ici depuis ce matin... Que fait donc Dominique?... Ce sont des plaintes, des questions sans fin. Et puis, c'est à qui accusera de négligence le chef de cette boutique; on va même jusqu'à dire qu'il n'a plus sa tête... Eh! qui ne sait que dans ce monde les plus fous sont les plus sages? Chacun a ses faiblesses, et un moment d'insouciance devient souvent un préservatif contre de plus graves égarements... »

Quiconque voyait Dominique pour la première fois comprenait qu'on pût regretter de le voir s'absenter. Sa figure était naturellement comique; on ne pouvait la regarder sans rire. Elle avait un cachet naturel d'étonnement et de naïveté; elle était double, si l'on peut dire, et re-

présentait deux âges différents de la vie. Si vous la regardiez du côté gauche, elle paraissait ridée et grimacière ; vue du côté droit, elle était jeune au contraire, et vous lui auriez donné tout au plus vingt-cinq ans. Il n'était donc pas surprenant que chacun s'occupât de Dominique. Sa physionomie était fort singulière, et son caractère non moins singulier.

Il était sincèrement attaché à son maître. Son caractère étant des plus sensibles, il ne pouvait manquer d'être vivement affecté des reproches qu'il savait du reste avoir mérités. Il n'essaya pas de se justifier, seulement il tira de sa poche une petite flûte et fit comprendre à M. Lalance qu'il avait passé une grande partie de la nuit à jouer de la flûte pour charmer les oreilles d'une jeune voisine qu'il aimait. Cette scène de pantomime fut jouée si naturellement, que M. Lalance sentit sa colère diminuée de moitié. Il se mit à se promener de long en large dans le comptoir :

« Venez, venez voir, curieux spectateurs, » dit-il, comme en se parlant à lui-même, « le

premier garçon d'une épicerie enflant ses joues pour souffler dans une flûte, et cela, parce qu'il espère que les jeunes filles du voisinage, oubliant sa grande bouche et son nez camard, se mettront à leur fenêtre, en cornette et en déshabillé... Dominique n'est plus le même, mesdames; autrefois vous avez connu un garçon d'un caractère enjoué, ouvert, toujours prêt à se divertir, riant aux dépens de tout le monde, mais sans jamais fâcher personne. Ah! le bon cœur! Quel esprit fécond et sémillant! Aujourd'hui, Dominique est perdu pour nous, celui qui a pris son nom et son visage est triste, maussade, il ne parle à personne, ne rit jamais, il se couche avec le jour, se lève un peu avant midi; vous diriez qu'il marche à tâtons, ses yeux semblent couverts d'un brouillard... Et l'on viendra me demander pourquoi j'attire chez moi ces étrangers, ces aimables musiciens qui me charment avec leurs sérénades et me divertissent avec leurs historiettes!... Ah! c'est que je suis seul maintenant et que les gens qui m'entourent, loin de chercher à me distraire, ne font que

m'entretenir dans ma tristesse. Que leur ai-je fait cependant? Je n'ai jamais voulu les contraindre en rien ; car la liberté est suivant moi le premier bien du sort, et malheur à celui qui veut imposer des chaînes à son prochain! »

Dominique vit bien que le plus sage parti à prendre était de laisser le mécontentement de son maître se passer de lui-même. La colère ressemble à ces torrents qui ne sont jamais plus fougueux que lorsqu'on veut leur opposer une digue. Il s'empara du tablier que Daniel avait mis de côté et se mit à parler aux acheteurs de ce ton nasillard qu'il affectait même pour dire les choses du monde les plus simples.

M. Lalance prétendait qu'un des premiers devoirs du garçon de boutique était de savoir amuser les personnes qui se trouvaient devant le comptoir. Fidèle à ses principes, Dominique résolut de faire preuve de zèle, afin de réparer sa faute du matin. Il eut à peser successivement du riz, du sucre, du café. Avant de mettre les poids dans la balance, il ne manqua pas de les jeter en l'air et de les rattraper avec une grande

adresse. Son agilité était telle qu'on distinguait à peine la forme et la couleur des poids qu'il lançait et recevait alternativement d'une main dans l'autre.

Il pesait aussi le tabac d'une façon singulière; il prenait le cornet et le plaçait perpendiculairement sur l'extrémité de son nez, puis il y versait le tabac sans quitter cette position. Quand le cornet était plein, il en répandait à dessein quelques grains dans ses narines; il éternuait alors et le cornet restait piqué droit sur le comptoir, sans perdre un seul instant son équilibre.

M. Lalance, tout en affectant de feuilleter son registre d'un air fâché, ne laissait pas de suivre attentivement des yeux les mouvements de son garçon de boutique. Ces tours merveilleux, destinés à effacer le souvenir de sa faute, l'attendrissaient; il sentait son cœur se dilater par degrés, et bénissait le ciel de lui avoir donné pour aide un homme doué d'un cœur si bon et de si précieuses ressources! Pauvre Dominique! fallait-il lui reprocher si durement quelques

instants de négligence? « Pardonne-moi, mon cher fils, » disait en lui-même M. Lalance, « et crois bien que je t'embrasserais de bon cœur, si je ne craignais de t'interrompre et de m'attirer par là les reproches des gens qui t'admirent en ce moment et t'applaudissent... »

Cependant une vieille femme, qui paraissait avoir un grand penchant pour la gaîté, à en juger par son œil vif et pétillant, ne cessait de crier : « Courage! Dominique, courage! » Mais bien qu'elle parût fort pressée d'être servie, elle ne laissait pas de s'amuser de ses tours et de ses grimaces. Au moment de partir, la vieille leva la main d'un air prophétique et dit, en se retournant vers le comptoir : « Tenez-vous sur vos gardes, mes bons amis, car je vous prédis que celui qui doit vous causer de grands malheurs et de graves inquiétudes n'est pas fort éloigné d'ici. »

Quand la vieille fut sortie de la boutique, Dominique voulut remettre le pot de cirage à la place qu'il occupait d'habitude sur un des rayons les plus élevés; mais il s'y prit mal, le pot tomba,

et il eut la figure toute couverte de cirage.

Alors il se retourna vers M. Lalance qui ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il vit cette physionomie, déjà si plaisante par elle-même, barbouillée de cette façon. Dominique se mit en même temps à faire les grimaces les plus bouffonnes : il tourna les yeux, secoua la tête, enfla ses joues l'une après l'autre, puis tirant de sa poche une petite flûte qui ne le quittait jamais, il entonna une chanson qu'il se mit à accompagner en frappant sur ses joues avec sa flûte, comme pour imiter le bruit de la caisse.

Pour le coup, M. Lalance n'y tint plus : cette scène lui parut d'un goût si original et si nouveau, qu'il fit signe de la main aux acheteurs qui entouraient le chanteur de s'éloigner un peu. « Finis, » s'écria-t-il, « Dominique, finis, ou je te congédie à l'instant même... Ne chante plus si tu ne veux me voir étouffer à force de rire... Ah ! je suis bien puni, mon Dieu ! de t'avoir accusé de négligence ; c'est à toi maintenant à m'accorder mon pardon ! »

En disant ces mots, M. Lalance se précipita

dans les bras du garçon de boutique et l'embrassa tendrement, sans songer au cirage dont il était barbouillé. Son visage fut bientôt aussi noir que celui de Dominique. Ce dernier s'en aperçut et se mit à éclater de rire de son côté. M. Lalance, songeant à l'erreur qu'il venait de commettre, ne put se défendre de partager l'hilarité de Dominique. Les rires devinrent si forts que le maître et le garçon se tinrent les côtes pendant prés de cinq minutes, sans pouvoir prononcer une parole, et finirent par se rouler sur le comptoir dans les plus étranges convulsions.

Ils passérent dans l'arrière-boutique pour se débarbouiller; mais les acheteurs, un peu vieux pour la plupart, et qui attendaient en vain depuis longtemps qu'on voulût bien les servir, ne trouvèrent pas cette scène de leur goût; ils comprirent que le parti le plus sûr était de se retirer. La vieillesse est naturellement portée à la tristesse; son front est couvert sans cesse d'un brouillard que les rayons de la gaité ne peuvent percer. Daniel s'élança sur leurs traces et voulut les retenir; mais il n'y parvint pas.

L'un d'eux, en se retirant, se retourna comme avait fait la vieille :

« Mes enfants, » s'écria-t-il, « souvenez-vous bien qu'il faut savoir user de tout avec mesure... Vous riez, vous vivez sans peines et sans inquiétudes, mais vous changeriez bientôt d'humeur si vous connaissiez seulement la moitié du malheur qui vous menace... »

— Que veulent-ils dire, s'écria M. Lalance, « avec leurs sinistres pressentiments ? Arrêtez-les et prions-les de s'expliquer au moins d'une façon plus claire. »

Mais en quittant l'épicerie, ils avaient pris plusieurs rues détournées, et Daniel eut beau courir après eux de toute la vitesse de ses jambes, il lui fut impossible de les rejoindre.

Cependant M. Lalance n'avait pas été insensible aux représentations de son beau-frère ; il paraissait décidé à ne plus s'occuper à l'avenir que de ses affaires, et à s'appliquer tout entier à son commerce. Sa porte fut sévèrement interdite aux chanteurs, aux danseurs et aux joueurs d'instruments qui ne cessaient autrefois

de remplir la boutique, au grand scandale de tout le quartier.

L'épicerie du Petit-Saint-Antoine était si bien achalandée, les gens du voisinage si sûrs d'y trouver, à chaque heure du jour, une comédie réjouissante qu'ils en eurent bientôt repris le chemin. Quelques années de zèle et d'aptitude suffisaient pour rétablir le crédit ébranlé, combler le déficit des recettes et remettre cet état chancelant sur son ancien pied de splendeur.

Pendant plus de huit jours, M. Hermel n'eut pas le plus petit mot de reproches à adresser à son beau-frère. La tête du pauvre épicier paraissait entièrement calmée, il était d'une exactitude exemplaire à s'acquitter de ses devoirs. Toujours incliné sur ses registres, il semblait enfoncé dans les plus profonds calculs. Plus de folies, de dissipations, plus de fumée de gloire ni de chimères de fortune. La tristesse gravée sur ses traits imitait, à s'y méprendre, cet air sombre que l'on remarque chez les hommes absorbés par de grandes affaires.

Puis, quand venait le soir, ce consolateur des grands ennuis, sentant son cœur brisé, sa tête engourdie par le travail, il fermait ses registres et appelait, pour se délasser un peu, les petits enfants du voisinage. Ce jeune troupeau se rassemblait autour de lui, et ces figures fraîches comme la rosée, ces beaux cheveux parfaitement bouclés formaient le plus agréable tableau. M. Lalance prenait les plus jeunes sur ses genoux, faisait épeler ceux qui commençaient à lire, chanter ceux qui avaient la voix juste; ou bien encore il les rassemblait et les exerçait à danser en mesure et à former entre eux de petits ballets.

La soirée se passait ainsi; quand le jour était tout à fait tombé, il expliquait à cet auditoire naïf les colonnades, les piliers, les cintres et les façades qu'il comptait un jour faire construire. Ces chers petits ouvraient de grands yeux, l'écoutaient la bouche béante, n'imaginant pas qu'il pût y avoir rien de faux dans toutes ces belles choses. M. Lalance mêlait aussi à ses descriptions d'intéressants récits. C'était là son dé-

lassement favori. La séance était ordinairement terminée par quelques bagatelles ou par des sucreries qu'il distribuait à ses jeunes auditeurs, et chacun rentrait chez soi bien choyé, bien caressé, et l'imagination toute remplie de merveilleuses histoires.

Mais, hélas! ce n'était là qu'un calme trompeur, avant-coureur d'un prochain orage. Ces moments de bonheur paisible devaient être troublés bientôt par un évènement indifférent en apparence, mais qui devait exercer une grande influence sur les destinées de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine.

Un soir, vers huit heures, un orage violent se déclara. Le tonnerre grondait à chaque instant, les éclairs jetaient de vives clartés jusque dans le fond des boutiques. Bientôt on n'entendit plus dans toute la rue que le bruit de la pluie qui tombait par torrents. On voyait passer de temps à autre quelques gens attardés et qui, se trouvant surpris par l'orage, cherchaient à se réfugier sous les portes d'allées. On entendait dans le lointain comme des cris plaintifs et l'on

ne savait comment expliquer ce tumulte extraordinaire. Chacun avait fermé sa porte, et les pauvres gens qui couraient à travers la rue s'écriaient d'un ton lamentable : « Peut-on pousser l'inhumanité au point de laisser les passants exposés ainsi à la pluie, sans leur offrir un refuge au moins pour quelques instants ! Allez, allez, ames cruelles, puissiez-vous être punies de votre dureté ! »

M. Lalance, plus hospitalier que ses voisins, avait ordonné que la porte de sa boutique restât ouverte malgré l'orage. « Du moins, » se disait-il, « on ne se plaindra pas de tous les habitants de cette rue, et je n'entendrai plus de sinistres prédictions retentir à mes oreilles. » Bientôt la boutique fut remplie de monde. On vit entrer un homme d'un certain âge, dont il eût été bien difficile d'indiquer la condition, car, à travers son extérieur simple et négligé, on voyait percer je ne sais quoi d'imposant qui attirait l'attention. Il aborda M. Lalance et lui dit d'un air de mystère : « Je vous conseille de vous défier des gens qui se trouvent en ce moment dans votre bouti-

que; le monde est rempli de malfaiteurs et le démon prend d'étranges formes pour s'introduire près de nous. »

M. Lalance haussa les épaules d'un air d'incrédulité et répondit à cet homme qu'il n'y avait rien à craindre et qu'il était habitué à voir sa boutique remplie d'étrangers. Enfin la pluie cessa de tomber, l'orage parut entièrement calmé. Les gens qui étaient venus chercher un abri dans la boutique se retirèrent successivement. En ce moment, les cris plaintifs qui s'étaient déjà fait entendre s'élevèrent de nouveau ; mais, cette fois, ils étaient plus rapprochés et semblaient partir de l'une des extrémités de la rue. On fit d'abord peu d'attention à ces cris. On était habitué à voir s'élever parmi les habitants du quartier des querelles qui souvent étaient suivies de batailles en règle. Cependant une certaine agitation et les gens qui ne cessaient de courir en sens divers semblaient annoncer que celle-ci devait avoir une certaine gravité.

Daniel revint tout essoufflé dans la boutique annoncer qu'un jeune étranger de bonne mine

et qui ne paraissait point avoir de mauvaises intentions venait d'être battu par deux hommes plus forts et plus grands que lui. Il était tout ensanglanté et l'on craignait qu'il ne mourût faute de secours. Les portes de toutes les boutiques étaient fermées, personne ne voulait consentir à le recevoir; on l'avait même déjà repoussé de plusieurs endroits avec une sorte de dureté.

On vit bientôt passer une file de spectateurs; l'effroi était peint sur leurs traits. Au milieu d'eux se trouvait une civière, sur laquelle on remarquait un homme étendu qui ne donnait plus le moindre signe de vie.

« Eh bien! » s'écria M. Lalance, « qu'on vienne donc le déposer ici, car je craindrais qu'il ne pût supporter un plus long trajet... S'il est l'auteur de la querelle, il n'est pas moins digne de compassion, car il doit être doublement malheureux et du mal qu'il a fait, et de celui qu'il ressent... »

Quand le jeune homme fut transporté dans l'arrière-boutique, on vit entrer derrière lui

une petite chienne de la plus jolie espèce, qui semblait lui appartenir et n'avait cessé de marcher à côté de la civière; elle jappait et faisait entendre, par intervalles, de petits cris, comme pour exprimer son inquiétude. Tantôt elle se roulait et entrait dans d'étranges convulsions; tantôt on la voyait se tenir dans une immobilité parfaite et fermer les yeux comme si elle eût perdu le sentiment.

Daniel avait eu soin de fermer la porte de la rue. M. Lalance s'aperçut alors que les habits du blessé avaient été mis en lambeaux; mais les déchirures semblaient anciennes et remonter à une époque antérieure à celle de la querelle. Le sang qui couvrait sa figure était desséché, et les coups qu'il venait de recevoir n'avaient point laissé de cicatrices.

M. Lalance ne put se défendre, en ce moment, de penser au père Fliquet et aux discours qu'il lui avait tenus quelques jours auparavant. Il sentit sa respiration se ralentir, une frayeur involontaire le saisit, et il eut besoin de s'appuyer contre la muraille pour ne pas chanceler.

Le blessé fit quelques mouvements. M. Lalance, qui n'avait cessé de lui faire respirer des sels et du vinaigre, eut la satisfaction de le voir revenir à lui. Il fut frappé de l'éclat singulier qui s'échappa tout à coup de ses yeux.

« Quelle aventure! » dit le blessé d'un air égaré; « et pourquoi donc m'avoir protégé contre les ennemis qui avaient résolu de me tuer?... »

M. Lalance lui prit la main d'un air amical, et l'engagea à mettre toute crainte de côté; il était en sûreté maintenant et dans un endroit où ses persécuteurs ne l'attendraient pas.

« Suis-je bien, » reprit-il d'une voix languissante, « dans la maison de M. Lalance, épicier, rue de...

— Oui, mon ami; mais qu'avez-vous donc fait pour être si cruellement maltraité?... Comment vous nomme-t-on?... »

Le jeune homme se retourna avec plus de vivacité que n'eût pu le faire supposer l'état où il se trouvait. Il commença par prendre sa chienne qu'il pressa contre son cœur, pour la remercier de la tendresse qu'elle lui montrait : « Pourquoi

donc t'effrayer, » dit-il, « pourquoi ton pauvre cœur bat-il avec tant de précipitation ?... Va, ce n'est pas à toi qu'ils en voulaient. » Il pria les assistants de s'éloigner un peu, puis, se penchant vers M. Lalance :

« N'ayez pas peur, » lui dit-il, « je ne vous veux pas de mal ; car mon sort est maintenant entre vos mains... C'est moi que l'on nomme Valentin... »

II.

Les gens qui seraient tentés de visiter la rue où se passent les principaux évènements de cette histoire voudront bien, après avoir attentivement examiné l'épicerie du Petit-Saint-Antoine où nous venons de nous arrêter quelques instants, ne pas oublier d'examiner aussi une autre boutique, non moins fameuse, et qui se trouve située précisément vis à vis. Si l'épicerie leur a inspiré ces idées bizarres et même un peu sombres que l'on éprouve à l'entrée des cavernes et

des souterrains, en revanche la boutique voisine les enchantera par cet air d'aisance et de propreté qui prévient en faveur des habitants. On lit sur l'enseigne de la mercerie dont nous parlons : « Rubans, nouveautés, *au Pigeon Blanc.* »

Autrefois l'amitié la plus tendre unissait M. Lalance, maître du Petit-Saint-Antoine, et M. Crépin, maître du Pigeon Blanc; mais depuis quelque temps, cette amitié semble s'être refroidie. Voulez-vous en connaître la cause? Interrogez les voisins et vous aurez presque autant de versions qu'il y a de boutiques dans la rue. Quelques gens vous diront que cette brouille vient de ce qu'il n'y a pas au monde de caractères plus opposés l'un à l'autre que celui de M. Lalance et celui de M. Crépin. Nous répondrons à cela : « Raison de plus pour être bons amis..., » car l'intimité ne vit, comme l'amour, que de bourrasques et de contradictions.

Quels que soient d'ailleurs les motifs de cette brouille, toujours est-il qu'autrefois les deux marchands se voyaient tous les jours, se confiaient

leurs moindres secrets et se parlaient sans cesse, tandis qu'à présent ils ont cessé de se parler, et chaque fois qu'ils se trouvent par hasard ensemble sur le seuil de leur porte, ils se contentent de se saluer avec une extrême froideur. Entre voisins, il existe souvent certains motifs de jalousie.

M. Crépin avait été longtemps jaloux de l'état prospère où il avait vu autrefois l'épicerie du Petit-Saint-Antoine. En effet, à quoi bon s'appliquer sans relâche à ses affaires et donner l'exemple de la plus scrupuleuse exactitude? L'épicier était toujours distrait, préoccupé, il répondait à peine aux acheteurs qui entraient chez lui ; l'on n'entendait, du matin au soir, dans sa boutique, que des chants, des éclats de rire, de la musique et des danses. Quel scandale! quelle vie! chacun en gémissait. Eh bien! malgré tout cela, les chalands affluaient toujours dans cette maison perdue; les extravagances du maître, loin de les éloigner, semblaient être, au contraire, une amorce qui les attirait.

Quelle différence avec l'intérieur du Pigeon Blanc! Là, jamais de désordre, de dissipations; c'était une régularité, une exactitude! Et quels égards pour les acheteurs! Le maître ne quittait jamais son comptoir. Trois jeunes filles au maintien timide et modeste, aux cheveux bien lisses et bien nattés, occupaient habituellement le milieu de la boutique, rangées à une certaine distance les unes des autres autour d'une table ronde, sur laquelle se trouvaient leur fil, leurs pelotes et leurs aiguilles. Vous les voyiez occupées, du matin au soir, à divers ouvrages : les unes tricotant des bas et des gilets, les autres cousant des tresses de paille pour faire des chapeaux imitant ceux d'Italie. De temps à autre, l'une d'elles détournait les yeux de son ouvrage et jetait un regard furtif sur l'épicerie voisine; c'était alors ordinairement que son aiguille se cassait et que son fil s'embrouillait; en même temps, un gros soupir s'échappait de sa poitrine.

Le jour où nous entrons pour la première fois dans la mercerie du Pigeon Blanc, nous re-

marquons que M. Lalance a apporté dans sa mise plus de recherche que de coutume. Un habit du plus beau drap vert, un gilet d'une nuance éclatante relèvent sa bonne mine ; un certain air de contentement rayonne sur son visage.

Le mercier avait, il est vrai, remarqué depuis quelque temps que ses voisins ne portaient presque jamais que des habits vieux et percés. Tout annonçait la gêne dans cette maison, ou plutôt ce funeste abandon, suite nécessaire du désordre et de l'imprévoyance. M. Crépin avait le cœur trop bien placé pour se réjouir de ces indices de pauvreté, mais il ne laissait pas d'en faire son profit, et voulait que chez lui tout annonçât, au contraire, la propreté.

Le petit chanteur qui avait été la cause involontaire d'une rixe, quelques jours auparavant, dans l'épicerie du Petit-Saint-Antoine, vint en ce moment se placer devant la mercerie du Pigeon Blanc avec sa guitare; il se mit à chanter une de ses plus jolies romances.

Heureusement, M. Crépin et sa sœur, made-

moiselle Jacinthe Crépin, étaient occupés dans l'arrière-boutique. La jeune Aglaé eut le temps de dire au petit chanteur : « Entre, petit, ne crains rien, notre oncle ne te verra pas. » Aglaé était jolie comme un ange, et le trouble qui se peignait dans ses yeux leur donnait une expression encore plus vive. Elle crut avoir le temps d'acheter un cahier de chansons qu'elle se hâta de cacher sous son tablier.

Mais quel fut son effroi lorsqu'elle entendit la voix de M. Crépin! Il la guettait et s'élança hors de l'arrière-boutique avec la précipitation d'un milan fondant sur une fauvette abattue à côté d'un buisson. Aglaé poussa un cri; mais le milan, ou plutôt son oncle, M. Crépin n'avait pas calculé que, pour arriver jusqu'à sa nièce, il lui fallait franchir une pièce de percale à demi déroulée par terre que celle-ci était en train d'ourler. Les jambes de l'infortuné mercier s'embarrassèrent dans les plis de l'étoffe, et il alla tomber sur le seuil même de la porte, au milieu des cris de terreur poussés à la fois par son fils, sa nièce et sa fille.

« Ah! les maudits traîtres me tueront! » s'écria M. Crépin, en se relevant avec l'assistance d'Eustache, d'Aglaé et de mademoiselle Jacinthe; « assurément, voici encore un nouveau tour de ce maudit Valentin. Ne devinez-vous pas que ce jeune musicien doit être un de ses acolytes? Nous sommes entourés de piéges, de persécutions; je vois chaque jour mes plans déjoués; cet homme a résolu de me perdre; à quoi bon, hélas! prendre tant de précautions? Pauvres fous que nous sommes! nous luttons contre une puissance invisible... »

Il faut dire que le mercier ne cessait de se déchaîner contre le nouveau garçon de boutique de M. Lalance; il haïssait Valentin, comme le principal auteur de tous les évènements funestes qui lui arrivaient depuis un certain temps. Jamais, en effet, les ouvrières du Pigeon Blanc n'avaient paru si inattentives et si distraites que depuis l'arrivée de ce nouveau voisin. C'était à qui s'occuperait d'historiettes, de frivolités, de chansons; toujours des fleurs au côté, des fleurs sur la tête; et puis je ne sais quelle coquet-

terie dans les regards. Ainsi l'antique simplicité du Pigeon Blanc avait entièrement disparu. Eustache lui-même, le fidèle Eustache semblait moins zélé, moins attentif qu'autrefois. On eût dit que Valentin exerçait sur tout le monde sa pernicieuse influence; mais comment expliquer cela? On ne cessait de se plaindre de lui, et pourtant c'était à qui l'imiterait.

Quand M. Crépin fut remis de sa chute, il rentra dans la boutique, et reprenant l'attitude grave et réfléchie qui lui était ordinaire, il se tourna vers un jeune homme de taille moyenne et d'une assez laide figure qui se trouvait dans le comptoir :

« Eustache, » s'écria-t-il d'une voix sévère, « qu'à partir de ce jour, les rapports qui existaient entre l'épicerie et nous soient entièrement rompus; hier encore, une querelle, suscitée par ces maudits bateleurs que notre voisin s'obstine à recevoir, a mis en émoi tout le quartier... J'aurais peut-être conservé pour lui quelque amitié, s'il n'eût point mis, comme il l'a fait, toute sa confiance dans ce vaurien qui, depuis son arri-

vée, a déjà commis tant d'imprudences et de mauvaises actions, qu'incessamment vous verrez la justice s'emparer de lui, ou tout au moins les gens du voisinage se réunir pour mettre à la raison cet insolent effronté... »

M. Crépin fit quelques tours dans sa boutique; puis s'arrêtant brusquement devant le comptoir :

« Ah! je vous croyais, » dit-il, « Eustache, plus prudent et plus sensé! Pourquoi donc baisser la tête et vous affliger pour si peu de chose? Savez-vous bien qu'un honnête homme rougira bientôt de parler à Claire? Est-ce là, dites-moi, une fille bien née et de bonne famille?... J'aperçois d'ici, comme vous, une jeune orgueilleuse qui balance la tête d'un air de complaisance; voyez cette singulière coiffure, cette robe ridiculement chargée de clinquant et de dentelles, à la façon des danseuses des rues... C'est donc là celle qu'on appelait jadis la perle du quartier! Et vous, mes amis, vous viendrez encore me vanter sa beauté et me dire qu'elle est accomplie dans toutes ses manières! Il faut donc que je sois aveuglé par

quelque prévention, ou bien nos voisins sont saisis de continuels vertiges, car je ne sais en vérité si je dors ou si je veille, lorsque je remarque ce qui se passe chez eux. »

M. Crépin employait ainsi toutes ses journées à blâmer et à reprendre les moindres actions du maître et des garçons de l'épicerie voisine. Sans partager précisément la haine qui l'animait contre Valentin, les voisins ne laissaient pas de trouver surprenant que M. Lalance eût pris pour son premier garçon de boutique un homme que le hasard seul avait amené chez lui, et qui justifiait d'ailleurs, par ses façons d'agir, les bruits étranges qui couraient sur son compte.

Toutes les fois qu'un des amis de M. Lalance lui faisait quelques représentations à ce sujet, il répondait que jamais l'épicerie du Petit-Saint-Antoine n'avait été dans un état plus prospère que depuis qu'il s'était adjoint Valentin à titre de premier garçon. Sa conduite avait parfois quelque chose de louche, il est vrai, ses mœurs n'étaient pas des plus régulières; mais, en

revanche, quel caractère brillant! que de saillies, de jets précieux de vivacité et d'intelligence!

Mais voyez-le surtout au comptoir; le beau zèle! Quelle habileté! Comme il sait dire à chacun ce qui lui plaît, flatteur avec les hommes, effronté avec les femmes! Tant d'assurance dans les gestes, la parole et quel surprenant coup d'œil! Tromper, captiver, amuser, réjouir, mener de front le plaisir et le commerce, paraître aimer tous ceux qui se présentent, n'effaroucher personne, toujours alerte, actif! Ah! le véritable modèle du garçon de boutique était enfin trouvé! Il fallait bien lui rendre justice et avouer que, si la nature lui avait donné un caractère un peu enclin à la fourberie, elle l'en avait, certes, bien dédommagé en lui prodiguant de si rares avantages.

Dans la boutique du Pigeon Blanc, on était ordinairement d'une grande tristesse. L'honnêteté et la vertu prennent volontiers un masque renfrogné, comme si la gaité n'était pas la

plus belle parure d'une conscience tranquille. Si cependant la boutique du Pigeon Blanc était moins souvent remplie que celle du Petit-Saint-Antoine, il faut avouer aussi que les gens qui la fréquentaient étaient, en général, d'un commerce plus sûr.

Valentin n'avait guère, dans tout le quartier, qu'une amie véritable, c'était Lionne, sa chienne, qui ne le quittait jamais. Les rapports qui existaient entre Lionne et son maître étaient des plus singuliers. Valentin était-il triste, Lionne tombait elle-même dans la mélancolie; s'il devenait gai, vous la voyiez, au contraire, gambader, courir et entrer dans de vifs transports de joie.

Lionne, malgré sa gentillesse, était détestée de toutes les commères du quartier; elles l'accusaient de méchanceté : « Voyez, » disaient-elles, « quel naturel hargneux ! Ne semble-t-elle pas aboyer sans cesse après son ombre ? » Quelques unes allaient même jusqu'à la croire sorcière, et racontaient sur elle plusieurs histoires merveilleuses.

L'intelligence de Lionne était, en effet, surnaturelle. Son maître, à force de soins, était parvenu à lui faire exécuter plusieurs tours si singuliers, qu'on pouvait bien, sans être superstitieux, croire à l'influence de quelque sortilége. Joignez à cela une force et une impétuosité incompréhensibles chez une bête en apparence si délicate.

La réputation du maître n'était guère meilleure que celle de la chienne. Qu'il eût des relations avouées avec le diable, c'était ce dont on ne doutait plus maintenant. Il ne fallait, pour cela, qu'examiner sa physionomie presque toujours inquiète et en même temps d'une si grande mobilité.

Valentin changeait de visage comme il lui plaisait. Il avait plusieurs voix, plusieurs maintiens. Quel genre de vie n'avait-il pas mené? quel métier n'avait-il pas fait? Il parlait de tout avec facilité : rien ne l'étonnait, rien ne l'inquiétait; vous le voyiez pour la première fois, et au bout d'une heure vous le regardiez comme votre meilleur ami. Lorsqu'il

passait dans la rue, il embrassait effrontément toutes les jeunes filles qui se trouvaient sur son chemin; mais, chose étonnante! loin de se fâcher, elles en riaient au contraire et se retournaient pour répondre à ses agaceries. Sur le chapitre de l'argent et de la probité, on l'accusait de n'être point fort scrupuleux; mais, parmi le peuple, quel est l'homme à l'air tant soit peu intelligent et éveillé qui n'ait point excité plus d'une fois de pareils soupçons? Après tout, on peut bien être vif, enjoué et même doué, sur certains points, d'une grande habileté, sans être regardé pour cela comme un séducteur, un voleur ou un sorcier.

D'ailleurs, il faut dire qu'en entrant chez M. Lalance à l'aide d'un moyen un peu suspect, à la vérité, Valentin avait résolu de se défaire de la plus grande partie de ses défauts. Tiendrait-il sa parole? Était-ce là une promesse en l'air, ou bien une résolution digne de foi? C'était ce que l'avenir prouverait. Il s'était déjà lié d'une étroite amitié avec Dominique, mais surtout avec M. Lalance, qui n'avait pu, malgré

ses scrupules, lui refuser ses bonnes grâces. Valentin avait compris que, pour arriver à ses fins, le plus sûr parti à prendre était de jouer, en quelque sorte, un jeu double. Il devait savoir amuser à la fois et flatter son maître, combattre les passions qui le détournaient de son commerce, tout en ayant soin de les alimenter par les moyens les plus sûrs.

Un jour, on vit entrer, dans la petite rue où se trouvaient l'épicerie du Petit-Saint-Antoine et la mercerie du Pigeon Blanc, une voiture attelée de deux chevaux d'assez chétive apparence. Cette voiture, qu'on n'eût sans doute pas remarquée ailleurs, produisit dans la rue une certaine rumeur. M. Crépin se frotta les mains d'un air de triomphe, ne doutant pas que cette voiture n'eût été amenée dans le quartier par la renommée de ses ganees et de ses lacets; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il la vit s'arrêter devant l'épicerie! Heureusement, chacun était à son poste. Les garçons faisaient preuve, ce jour-là, d'une grande activité et les acheteurs rendaient justice à leur zèle.

M. Lalance s'empressa d'ôter son bonnet de laine d'un air de courtoisie, lorsqu'il vit entrer chez lui une dame richement habillée, et dont le visage était couvert d'un voile si épais qu'on ne pouvait guère distinguer ses traits. Valentin et Dominique se regardèrent d'un air de surprise; ils se souvinrent des projets ambitieux que leur maître leur confiait encore la veille. Quelle triste aventure! ces projets, qu'ils prenaient pour les visions d'un cerveau sujet à l'exaltation, étaient peut-être sur le point de se réaliser.

L'inconnue leva son voile et invita M. Lalance à la suivre dans l'arrière-boutique. Dominique, impatient de connaître le but de cette visite, essaya de lier conversation avec un cocher vêtu d'une livrée un peu passée qui attendait sa maîtresse sur le seuil de la porte; mais cet homme ne put le satisfaire, attendu qu'il ne parlait qu'une espèce de patois inintelligible. Il n'y eut que Valentin qui le comprit, et il divertit infiniment ce brave homme en parlant son langage avec presque autant de facilité que lui. Valentin

avait, du reste, compris, dès les premiers mots, que le cocher n'était point instruit des intentions de sa maîtresse. Il fallut donc se borner à faire des conjectures.

Daniel s'était approché, à pas de loup, de l'arrière-boutique et assura qu'il avait entendu prononcer à plusieurs reprises le nom de Claire. Valentin et Dominique parurent fort attristés en pensant qu'on allait peut-être leur enlever leur plus cher espoir, leur jeune maîtresse. Ainsi l'épicerie du Petit-Saint-Antoine allait ressembler à un royaume déserté qui a perdu sa reine. Il semblait qu'il n'y eût pas d'autre jolie fille dans le quartier. « Mais, » disaient-ils, « les filles sont capricieuses parfois : elles aiment à se voir transportées dans d'autres lieux que ceux où elles ont longtemps brillé. »

Tandis que les deux garçons s'entretenaient ensemble, M. Crépin s'était mis sur le devant de sa porte, et ne cessait de regarder d'un air inquiet cette voiture qui se trouvait arrêtée devant l'épicerie. Il eût donné tout au monde en ce moment pour n'être pas brouillé avec son voisin,

et connaître le but de cette mystérieuse visite. Enfin, après un entretien de près d'une heure, la dame sortit de l'arrière-boutique et dit, en se retournant une dernière fois vers M. Lalance : « Est-ce bien votre dernier mot, mon cher Pierre ? Songez que demain je serai absente, et ne pourrai plus vous faire les mêmes offres. »

M. Lalance parut hésiter et regarda l'étrangère d'un air d'embarras. Alors Dominique et Valentin firent entendre une exclamation de douleur.

« Qu'est-ce à dire ? » s'écria M. Lalance en se tournant vers eux et en remarquant les regards suppliants qu'ils lui lançaient. « Ne suis-je pas le maître ici, et prétendriez-vous, par hasard, faire passer votre volonté avant la mienne ? »

Après avoir prononcé ces mots d'un ton énergique, M. Lalance tomba dans une rêverie profonde et parut oublier ce qui se passait autour de lui. Lorsqu'il eut relevé la tête, il parut surpris de voir l'inconnue qui se tenait de-

vant le comptoir et semblait attendre la réponse.

« Madame, » reprit-il d'une voix émue, « pardonnez-moi..; mais je ne puis, en vérité, me décider à m'en séparer : elle est aujourd'hui mon seul bien, ma seule richesse : si les projets que je vous confiais tout à l'heure venaient à s'accomplir, nous nous trouverions riches, et n'aurions plus besoin d'avoir recours à la charité d'autrui...

—Hélas ! mon pauvre Pierre, » dit la dame en rabattant son voile ; « je vois que, malgré vos promesses, vous n'êtes guère changé : quand une idée s'est une fois emparée de votre esprit, elle le gouverne entièrement ; vous êtes l'esclave de toutes les nouveautés qui se présentent à vous... Je ne vous en veux pas, car je sais que souvent l'exacte raison étouffe les bonnes qualités du cœur ; mais celui qui ne prend pour guide que son seul instinct court risque de s'égarer... Il serait temps de veiller à vos intérêts et de vous ménager un appui pour votre vieillesse...... Adieu ; puissiez-vous ne pas vous repentir

un jour de la résolution que vous venez de prendre ! »

La dame fit alors une gracieuse inclination de tête aux deux garçons de boutique et remonta dans sa voiture.

A peine eut-elle disparu, que M. Lalance, jetant son bonnet de laine en l'air, se mit à sauter en s'écriant : « Quel bonheur ! quel beau jour ! mes amis, elle est à nous, n'en doutez pas... Quel coup du sort ! oh ! mon Dieu ! je te remercie de nous avoir épargné cette mortelle douleur !... »

Dominique, Daniel et Valentin sautèrent aussitôt par dessus le comptoir et vinrent se joindre à leur maître ; ils se mirent à danser en rond au milieu de la boutique. Les gens qui passaient les prirent pour des fous, car leurs mouvements avaient quelque chose de désordonné.

Tout à coup M. Lalance s'interrompit et leur fit signe de ne plus danser. Il se frappa le front d'un air de désespoir.

« Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ? » s'écria-

t-il ; « j'ai refusé pour elle un sort brillant : la fortune nous tendait les bras et je l'ai repoussée ; on me blâmera, j'en suis sûr ; mon frère, mes voisins vont m'accuser encore.... Mais, après tout, pourquoi me plaindre? Douce liberté, mère tendre et indulgente, n'es-tu pas le premier bien du monde ? Oh ! ma fille, ne vaut-il pas mieux pour toi rester pauvre quelque temps encore, pour jouir un jour avec nous de la brillante condition qui nous est prédite... »

Cette dernière réflexion dissipa ses scrupules et lui rendit sa gaîté ; il tendit la main à ses garçons, et la danse recommença de plus belle.

Mais tout à coup les danseurs furent saisis d'une terreur panique. A les voir s'arrêter brusquement en baissant la tête d'un air d'embarras, on eût dit des coupables pris en flagrant délit. M. Hermel venait d'entrer dans la boutique et avait eu le temps d'apercevoir l'étrange scène qui s'y passait. En voyant son beau-frère, M. Lalance s'était cependant empressé de retourner à son comptoir, où il s'était mis à ouvrir ses registres d'un air à la fois si repentant et si

contrit, que M. Hermel, qui l'aimait au fond tendrement, ne put s'empêcher de sourire de sa naïveté.

« Eh bien, mon frère, » lui dit-il, en lui prenant la main, « n'entrerai-je donc jamais chez vous que pour être témoin de quelque extravagance? Ah! je vous avais bien dit que ce nouveau venu ne manquerait pas d'augmenter encore le désordre de vos idées... »

En même temps M. Hermel désigna Valentin, qui essaya de se justifier des reproches que chacun lui adressait. Lionne s'élança en même temps hors du comptoir et se mit à aboyer après M. Hermel; on eût dit qu'elle devinait la peine que son maître ressentait. M. Lalance, un peu mortifié d'entendre maltraiter de la sorte son cher Valentin, voulut détourner l'entretien et raconta à son beau-frère la visite de la belle madame de V..., et les offres qu'elle lui avait faites.

« Et vous les avez acceptées? » s'écria M. Hermel d'un air de contentement.

« Assurément non, » reprit l'épicier; « songez donc un peu au chagrin qui nous attendait tous

si nous eussions perdu notre pauvre Claire..... Vous-même, mon frère, vous ne vivez que pour elle : on dit ordinairement que la tendresse d'une fille ne se partage pas, eh bien ! j'ai cependant partagé volontiers avec vous le cœur de ma fille... »

M. Hermel resta quelques instants sans avoir la force de répondre. L'étonnement, l'indignation se peignaient sur son visage, l'émotion le suffoquait. Il ne put que lever les mains au ciel en s'écriant :

« Qu'ai-je fait, hélas ! pour entendre de pareils discours ?... Savez-vous bien, mon frère, que, si vous persistez à vous conduire ainsi, votre fille elle-même cessera de vous aimer ?.. Et cette fortune... L'intérêt que cette dame vous montrait... Ah ! adieu, mon frère, adieu, vous ne me reverrez de longtemps, car je n'aurai point la force de vous faire de nouveaux reproches.

— Il s'éloigne, » s'écria M. Lalance, des larmes dans les yeux, « et il me laisse ici, seul, livré à mes regrets... Ah ! mon frère, écoutez-moi..., rien qu'un instant... »

Mais M. Hermel était déjà bien loin. M. Lalance, désespéré d'avoir perdu son amitié, ferma son registre avec fureur, appuya son mouchoir sur ses yeux et resta plongé dans son chagrin. Alors Valentin, qui observait tous ses mouvements, comprit qu'il était temps d'agir. Il passa dans l'arrière-boutique, espérant toujours entendre la voix de Claire, car il ne s'occupait que d'elle dans cette étrange maison.

Le soir commençait à venir. M. Lalance, se voyant seul dans sa boutique, éprouva ce mouvement d'effroi qui s'empare aisément d'un esprit déjà ébranlé par une forte commotion. Le plus grand silence régnait autour de lui. Tout à coup il crut entendre une voix qui paraissait sortir de la muraille. Après quelques questions auxquelles il répondit tant bien que mal et avec l'émotion d'un homme subjugué par la peur, la voix finit par l'engager à se délivrer des leçons d'un censeur incommode qui semblait vouloir mettre obstacle à tous ses desseins, et n'opposait à ses passions que la froideur de ses raisonnements.

Cette espèce de dialogue dura quelques instants, la voix paraissait par moments forte et assurée, puis parfois elle allait en s'affaiblissant et se perdait sous terre. Lorsque Valentin reparut, M. Lalance se figura avoir dormi quelques instants. Il résolut cependant de faire déranger le lendemain les ballots et les marchandises qui encombraient les magasins placés derrière l'arrière-boutique, car la voix n'avait pu sortir que de ce côté. Il se dit, en cherchant à prendre une contenance assurée : « Voilà un singulier rêve. » Il passa à plusieurs reprises la main sur son front et ajouta d'une voix triste : « Ai-je donc mérité de me voir à jamais séparé de vous? »

Valentin comprit qu'il fallait à tout prix le distraire; nous ne résistons guère à l'homme qui a le talent de nous consoler. Il tira de sa poche une baguette en bois noir qui ne le quittait jamais, et dit en frappant plusieurs coups sur le comptoir.

« Une, deux, trois... »

Lionne sauta aussitôt sur le comptoir, et Va-

lentin lui fit signe de se tenir sur ses pattes de derrière.

« Lionne, » lui dit-il, « aimez-vous notre maître ?... »

Lionne leva et baissa la tête à plusieurs reprises en signe d'affirmation.

« Aimez-vous les gens qui affligent notre bon maître ?... »

Lionne se mit aussitôt à agiter la tête de droite et de gauche avec une singulière vivacité. Valentin lui adressa plusieurs autres questions auxquelles elle répondit avec une intelligence et une précision qui enchantèrent M. Lalance.

Valentin, après l'avoir tendrement caressée, lui dit :

« Lionne, voulez-vous danser ? »

Elle fit un petit signe de tête qui indiquait qu'elle y consentait. Valentin lui remit la baguette, et, battant la mesure, fredonna un air d'un mouvement animé. Lionne se mit alors à exécuter une sorte de valse, mais si rapide et si légère, que ses pattes effleuraient à peine le comptoir. Elle s'appuyait par moments sur le petit bâton avec

ses deux pattes de devant et voltigeait de côté et d'autre. « Courage ! courage ! » lui disait sans cesse Valentin, et il avait soin de presser le mouvement de la valse, afin qu'elle redoublât de vitesse.

Lorsque cet exercice fut terminé, il la caressa de nouveau et tira de sa poche une boîte où se trouvaient des œufs d'oiseaux de la plus petite dimension ; il les arrangea sur le comptoir à des intervalles séparés ; puis, après avoir bandé les yeux de la chienne, il frappa dans ses mains en criant : « Courage, Lionne, courage ! » Elle se dressa de nouveau sur ses pattes et se mit à exécuter la danse des œufs avec autant d'adresse qu'aurait pu le faire une danseuse de profession.

Pour le coup, M. Lalance n'y tint plus ; il se leva brusquement et s'écria d'un ton exalté :

« Valentin, je sais que la plupart des gens du quartier cherchent à te nuire et te veulent du mal ; mais nomme-les-moi, et je cours te justifier auprès d'eux à l'instant même : rassure-toi, cher ami, et compte maintenant

sur mon appui; je saurai te défendre et tu verras bientôt s'effacer les préventions qu'on avait contre toi... Les hommes doués de grands talents ont droit à notre indulgence ; comme ils contribuent à nos plaisirs, il est juste qu'ils trouvent leur récompense en enfreignant certains devoirs qui ne sont d'une observation rigoureuse que pour le commun des hommes. »

Valentin s'inclina d'un air modeste, et répondit qu'il serait toujours fier de mériter les louanges que son maître voulait bien lui accorder.

« Ah! que ne ferais-je pas?» s'écria M. Lalance, secondé par des gens d'une si grande habileté! »

Malgré ses bizarreries et ses nombreux écarts de conduite, il n'avait heureusement pas rompu avec quelques bons voisins doués d'un jugement sain et d'une grande finesse d'esprit et qu'il voyait autrefois presque tous les jours. Un air de simplicité relevait en eux une érudition profonde, nourrie par de continuelles lectures.

M. Lalance avait lui-même l'esprit cultivé, n'ayant jamais cessé d'étudier les poëtes et les meilleurs ouvrages qui traitent du théâtre et

des arts qui s'y rapportent. Il savait donner même à ces détails techniques un certain élan qui en sauvait l'aridité.

Son esprit, naturellement ambitieux et élevé, ressemblait un peu à ce voyageur qui n'avait trouvé sur son chemin que des clochers et des montagnes. Mais il est bon que, dans un entretien, il se trouve ainsi des gens hardis qui apportent des aperçus, sinon toujours bien justes, au moins vifs et frappants. Une trop grande monotonie fatigue à la longue. Or, le comptoir de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine était, tous les soirs, le centre d'ingénieuses discussions, parce que chacun y parlait librement, suivant la tournure de son esprit. Souvent même, l'entretien se prolongeait jusque fort avant dans la nuit.

M. Gillier, l'un des plus habiles mécaniciens du voisinage, et son neveu Vincent, jeune homme spirituel et même un peu caustique, venaient d'entrer dans la boutique. Après avoir échangé quelques paroles bienveillantes avec leur cher voisin, ils lui remirent un livre qu'ils

avaient jugé devoir être de son goût. M. Lalance s'en empara avec transport et bénit la main qui lui faisait un don si précieux. Ce livre était un traité de perspective. Les gens qui se réunissaient ordinairement chez lui se rangèrent aussitôt autour du comptoir. Il lut à haute voix quelques passages du livre qui tous se rattachaient à ses pensées ordinaires.

« L'ouverture de l'avant-scène d'un théâtre doit être de quarante-trois pieds. »

Ici le lecteur s'interrompit et leva les mains au ciel d'un air pénétré.

« La profondeur du théâtre doit être double de la largeur de l'avant-scène. Il y a deux planchers : le théâtre proprement dit et le plancher de dessous. Le plancher doit s'ouvrir dans toutes les parties, et cependant être construit de manière à avoir la plus grande solidité. Il faut ensuite s'occuper des machines, apprendre à les équiper, à les faire mouvoir, etc. Un châssis ordinaire qui doit recevoir une toile à décors a vingt-sept pieds de haut sur huit pieds de large. »

M. Lalance s'interrompit de nouveau, et s'emparant de son plan, s'écria :

« Voyez, mes amis, voyez si tout cela n'est pas exact... »

Il compara les lignes qu'il avait tracées aux principes du traité de perspective, et montra que rien ne manquait à son plan. Il reprit :

« Une salle de spectacle, pour être sonore, ne doit avoir dans aucune partie de son plafond des percées qui attirent les sons et empêchent les spectateurs d'entendre. Une salle de spectacle n'est qu'un cadre dont le talent s'anime par les femmes. Aucun ornement, aucune teinte ne doivent donc nuire aux effets qu'elles veulent produire. Il paraît certain qu'un papier bleu à dessiner la figure, ou chocolat au lait, ne fatigue pas la vue et est très favorable aux femmes. Trop d'ornements, des figures, des mascarons réussissent peu aux panneaux des devantures des loges. Le plafond est plus susceptible de recevoir des ornements que toutes les autres parties de la salle. Mais en fai-

sant le décor intérieur, il faut prévoir aussi que la fumée oblige... »

La lecture fut, en ce moment, interrompue par l'arrivée d'une petite fille, qui sortit de l'arrière-boutique et vint annoncer à M. Lalance que sa fille lui demandait la permission de descendre. M. Lalance, sans quitter le livre des yeux, fit un signe d'assentiment. On entendit alors s'élever parmi les gens qui l'entouraient un murmure flatteur pareil à celui qu'excite dans un théâtre l'entrée d'un acteur à la mode. On allait voir enfin cet astre de beauté à la fois si discret et si pudique, qu'il ne paraissait qu'à divers intervalles, comme s'il eût redouté les trop vives clartés du jour.

Il faut dire aussi que M. Lalance, qui ne recevait pas toujours chez lui très bonne compagnie, ne permettait à sa fille de descendre que lorsque ses plus intimes amis étaient réunis dans la boutique. Rien ne l'inquiétait alors, et les louanges que chacun accordait aux graces de Claire lui causaient ce sentiment de fierté qui sied si bien au cœur d'un père.

Valentin, qui n'avait vu Claire qu'une ou deux fois à la dérobée, craignait de s'être fait de ses traits une image trop belle. Les cœurs vifs sont sujets à certaines méprises ; mais, lorsqu'elle parut, il fut émerveillé, confondu et craignit, au contraire, d'être resté au dessous de la réalité.

Un froid soudain parcourut son corps ; sa main s'étendit comme s'il eût voulu saisir quelque forme fugitive, puis elle retomba d'elle-même. Il sentit en même temps ses yeux se couvrir d'un brouillard épais. Les plus riantes visions, les plus tendres images l'entourèrent; il se crut transporté dans d'autres lieux, au milieu d'un champ fleuri ; il crut voir le matin lui sourire. Oh! non, non ; le tableau que son cœur lui avait retracé tant de fois n'avait rien de trop séduisant. Cette jeune fille, vêtue de pauvres habits, n'était plus, il est vrai, qu'une simple mortelle, mais l'amour parlait dans toute sa personne ; c'était un songe, un transport, et quiconque la voyait pour la première fois ne

regrettait pas que son ame fût subjuguée par le plus vif enchantement.

Claire descendit lentement les trois marches qui séparaient la boutique de l'arrière-boutique, et alla s'asseoir, d'un air de lassitude et d'abattement, sur une chaise, à l'écart. Son costume était bizarre : elle portait une robe en étoffe claire, parsemée d'étoiles d'argent; cette étoffe jetait de pâles reflets sur son visage qui paraissait presque aussi azuré que sa robe. La lune, lorsqu'elle se reflète dans le cristal d'une source tremblante, n'offrait point une plus douce image que cette figure triste et qui venait d'être inondée de larmes.

Claire ne possédait d'autre robe que celle qu'elle portait. M. Lalance, toujours ami de ce qui lui représentait les pompes et les prestiges du théâtre, lui avait presque imposé ce genre d'habillement. Comme elle craignait d'attirer sur elle les regards des passants, elle préférait ne quitter sa chambre qu'à la chute du jour. Elle semblait vouloir cacher ses traits,

et ignorer qu'elle fût belle; mais cet embarras ou plutôt cette modestie la rendait cent fois plus belle encore.

Claire était à peine, depuis quelques instants, dans la boutique, qu'Eustache, l'apercevant, profita d'un moment d'absence de son père pour s'élancer hors de la maison et venir déposer, aux pieds de Claire, un bouquet composé de fleurs de toute espèce.

Valentin ne put contenir un mouvement de colère; il allait se précipiter sur Eustache et faire un mauvais parti à celui qu'il avait de si fortes raisons de regarder comme son rival, lorqu'heureusement Dominique le retint et lui fit reproche tout bas de sa violence. Valentin parvint à se modérer, mais il ne laissa pas d'attacher sur Eustache des regards menaçants.

Claire avait pris le bouquet d'Eustache d'un air indifférent et l'avait remercié dans des termes qui marquaient à la fois l'embarras et la reconnaissance; elle détacha deux roses du bouquet, et en remit une à Valentin et l'autre à Dominique, qui les placèrent à leur boutonnière.

Eustache, si animé quelques instants auparavant, s'était tout à coup ralenti. Les pensées de chacun étaient tournées vers Claire. On gardait le silence, mais on ne le regrettait pas ; car il est des moments heureux où les paroles semblent trop faibles pour peindre les émotions qu'on éprouve. Eustache allait se retirer; M. Lalance le retint.

« Où est le temps, » lui dit-il, « mon cher fils, où tu venais ici te reposer chaque soir? L'amitié nous unissait alors; nous nous instruisions en conversant ensemble, et si, par hasard, l'entretien venait à languir, nous nous exercions à représenter de petites scènes, qui contribuaient à donner plus de mobilité à notre physionomie et d'aisance à nos mouvements... Tu causais et déclamais déjà passablement, j'espérais bientôt faire de toi un acteur accompli... Mais, hélas! voici que tout à coup tu as cessé de venir chez nous. Ne t'avions-nous pas toujours bien reçu? Tu ne trouvais dans cette maison que des visages heureux, ouverts, et tu étais bientôt forcé de partager notre bonne humeur; car il

n'est point de gaité plus vraie que celle qui se communique d'elle-même aux cœurs de nos amis... »

Eustache, touché des bontés de M. Lalance, baissa la tête d'un air d'embarras et parla, pour s'excuser, de la rigidité de son père et de l'accroissement que son commerce prenait chaque jour. Puis, pour complaire à M. Lalance et lui montrer qu'il n'avait pas entièrement oublié ses leçons, il se mit à exécuter plusieurs exercices qu'il avait appris dès le premier temps de ses amours avec Claire. Une discussion venait de s'engager entre M. Gillier et M. Lalance.

« Je soutiens, » disait ce dernier, « qu'un vrai comédien doit connaître tout ce qui a rapport à son art, depuis les tours de force du dernier bateleur de la rue jusqu'aux plus sublimes finesses de la déclamation et de la mimique. »

M. Gillier allait répliquer, mais il fut forcé de s'interrompre pour applaudir Eustache qui faisait preuve d'une grande adresse, surtout si l'on considérait l'exiguité du lieu où il se trou-

vait. Lorsqu'il eut fini, Valentin frappa sur le comptoir avec sa baguette et fit un signe à Lionne qui se mit ausstiôt, au grand étonnement de l'assemblée, à répéter tous les tours de force d'Eustache. Les assistants pensèrent alors, avec une sorte de crainte, aux bruits qui couraient sur le compte de Valentin et de sa chienne; leur trouble égalait leur surprise. Le savant M. Gillier lui-même eut peine à cacher son étonnement, et se dit qu'il pouvait bien y avoir quelques mystères de sorcellerie dans le corps de cette chienne.

Valentin mit deux chaises l'une sur l'autre, et plaça cet échafaudage sur le comptoir; il eut soin de choisir l'endroit du plancher où se trouvait une trappe destinée à fermer l'entrée du caveau aux huiles ; et, à l'aide de cette espèce de tremplin, il franchit sans difficulté les deux chaises, ce qui lui mérita les applaudissements des spectateurs.

Eustache voulut répéter ce tour de force; mais il n'avait pas remarqué la ruse de Valentin, et négligea de se placer comme lui sur la trappe.

Il s'élança résolument, mais il s'y prit mal; ses deux jambes s'accrochèrent dans les chaises, et il retomba si lourdement de l'autre côté, qu'on fut obligé de le relever. Il s'aperçut alors qu'il s'était donné une forte entorse.

Se trouvant dans l'impossibilité de se servir de son pied, il résolut de retourner chez son père en marchant sur les mains, exercice fort simple, et que nous voyons pratiquer tous les jours aux plus jeunes danseurs dans les foires ou sur les places.

Eustache retourna donc chez lui sur les mains, et en se recommandant intérieurement à son bon ange, le priant d'envoyer à son père un de ces heureux sommes qui triomphaient quelquefois, vers le soir, de l'activité du mercier. Cette tête, chargée de calculs, s'inclinait alors à demi comme un pavot sur sa tige, et décrivait certaines ondulations accompagnées d'un ronflement régulier. C'était un moment de relâche et de liberté pour tout le monde. Les jeunes colombes, rangées autour de la table ronde, commençaient à relever la tête et à se-

coucr doucement leurs ailes fatiguées. Elles souriaient, s'entretenaient à voix basse; leurs prunelles reprenaient un peu de vivacité; les aiguilles se ralentissaient, et les langues n'en allaient que plus vite.

Malheureusement, ce soir-là, M. Crépin avait quitté son comptoir, et, pour chasser le sommeil qui s'appesantissait sur lui depuis plus d'une heure, il était venu respirer le frais sur le seuil de sa porte. Eustache, qui avait, en traversant la rue, la tête où se trouvent habituellement les pieds, ne pouvait nécessairement apercevoir son père. M. Crépin, qui se croyait depuis quelque temps sous l'influence des persécutions diaboliques de Valentin, se sentit pénétré d'une sueur froide en voyant s'avancer vers lui l'être singulier dont il ne put d'abord distinguer la forme. Il sentit presque aussitôt tomber sur ses épaules deux jambes, qui lui prirent le cou comme dans un étau, car Eustache était lui-même fort effrayé, et l'espèce de saisissement qu'il éprouvait lui prêtait une force musculaire extraordinaire.

M. Crépin, croyant avoir affaire à un revenant, se mit à se débattre et à pousser des cris perçants, en priant sa sœur de venir à son secours. Mademoiselle Jacinthe sortit de l'arrière-boutique, armée d'un balai; mais le coup qu'elle destinait au prétendu revenant, qui étreignait si fortement le cou de son frère, tomba sur l'unique chandelle qui se trouvait dans la boutique. Eustache eut ainsi le temps de s'esquiver; mais son père n'en continua pas moins à se débattre au milieu de la boutique et à pousser des cris lamentables.

M. Lalance, qui n'avait pu se défaire de tout sentiment d'intérêt pour son voisin, témoin de la confusion qui régnait en ce moment chez lui, oublia qu'il avait juré de ne plus entrer dans la mercerie; il n'hésita pas à faire le sacrifice de sa fierté, franchit le ruisseau qui séparait la rue et entra, avec tous les gens qui se trouvaient chez lui, dans l'arrière-boutique du mercier.

La confusion était déjà moins grande; on avait eu le temps de rallumer la chandelle. M. Crépin, plus pâle qu'un mort, était étendu

dans un fauteuil. On s'agitait autour de lui; c'était à qui lui frotterait les tempes et essaierait de lui faire respirer des sels. Enfin il reprit l'usage de ses sens; il commença par promener autour de lui des regards éteints, et se crut la dupe d'un songe lorsqu'il vit ses voisins à ses côtés.

« Ah! te voilà! mon cher Pierre, » dit-il d'une voix faible à M. Lalance, » mes maux sont donc déjà diminués de moitié, puisque je te revois... Depuis que nous avons cessé de nous parler, mon ami, j'ai mené une vie bien languissante; j'ai eu à combattre des ennemis cachés, qui n'ont cessé de troubler mes esprits... Je me défiais de tous ceux qui m'approchaient; pour moi, plus de bonheur, plus de calme; mon humeur était inégale; je voyais un abîme ouvert sans cesse devant moi, vers lequel une main inconnue cherchait à me pousser... Il me semble que les malheurs qui nous sont arrivés à tous les deux datent du jour de notre brouille... »

M. Lalance soupira et essuya une larme qui coulait sur sa joue; il jugea que la tête de son

voisin n'était pas encore bien remise, et fit un signe de la main à ses amis et à ses garçons de boutique. Ils se retirèrent, craignant que le mercier ne pût supporter un plus long entretien.

En rentrant, ils trouvèrent dans la boutique l'oncle du père Daniel, le vieux Juif Siméon, qui venait de temps en temps acheter à crédit du blanc d'Espagne et de l'esprit de vin, à l'aide desquels il composait une poudre pour les dents, qu'il débitait ensuite dans les rues et dans les foires. Siméon faisait aussi métier de dire la bonne aventure. Une longue barbe grise qui s'étendait sur sa poitrine, et une sorte de sagacité naturelle qui lui permettait de lire au fond de la pensée de chacun, lui attiraient une certaine confiance; il donnait, en général, de sages conseils aux gens qui venaient le consulter, et il était rare qu'on ne vît pas se réaliser ses prédictions.

M. Lalance le reçut à la fois comme un vieil ami et comme un homme dont il estimait la science et la sagesse; il le pria de vouloir bien

tirer les cartes à lui et à ses amis. Le père Siméon y consentit, et M. Lalance fut frappé de sa pénétration. Il devinait l'état, les mœurs et même les plus secrètes habitudes de gens qu'il n'avait jamais vus. Quand il eut tiré l'horoscope de chacun, Valentin s'approcha de lui, et lui dit d'un air d'assurance :

« Et moi, père Siméon, que me prédisez-vous ?

— Je te prédis, reprit le Juif en examinant attentivement sa main, que jamais tu n'épouseras celle que tu aimes en ce moment... »

Valentin laissa échapper un geste de colère, et lança sur le Juif un regard sinistre, qui fit trembler les assistants. Il faut savoir que le père Siméon ne venait presque jamais dans la boutique sans que Valentin lui adressât quelques railleries ou lui jouât certains tours de sa façon. Le Juif venait de se venger en lui prédisant quelque chose de funeste, tandis qu'il n'avait fait aux gens qui se trouvaient devant le comptoir que d'agréables prédictions. Valentin le menaça du poing, et l'eût sans doute frappé si M. La-

lance ne se fût précipité sur lui en s'écriant : « Que vas-tu faire, malheureux? Ne sais-tu pas que tous les gens du quartier respectent ce brave homme, et que, si tu le maltraitais, il me serait impossible de te sauver de leur fureur?.. »

Claire, qui venait de descendre dans la boutique pour avoir des nouvelles de M. Crépin, fut vivement choquée de la violence avec laquelle Valentin avait voulu traiter le père Siméon; elle était remplie de soins et d'attentions pour ce dernier, car elle savait que Daniel était d'une grande utilité au commerce de son père. Rien n'égalait son zèle, et cependant il n'était point payé régulièrement. Il servait par pur attachement, et avait su se faire aimer de toutes les pratiques.

Claire aimait donc Daniel; mais, en revanche, elle détestait Valentin. Tout en rendant justice à ses qualités brillantes et à l'esprit supérieur qu'il avait su montrer déjà dans plus d'une occasion, elle se défiait de lui, et fuyait ses regards avec une sorte de persistance; elle ne lui avait pas même adressé une seule fois la parole

depuis qu'il était entré dans la maison. Il est d'invincibles éloignements qu'on ne s'explique pas.

Au moment où elle se retirait, car il était près de minuit, Valentin, profitant d'un moment où M. Lalance donnait toute son attention à des tours de cartes que le père Siméon était en train de faire, s'approcha de Claire et lui demanda à voix basse si elle n'avait point parlé quelquefois à une de ses plus jolies voisines, la reine de la mercerie du Pigeon Blanc. En même temps, il lui désigna Aglaé. Claire le regarda d'un air étonné, et parut fort choquée de ce qu'il avait osé lui adresser le premier la parole. Dominique, qu'elle connaissait déjà depuis plusieurs années, ne lui avait jamais parlé que devant son père, et dans les termes les plus respectueux.

Valentin essaya de la retenir et voulut lui prendre la main en lui jurant qu'il n'avait pas eu le dessein de l'offenser; mais Claire retira sa main avec un geste de mépris, et avec autant de précipitation que si elle eût touché des charbons

allumés. Sa jolie figure fut toute bouleversée, et le sourire qui embellissait ordinairement ses traits avait fait place au mécontentement.

« Demain, » lui dit-elle en s'éloignant de lui de quelques pas, « je dirai à mon père tout ce qui s'est passé; je lui déclarerai que vous avez persisté à vouloir me parler et à me prendre la main malgré ma défense, et qu'enfin, si vous continuez à rester dans la boutique, je n'y descendrai plus... Ainsi, croyez-moi, éloignez-vous dès aujourd'hui de vous-même, et n'attendez pas que mon père, qui obéit à tous mes désirs, vous congédie... »

Valentin demeura confondu. Une émotion profonde, qu'il n'avait jamais ressentie, s'empara de lui. Ainsi Claire avait déjà pénétré les motifs de son entrée chez son père. Mais qui donc avait pu l'informer de ses projets? Ce mélange de grace et de fierté l'étonnait. Elle lui ordonnait de s'éloigner, sans même ajouter quelque parole consolante. Quel contretemps! M. Lalance était l'esclave des volontés

de sa fille, et Valentin se désespérait en pensant qu'aux chagrins d'un amour déçu se joindrait bientôt, pour lui, la honte d'une défaite.

« Hélas ! » s'écriait-il, « à quoi bon être, depuis quelque temps, le plus honnête homme du quartier, toujours attentif, zélé, attaché jusqu'au soir à ce comptoir ?... Un mot, une menace, et tout est détruit : mon bonheur s'est évanoui comme un peu de fumée... Ma Claire, ma bien-aimée, acceptez donc le sacrifice de toutes mes erreurs passées; je ne vivrai désormais que pour vous aimer. S'il est vrai que le ciel m'ait donné une ame vicieuse et traîtresse, eh bien ! je saurai la réformer pour vous, mais pour vous seule... ; je veux qu'elle devienne pure comme le ciel que vous contemplez, ou comme la glace discrète, où vous vous mirez en vous levant... Alons, ne vous troublez plus à mon approche; regardez-moi comme un indifférent qui passe et que l'on ne revoit pas. Il est vrai, je ne suis encore que votre inférieur : mais, de grâce, ne me méprisez pas; il n'est pas, dans ce monde,

de ressentiment dont l'amour ne sache triompher; mais, hélas! chacun sait que le mépris est un mal dont on ne revient pas... »

Ainsi raisonnait Valentin, subjugué par l'amour, qui l'emportait. Il croyait, en ce moment, aimer pour la première fois de sa vie, et la crainte d'être à jamais détesté de celle qu'il adorait ajoutait encore à la vivacité de ses transports.

Il arrivait souvent que la beauté de Claire attirait dans la boutique de M. Lalance des oisifs, qui n'avaient d'autre but que de la contempler, afin de pouvoir se vanter ensuite de l'avoir vue. Ceci peut montrer combien elle était belle! Un dimanche soir, tout était calme dans la rue. M. Lalance venait de prendre son plan et s'apprêtait à en changer encore une fois les lignes et les dispositions; indifférent à ce qui se passait autour de lui, son esprit venait de gravir cette cime élevée où se réfugient les gens préoccupés de quelque grande pensée. Il fut tout à coup interrompu par cinq ou six hommes d'un extérieur vulgaire, et déjà fort échauffés

par le vin, qui entrèrent brusquement dans la boutique.

Un de ces hommes, plus grossier ou plus audacieux que ses compagnons, demanda où était la *reine* du Petit-Saint-Antoine ; c'était le nom que quelques gens donnaient à Claire en signe de dérision. M. Lalance, surpris de cette audace, se hâta d'appeler Dominique et Daniel, et se disposa à chasser ces insolents. Alors, l'un de ces hommes, levant à demi son chapeau, qui lui couvrait les yeux, dit d'un ton formidable en s'approchant de M. Lalance : « Me reconnais-tu? C'est moi qui suis Deslauriers. »

M. Lalance fit un mouvement d'effroi. Ce Deslauriers, assez mauvais garnement, était l'homme du quartier le plus robuste et le plus habile à manier le bâton. Une bataille en règle s'engagea. L'épicier et ses garçons n'auraient sans doute pas eu l'avantage, s'il ne leur fût survenu un précieux renfort dans la personne de Valentin, qui rentra précisément au moment où les assaillants, déjà vainqueurs et maîtres de la boutique, se préparaient à faire

une entrée triomphante dans l'arrière-boutique.

L'arrivée de Valentin donna au combat une face nouvelle : il s'empara des deux plus acharnés, et les lança à l'autre bout de la rue aussi facilement que s'il eût eu affaire à des enfants. Les autres voulaient faire mine de résister; mais Valentin, qui avait heureusement un bâton noueux à la main, commença à faire le moulinet avec une telle vitesse, qu'il eut bientôt mis les agresseurs en fuite. Il les poursuivit jusqu'à l'extrémité de la rue, en faisant voltiger son bâton d'une main dans l'autre avec tant de légèreté, qu'on l'eût pris de loin pour un esprit couvert d'une armure impénétrable, maniant cinq ou six bâtons qui atteignaient à la fois tous ses adversaires.

Claire parut fort effrayée le lendemain, lorsqu'elle apprit le danger qu'elle avait couru; elle remercia Daniel et Dominique d'avoir pris vaillamment sa défense; ils avaient reçu tous les deux plusieurs contusions assez fortes au milieu de la mêlée. Leur visage était couvert de cicatrices.

« Ma chère fille, » dit alors M. Lalance, « il faut aussi avoir de la reconnaissance pour notre nouveau garçon ; car, sans lui, sans son adresse, nous aurions eu, je crois, le dessous, et nos ennemis auraient fini par accomplir leurs lâches desseins... »

Claire regarda Valentin, et rougit. Elle eût préféré cent fois avoir été défendue par Eustache. Elle ne laissa pas de le remercier, mais seulement pour obéir à son père, et d'un son de voix si faible, qu'on l'entendit à peine. Elle s'étonna que, malgré ses ordres, Valentin n'eût pas encore quitté la maison. Elle résolut pourtant de remettre à un autre jour les aveux qu'elle voulait faire à son père : le moment de se plaindre de Valentin eût été mal choisi, puisqu'il venait de lui rendre un important service.

Claire remarqua ensuite que les coups qu'il avait dû recevoir, aussi bien que Daniel et Dominique, n'avaient point laissé de traces sur son visage. D'où venait donc ce singulier privilége? Les plus étranges pensées traversèrent son esprit, et elle se retira chez elle pour ne pas

voir plus longtemps le visage de celui qu'elle haïssait mortellement, et qu'elle était forcée d'appeler son sauveur.

M. Crépin et M. Lalance avaient tous les deux saint Pierre pour patron. M. Crépin voyait approcher cet anniversaire avec chagrin. Ordinairement, les deux voisins se réunissaient afin de célébrer ce jour en commun. Maudite brouille, qui venait traverser leurs desseins et déranger les plans de réjouissances que le mercier s'était plu à arranger dans sa tête depuis si longtemps!

Chaque fois qu'il apercevait M. Lalance sur sa porte, il se mettait aussi sur la sienne, espérant qu'un signe de tête, un geste, un regard viendraient, peut-être, l'encourager à faire les premiers pas. Il est si doux de se réconcilier après une brouille; mais il est en même temps si cruel, en pareil cas, de se voir repousser par un visage dédaigneux et des manières froides!

Un jour, cependant, l'honnête mercier n'y tint plus; il sentit son cœur battre plus vite que

de coutume; l'air qu'il respirait, le bourdonnement de la rue, les gens qui passaient devant sa porte, tout cela l'enchantait et lui semblait nouveau. Le bonheur rend presque aussi timide que l'extrême douleur; c'est un enfant qui détruit la fierté, le point d'honneur et tous les préjugés de l'âge mûr. Au risque d'essuyer un refus ou de paraître céder au plus cruel aveuglement, M. Crépin se décida donc à traverser le ruisseau qui séparait la rue, et entra précipitamment dans l'épicerie, comme s'il eût eu quelque ennemi à ses trousses.

« Mon cher Pierre,» s'écria-t-il, «chasse-moi, repousse-moi, si tu t'en sens le courage; mais je ne puis croire que tu aies si longtemps gardé rancune à ton plus vieil ami... Tous les sentiments revivent en nous à certains moments de la vie ; nous cherchons en vain à les étouffer, ils renaissent et s'emparent de notre cœur. Quant à moi, je ne puis plus vivre sans te voir ni te parler. Je ne t'en veux plus, et si tu m'en crois, nous nous embrasserons tendrement comme deux frères, sans nous accuser mutuellement de nos

torts ; nous redeviendrons aussi bons amis que nous l'étions autrefois... »

M. Lalance, surpris de ce langage, regarda fixement son voisin sans pouvoir lui répondre, et crut qu'il était encore en ce moment sous l'influence de quelque vertige. Màis bientôt il s'élança hors de son comptoir, et comme il ne trouvait pas de paroles assez fortes pour peindre son émotion, il se contenta de lui tendre les bras. M. Crépin s'y précipita, et ils se tinrent quelques instants serrés l'un contre l'autre, s'accusant mutuellement de leurs torts et se promettant bien d'éviter à l'avenir tous les sujets de brouille. Il y avait près de trois semaines qu'ils ne s'étaient parlé ; car on ne pouvait guère compter pour une entrevue le peu de temps passé par M. Lalance chez son voisin le jour de son évanouissement. Ces trois semaines leur avaient paru presque aussi longues que trois années. Que de confidences ils avaient à se faire ! que d'aveux et d'épanchements ! Ils avaient autrefois l'habitude de se dire tout et de se consulter même sur leurs actions indifférentes.

M. Hermel entra comme ils venaient de s'embrasser ; cette réconciliation lui parut d'un bon augure. L'amitié et les conseils de M. Crépin ne pouvaient qu'être favorables à son beau-frère. M. Lalance, enchanté de voir M. Hermel disposé à lui rendre son amitié, se mit à parler intérêts et spéculations commerciales avec la gravité d'un homme qui n'aurait jamais eu de sa vie d'autre soin que celui de ses affaires. Inexplicables contrastes d'un caractère mobile ! Quel que fût le sujet qu'embrassât cet homme singulier, il savait faire preuve d'un bon esprit et exposer des aperçus judicieux que sa conduite contredisait malheureusement toujours.

M. Crépin se mit alors à parler de la petite fête qu'il comptait donner bientôt à l'occasion de la Saint-Pierre. Repas, danses, plaisirs de toute espèce, rien ne serait oublié. Cette réunion servirait de plus à cimenter le rapprochement qui venait de se faire. M. Hermel tressaillit à ce mot de *fête* et comprit que ce serait là une nouvelle cause de dérangement pour son beau-frère, qu'il regardait comme un con-

valescent menacé d'une crise que la moindre secousse peut renouveler.

« Mes bons amis, » s'écria-t-il, « ne vaudrait-il pas mieux fêter la Saint-Pierre entre vous sans mettre en émoi tout le quartier? On dresserait une table dans l'arrière-boutique et le magasin, et personne ne se verrait dérangé de ses affaires...

— Que craignez-vous donc? » lui dit à voix basse M. Crépin qui l'avait compris; « ne voyez-vous pas bien que sa tête est maintenant entièrement remise et qu'il est guéri de ses folies?... D'ailleurs, j'aurai soin d'éviter tout ce qui pourrait l'en rapprocher; le mot de *théâtre* ne sera pas même prononcé de toute la journée, et s'il veut, par hasard, amener la conversation sur ce chapitre, nous l'en détournerons en nous empressant de parler de choses entièrement opposées... »

M. Hermel fit un signe d'approbation. M. Lalance, que cette conversation à voix basse inquiétait un peu, se mit alors à marcher à pas de loup vers l'arrière-boutique comme pour bien

s'assurer que ni sa fille ni ses garçons ne pouvaient l'entendre. Il se rapprocha doucement de son ami et de son beau-frère, et, leur prenant le bras d'un air mystérieux :

« Mais aurons-nous aussi à cette fête, » dit-il à voix basse, « quelque divertissement comique?..

— Que voulez-vous dire? » reprit sévèrement M. Hermel qui avait déjà deviné sa pensée.

« Oui, un divertissement, des jeux qui satisfassent à la fois les yeux et l'esprit... ; enfin, vous me comprenez... ; une pantomime ou bien quelques scènes de comédie.

— Aïe, aïe, » dit en lui-même M. Crépin, « nous sommes perdus!...

— Sois tranquille, va, mon bon Pierre, » ajouta M. Lalance, en se tournant vers son voisin, « je m'arrangerai pour que personne n'ait à se plaindre de moi ce jour-là. Je ne sais pas, il est vrai, cacher mes impressions ni mes goûts dominants ; mais je ne veux pas qu'ils deviennent tyranniques et mettent un obstacle aux plaisirs des autres... La danse et les plaisirs bruyants conviennent surtout à la jeunesse; mais

n'est-il pas naturel que, dans l'âge mûr, lorsqu'on sent diminuer ses forces, on aime à voir représenter, dans un tableau fidèle, la vie dont on connaît les évènements et le monde dont on a été un des acteurs?... »

M. Hermel fit entendre un profond soupir et s'éloigna, bien convaincu que la folie de son beau-frère était incurable. Bientôt il fut question, dans tout le quartier, de la fête que M. Crépin se proposait de donner, la semaine suivante, à l'occasion de la Saint-Pierre. Cette fête aurait lieu à l'une des barrières, dans le jardin de la fameuse auberge du *Triomphe des théâtres*. On eut ainsi l'explication des guirlandes et des écussons qu'Eustache, Aglaé et les autres ouvrières du Pigeon-Blanc ne cessaient de préparer depuis quelques jours. On vit aussi se réaliser la prédiction du père Siméon, qui avait annoncé, quelques jours auparavant, à M. Crépin qu'il serait bientôt l'auteur d'un grand massacre, voulant indiquer par là sans doute les poulets et les dindons qui seraient immolés à l'occasion de ce dîner.

Tous les voisins furent enchantés. La belle et indifférente Claire éprouva elle-même une grande joie. Elle comprit que c'était surtout pour elle qu'Eustache prenait tant de soins; or son ame était de celles qui ont sans cesse besoin d'être rassurées par quelques nouveaux gages d'amour. Ce n'était point assez de l'aimer, il fallait encore le lui prouver à chaque instant.

Le pauvre Valentin, qui se voyait en butte à la haine générale, fut le seul peut-être que l'approche de cette fête attrista. M. Crépin n'avait pas encore parlé de l'engager et n'y paraissait pas disposé. M. Lalance aurait bien voulu lui en faire la demande; mais comment s'y décider? Il craignait un refus, car il n'ignorait pas que son voisin était à la tête du parti qui ne cessait d'accabler Valentin de plaintes et de malédictions.

III

Cependant M. Lalance s'était déjà dit plus d'une fois que, sans Valentin, la fête serait pour lui bien incomplète. Il lui fallait, pour ce jour-là, un esprit pareil au sien, partageant ses goûts, connaissant ses idées, et auquel il pût confier les remarques qu'il ferait sur les gestes, les mouvements, les jeux de physionomie des gens qui se trouveraient à la fête. Le bonheur, de même que le chagrin, a besoin de s'épancher; c'est un trésor qui double

de prix lorsqu'on le partage. Il semble que le cœur de l'homme soit plus confiant et aussi sujet à plus de langueur à mesure qu'une certaine ivresse s'empare de lui. Il cherche un appui alors, un remède contre une trop grande joie, et ressemble à un enfant craintif qui, même pour descendre un coteau facile, a besoin d'une main étrangère pour le soutenir.

M. Lalance employa donc toute son influence pour décider son voisin à permettre que Valentin fût de la fête. « Je réponds de lui comme de moi, » disait-il sans cesse, « et je défie même ses ennemis les plus acharnés de lui adresser ce jour-là le plus léger reproche. »

Le bon Eustache, qui avait cependant tant de raisons d'en vouloir à Valentin, joignit ses sollicitations à celles de M. Lalance. Claire l'avait prié d'intercéder auprès de son père pour Valentin. « Il m'a rendu un grand service, » lui avait-elle dit; « mais nous serons quittes si je lui épargne la honte d'être éloigné d'une réunion où tous nos voisins doivent se trouver. »

M. Crépin, se voyant sollicité par tout le

monde à la fois, finit par se rendre à tant d'instances. « Vous le voulez, » dit-il, « je cède ; mais vous verrez que la présence de cet homme sera cause pour nous de quelque malheur. »

Le jour de la Saint-Pierre approchait, mais l'embarras était grand dans l'épicerie du Petit-Saint-Antoine. Les gens du voisinage se promettaient de venir à la fête, vêtus de leurs plus beaux habits. Mais quelle fut, hélas ! la consternation de M. Lalance lorsqu'en ouvrant ses armoires il s'aperçut qu'il n'avait d'autres vêtements que la veste grise percée au coude qu'il portait tous les jours ! Ses autres habits avaient fini par s'user, ou bien il les avait donnés pièce à pièce à ses amis les musiciens, qui se présentaient chez lui presque toujours couverts de haillons. Il avait, il est vrai, une assez belle collection de costumes de théâtre, mais ils ne pouvaient guère lui servir que dans l'intérieur de la maison. Le moyen de sortir dans la rue avec un manteau doublé de soie et des babouches rouges.

Claire n'était guère mieux montée en vêtements que son père : sa robe en taffetas bleu, bordée

d'argent, composait toute sa garde-robe. Aglaé aurait, au contraire, le jour de la Saint-Pierre, une charmante robe blanche, à laquelle elle ne cessait de travailler, ajoutant à la beauté de l'étoffe tout ce que son goût pouvait lui inspirer. Quelle différence! quel contraste entre la toilette des deux plus jolies filles du voisinage!

M. Lalance, pensant que sa détresse allait être dévoilée aux yeux de tout le monde, cherchait vainement dans sa tête quelques moyens de se tirer d'embarras. Enfin, lorsqu'il eut épuisé toutes les ressources de son esprit, il s'abandonna sans réserve à son repentir; son désespoir ne connut plus de bornes.

« Ah! malheureux, qu'ai-je fait? » s'écria-t-il, « je me suis laissé dépouiller comme un fou par des ingrats que je ne reverrai, sans doute, de ma vie, et qui rient maintenant de ma simplicité.... Fatale passion! où m'as-tu conduit? Malheur irréparable que je me suis préparé moi-même! Si j'avais su résister aux brillantes images qu'un glorieux espoir ne cessait de me

présenter, je serais riche maintenant; j'aurais, comme tous mes voisins, de beaux habits, du linge bien empesé, tandis que je ne possède plus au monde que quelques méchants oripeaux et des nippes sans valeur.... Oui, mon frère, vous aviez raison de m'accabler de vos reproches, de me dire que mes goûts de théâtre me ruineraient tôt ou tard.... Ma caisse est vide, hélas! je dois à tous mes voisins, mon crédit est épuisé, je ne vois plus que la mort qui puisse porter remède à de si grands maux.... »

M. Lalance, en parlant ainsi, se promenait de long en large dans sa boutique, trépignant et s'arrachant les cheveux. Valentin entra au moment où son chagrin était à son comble; il résolut de le calmer.

« Mon cher maître, » lui dit-il, « à quoi bon vous désoler de la sorte? Convient-il à un homme tel que vous de se laisser abattre pour si peu de chose? Qu'un caractère sans force et sans énergie cède aux attaques de la mauvaise fortune, rien de mieux; mais c'est précisément dans les circonstances embarrassantes qu'il est bon d'être

doué de quelque supériorité d'esprit.... Le moment de se désespérer n'est pas encore venu, et, quant à moi, je crois avoir trouvé un moyen de sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

M. Lalance le regarda d'un air étonné et le pria de lui faire part au moins des ressources qu'il avait découvertes. Valentin, sans lui répondre, ouvrit l'armoire où se trouvaient les costumes; il endossa un habit de nuance écarlate pareil à celui que les marchands d'orviétan portaient autrefois sur les places. Ce costume semblait fait exprès pour lui; il engagea Dominique à prendre un habit pareil au sien, mais seulement d'un goût plus simple.

Ensuite il descendit dans la boutique et prit plusieurs fioles qu'il remplit d'un mélange d'eau et d'esprit de vin, et sur lesquelles il écrivit en gros caractères : « *Eau pour les dents.* » Il mit les fioles dans ses poches et, après avoir fait quelques pas en matamore, comme pour se préparer au rôle qu'il allait jouer, il plaça son poing sur sa hanche et se mit à débiter avec

une volubilité surprenante un discours entremêlé d'historiettes et d'anecdotes, destiné à vanter la vertu du spécifique qu'il débitait. M. Lalance comprit alors son projet et l'embrassa de bon cœur, en s'engageant intérieurement à ne rien lui refuser à l'avenir de tout ce qu'il lui demanderait.

« Combien je vous sais gré de votre zèle, mes bons amis ! » dit-il aux deux garçons de boutique, « je vous dirai pourtant qu'au fond je n'approuve pas ces sortes de travestissements. Les costumes de théâtre et les rôles que nous sommes appelés à représenter sont sacrés et ne devraient point servir à amuser les oisifs et les passants ; n'est-ce pas les avilir que de les faire servir en quelque sorte de passe-port à des drogues ou à des spécifiques dont l'efficacité n'est jamais bien prouvée?... L'homme qui prend un rôle, quel qu'il soit, doit savoir le soutenir et se contenter des applaudissements qu'on lui accorde, sans songer au salaire qui l'attend. De même le comédien, ou même le simple artiste des rues, doit se contenter du plus modique paiement et sou-

vent même se décider à jouer pour rien... Le métier le plus noble et le plus agréable du monde n'est-il pas déjà assez injustement avili, sans vouloir y ajouter encore d'indignes considérations d'intérêt..... Montrons, mes amis, que, si nous abandonnons quelquefois la droite ligne du devoir pour céder aux illusions qui nous entraînent, du moins nos cœurs sont restés purs: l'avarice ne les a point ternis; le pauvre peut profiter de nos talents aussi bien que le riche.... Le soir, quand l'ouvrier rentre chez lui, le front trempé de sueur, qu'il nous bénisse et s'arrête un instant pour contempler nos jeux, ou bien qu'il emporte dans son cœur quelques uns de nos refrains les plus doux; ce sont là nos richesses à nous, et ne les dédaignons pas, car souvent on a vu de grands artistes se contenter des simples suffrages de la foule, afin d'attirer par la suite l'attention des connaisseurs. »

Quand M. Lalance eut terminé son discours, Valentin reconnut la justesse de ses raisons; mais il n'en persista pas moins à mettre son projet à

exécution. Il sortit et se rendit avec Dominique sur la place la plus voisine. Là, ces deux incomparables acteurs eurent bientôt débité toutes les fioles d'esprit de vin qu'ils avaient emportées. Dominique commençait par attirer les passants à l'aide de ses réjouissantes grimaces, et Valentin avait le talent de les fixer auprès de lui par l'entraînement de ses discours.

M. Lalance pleura de joie lorsqu'il les vit rentrer le soir, enchantés de lui remettre la recette qu'ils venaient de faire. Elle n'était malheureusement pas des plus fortes. L'épicier en fut aussi reconnaissant que s'ils lui eussent apporté un trésor. Il comprit que, si la fortune s'était montrée injuste envers lui sur certains points, elle l'avait amplement dédommagé en lui donnant de si fidèles amis.

Cependant il n'y avait plus guère que cinq ou six jours pour atteindre celui de la Saint-Pierre. Valentin avait pris l'engagement d'amasser, pendant ce temps, l'argent nécessaire pour habiller à neuf tous les gens de la maison. Mais, au moment où il commençait à désespérer de pouvoir

tenir sa parole, une circonstance imprévue vint fort à propos le tirer d'embarras. Un jour, au moment où il se disposait à partir, il fut attiré dans l'arrière-boutique par les cris de joie que poussait M. Lalance, qui semblait hors de lui : il venait de découvrir une malle toute pleine d'habits qui semblaient avoir été faits exprès pour la taille de chacun.

M. Lalance, aidé de Dominique et de Valentin, se mit en devoir d'ôter les objets qui se trouvaient dans la malle. Sur le dessus, il y avait d'abord une charmante robe de percale au moins aussi jolie que celle d'Aglaé, et des dentelles destinées à Claire. Ensuite venait un habit marron, d'un fort beau drap, qui convenait parfaitement, par sa forme et sa couleur, à la personne de M. Lalance. Dominique et Valentin n'avaient pas non plus été oubliés. Il n'y avait que ce pauvre Daniel qui commençait à se désoler et craignait que parmi tous ces habits il ne s'en trouvât pas un seul qui pût lui aller. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il aperçut dans le fond de la malle une chemise brodée du plus beau point

et un charmant habit d'enfant, dont les boutons, luisants et polis, étincelaient comme des soleils.

Quand la malle fut entièrement vide et qu'on eut épuisé les premiers transports de joie, on se demanda d'où pouvaient venir ces vêtements. Ils arrivaient juste à point nommé, au moment où Valentin commençait à ne plus faire de recette avec son spécifique. M. Lalance pensa d'abord à son beau-frère, mais il repoussa cette idée : comment accorder un pareil présent avec ce caractère grave et inflexible? C'était bien M. Hermel cependant qui, n'ignorant pas l'embarras où se trouvaient les gens de l'épicerie, avait eu soin de leur faire remettre ces habits en secret. Il n'avait pas voulu se trahir, craignant que son frère, qui avait déjà eu tant de fois recours à sa bourse, ne s'habituât à trop compter sur lui.

M. Lalance, qui aimait, d'après sa tournure d'esprit, à attribuer à une cause surnaturelle les évènements souvent les plus simples, ne douta pas que cette malle n'eût été apportée dans la

maison par saint Antoine lui-même, patron de l'épicerie, qu'il invoquait dans tous ses malheurs. Les habits n'en eurent que plus de prix à ses yeux, et il résolut de les conserver soigneusement enfermés comme des reliques dès que la fête serait passée.

Enfin on vit se lever ce jour si longtemps attendu, objet de tant de désirs et qui ressemblait à ces lueurs trompeuses que l'on poursuit sans cesse, mais que l'on n'atteint pas. Les boutiques du Petit-Saint-Antoine et du Pigeon-Blanc furent fermées avant midi; la rue tout entière fut en émoi : il y avait plus de cinquante invités. On se réunit devant la porte de M. Lalance, et la joyeuse caravane se dirigea vers l'auberge du *Triomphe des théâtres*, où M. Crépin s'était rendu dès le matin, afin de s'occuper lui-même des préparatifs et de veiller à ce que rien ne manquât au repas ni au bal qui devait suivre le repas.

Le jardin de l'auberge se trouva trop petit pour contenir tous les convives. On alla s'asseoir sous un long berceau couvert de vigne,

et l'on passa près d'une heure à converser et à prendre quelques rafraîchissements. La course avait été longue, le soleil était dans toute sa force; mais la gaîté est un rempart impénétrable contre les excès de la chaleur ou du froid.

Pour occuper le temps jusqu'au dîner, M. Hermel proposa aux jeunes garçons qui se trouvaient réunis sous le berceau de se rendre dans une prairie voisine et de s'y amuser à différents jeux d'adresse. Cette proposition fut unanimement accueillie; M. Lalance fut le seul peut-être qui ne l'approuva pas.

« A quoi bon, » dit-il à son voisin, M. Gillier, « user ainsi ses forces à lutter et à courir? Je fais, quant à moi, beaucoup plus de cas de la grace du maintien que d'un poignet vigoureux.... J'ai vu autrefois des hommes donner des preuves de vigueur extraordinaire, et qui auraient été souvent fort empêchés de faire une révérence ou même d'exécuter les pas les plus simples de la danse...

— Remarquez pourtant, » reprit M. Gillier,

« que la force des muscles n'exclut pas l'aisance du corps. Il est même bien difficile que les mouvements deviennent nobles et aisés si le corps n'est pas exercé chaque jour... Les muscles acquièrent ainsi progressivement une activité nécessaire, pareils à ces ressorts d'acier, qui tirent leur force, non de leur épaisseur, mais de leur flexibilité...

— A votre avis, » reprit M. Lalance, » vous pensez donc qu'un homme destiné à briller sur un théâtre doit savoir non seulement danser, valser et faire des armes, mais aussi manier le bâton, courir avec vitesse, assener, au besoin, sur la tête d'un ennemi, un coup de poing plus violent que qui que ce soit... Alors, s'il en est ainsi, je trouve que ces jeux que mon beau-frère vient d'arranger ont leur côté utile; pourtant, croyez-moi, il ne faut pas qu'ils se prolongent trop; car l'esprit pourrait en souffrir à la longue, et vous êtes souvent convenu avec moi que, chez un véritable artiste, les facultés de l'esprit doivent être cultivées avec le même soin que les avantages du corps... »

M. Lalance et M. Gillier cessèrent en ce moment de parler pour se rendre dans la plaine où se trouvaient les concurrents. Les jeux venaient de commencer ; M. Hermel indiqua un but assez éloigné : c'était un saule presque entièrement dépouillé, qui se trouvait près d'un fossé ; celui qui l'atteindrait le premier aurait le droit d'embrasser telle jeune fille qu'il lui plairait d'indiquer. Ensuite il proposa de jeter, à une certaine distance, une pierre très grosse et très difficile à remuer : le prix serait le même pour ce jeu que pour le premier. Enfin on devait lutter corps à corps et se renverser sur le gazon.

Eustache avait été déjà proclamé vainqueur dans les deux premières épreuves ; il avait cependant failli être vaincu dans la lutte par son voisin, le jeune Ath. Duroseau, âgé de quinze ans à peine, et qui avait déjà les cheveux crépus et les épaules carrées comme un homme de trente. Ce garçon était doué d'une force extraordinaire ; une petite croix d'argent, qui ne le quittait jamais, était, disait-on, pour lui un talisman, et le faisait sortir avec honneur de toutes

les mauvaises affaires. Cette fois, cependant, sa croix ne put le sauver de la honte d'une défaite : après une lutte opiniâtre, il glissa sur le gazon, ce qui permit à Eustache de le renverser; mais tout le monde déclara que, sans ce faux-pas, Duroseau eût été vainqueur.

Ces combats, ces jeunes gens ardents, animés l'un contre l'autre, formaient un agréable tableau qui réjouit les spectateurs. Il ne s'agissait plus maintenant que de disputer le prix de la course; mais cette épreuve devait être difficile, car c'était de toutes celle qui exigeait le plus d'agilité. Au moment où les concurrents allaient se placer, on vit arriver un jeune paysan de vingt à vingt-cinq ans, qui demanda aux coureurs la permission de lutter avec eux. On le méprisa d'abord, à cause de sa tournure grossière et de ses souliers ferrés, qui semblaient sortir de ses pieds à chaque pas; du reste, on lui accorda, sans difficulté, la permission qu'il demandait, et chacun s'apprêta d'avance à s'égayer à ses dépens.

Mais à peine le signal eut-il été donné par

M. Hermel, qui frappa trois fois de suite dans ses mains, qu'on prit une opinion bien différente du nouveau venu. Il commença par dépasser les autres coureurs de beaucoup; puis, lorsqu'il fut assuré de son avantage, il s'arrêta brusquement et se laissa dépasser à son tour. Mais, quand tous les coureurs furent devant lui, il s'élança et fit un bond de près de vingt pieds, qui le remit bientôt en avant. Il répéta deux ou trois fois le même tour aux acclamations des spectateurs. Il fut aisé de voir que ce jeune paysan eût aisément gagné le prix, s'il l'eût voulu; mais il avait paru le dédaigner, comme un homme qui se sent supérieur à ses adversaires.

« Qu'on me l'amène! qu'on me l'amène! » s'écria M. Lalance avec transport, dès que la course fut finie; « c'est à lui que le prix appartient, personne n'aura, j'espère, la pensée de le lui contester. »

Rien n'était plus curieux que de voir ce jeune homme, grossier en apparence et peu propre aux exercices du corps, imiter si bien les bonds du cabri. Lorsqu'il fut devant M. Lalance, il se

hâta de se dépouiller de sa blouse en toile, jeta loin de lui son bonnet de laine et ses souliers ferrés. Les spectateurs, témoins de cette transformation, crièrent au miracle; mais leur surprise fut à son comble lorsqu'ils reconnurent que ce prétendu paysan n'était autre que Valentin.

Les femmes qui se trouvaient en ce moment dans la plaine furent saisies d'effroi : « Sainte Vierge, » s'écrièrent-elles en se cachant les yeux, « un si beau jour devait-il être attristé par un pareil événement? Sauve-nous du démon et ne permets pas qu'il séjourne plus longtemps parmi nous. » Valentin s'excusa en disant qu'il n'avait eu que ce seul moyen d'entrer en lice pour la course, puisque chacun semblait le fuir et le mépriser. En effet, depuis le moment du départ, on l'avait laissé constamment à l'écart.

M. Lalance, pour le consoler, déclara que le prix de la course lui appartenait. Valentin avait donc le droit d'embrasser, parmi les jeunes filles, celle qu'il préférait. Pauvre Claire! de quel tremblement elle fut saisie en voyant Valentin s'a-

vancer vers elle! Ah! que ne prît-elle en ce moment conseil de la prudence et non de la répugnance de son cœur? Au moment où Valentin s'approchait, on la vit tout à coup devenir vermeille comme si elle eût été atteinte de quelque morsure d'insecte; elle baissa la tête, chiffonna d'un air embarrassé le coin de sa ceinture, et finit par déclarer qu'elle ne pouvait consentir à embrasser Valentin. Ce dernier affecta de sourire et passa la main sur son front d'un air d'indifférence, en disant : « Après tout, que m'importe? » Mais il suait à grosses gouttes, puis au même moment on le vit froncer le sourcil, frapper du pied; il fit entendre un cri de rage si terrible, que toute la plaine en retentit. On eût dit que plusieurs personnes venaient de crier à la fois. Tous les gens qui connaissaient son caractère irascible s'apprêtaient à se jeter sur lui, de peur qu'il ne cédât à quelque acte de violence; mais il parvint à se modérer. Il jeta loin de lui le bâton noueux qu'il portait ordinairement à la main, et s'écria d'une voix étouffée : « Ah! Claire, c'est vous qui l'avez voulu; puissiez-vous ne

pas vous repentir un jour du chagrin que vous me faites!.... »

Il tomba à genoux sur le gazon, et resta, les bras croisés, dans un état d'immobilité complète.

M. Lalance, témoin de son désespoir, se hâta de le relever; puis, s'approchant de Claire, il lui dit d'un ton grave :

« Ma fille, est-il permis de manquer ainsi à sa parole? Vous n'avez pas le droit, après tout, de refuser le prix que ce garçon vient de remporter par son adresse. On ne l'accusera pas, cette fois, d'avoir eu recours à la ruse ni à la trahison. »

Claire, émue des paroles de son père, vit bien qu'au fond il avait raison, et qu'il fallait se résigner ; elle se tourna vers M. Hermel, et lui dit d'une voix étouffée : « Ah! mon oncle, devais-je m'attendre aujourd'hui à une pareille honte! » La pauvre fille croyait, dans son innocence, qu'il était plus honteux pour elle d'être embrassée en public que de l'être en secret. Elle voulut essuyer ses larmes, qui cependant coulaient toujours. Enfin elle tendit sa joue à Va-

lentin; mais elle était tremblante, et sa jolie figure, indécise et noyée de larmes, imitait parfaitement les mouvements d'un bouton de rose qui fuit les caresses du vent du matin.

Valentin s'approcha d'elle; mais, au lieu de l'embrasser, il la mordit. Claire poussa un cri perçant, et l'on vit aussitôt le sang couler de sa joue. Les assistants, indignés, voulaient se jeter sur Valentin; mais, bien qu'il fût désarmé, il montra les poings, et fit mine de vouloir se défendre. « Respectez-le, » s'écria M. Lalance, « je ne veux pas qu'il lui soit fait de mal; c'est ma fille, après tout, qu'il a offensée, souvenez-vous qu'il est ici sous ma sauvegarde... »

En examinant de plus près la morsure de Claire, on s'aperçut que l'épiderme avait été seul entamé. Ce qui parut le plus singulier, c'est que le traître Valentin, qui était l'auteur de son mal, semblait plus empressé que personne à vouloir la soulager. Il serra d'un air désespéré la main de M. Lalance, en lui disant : « Je commence à croire que vous m'aimez sincèrement : vous avez compris que je n'é-

tais plus maître de moi. » Valentin courut à l'extrémité de la prairie : lorsqu'il revint, il tenait à la main quelques plantes qu'il fit appliquer sur la joue de Claire. Elles produisirent un effet si salutaire, que le sang cessa de couler à l'instant même, et qu'au bout de quelques heures la blessure était fermée.

Tandis que ces diverses scènes se passaient dans le pré voisin de l'auberge, M. Crépin s'agitait dans la cuisine, interpellant tous les gens de l'office, les aides, les servantes et jusqu'aux derniers marmitons. « Allons! courage, » s'écriait-il; « vous n'aurez point de meilleure occasion de déployer votre zèle. » Déjà plus d'une discussion s'était élevée entre M. Crépin et le célèbre, mais opiniâtre cuisinier, Gayonnet, au sujet de différents plats, que ce dernier prétendait composer d'après un système particulier et préférable à tous les autres.

« Quant au hachis de mouton, » s'écriait Gayonnet tout en remuant ses casseroles, « je suis obligé de m'en tenir à l'ancienne méthode...; rien de plus simple, j'espère : je fais rôtir une épaule

de mouton, j'enlève la chair sans toucher à la peau ; je fais chauffer la chair sans bouillir, j'arrose le dessus de l'épaule avec du beurre, et je dresse le hachis dans le plat, en le cachant avec la peau...

— Hélas! maître Gayonnet, » reprenait M. Crépin d'un ton pénétré, « vous oubliez plusieurs ingrédients essentiels : les oignons, les échalotes et le persil haché...

— Allons, allons, » reprenait gaîment Gayonnet, « je vois bien qu'il faut que chacun se mêle ici-bas de son métier : vous-même, mon cher monsieur, savez fort bien qu'en fait de cuisine personne ne serait capable de m'apprendre quelque chose; mais vous vous plaisez à vous égayer aux dépens du pauvre Gayonnet, en mettant son amour-propre en jeu... Moi, je ne m'aperçois pas toujours de cela ; car je commence à vieillir, je n'ai plus ma tête ni ma présence d'esprit d'autrefois; le temps n'est plus où je pouvais répondre à dix personnes à la fois, tout en veillant à mes fourneaux... »

M. Crépin, craignant d'avoir fâché ce brave

cuisinier, lui frappa sur l'épaule, en l'engageant à donner tous ses soins au dîner qu'il préparait, afin que les convives avouassent qu'ils n'avaient jamais vu de plus beau repas. Du reste, il faut dire que rien ne coûtait au généreux mercier lorsqu'il s'agissait de régaler ses amis. Pour donner une idée exacte de sa munificence, nous croyons devoir placer ici le menu du dîner que Gayonnet avait exécuté ce jour-là, sous ses yeux, à l'occasion de la Saint-Pierre.

PREMIER SERVICE.

Une magnifique pièce de bœuf pour le milieu.

Potage aux pois verts.

Côtelettes à la ravigote.

Poitrine de mouton aux petits pois.

Pieds de mouton en fricassée.

Gigot à l'eau.

Canard aux navets.

Gibelotte de lapins.

Aloyau à la sauce piquante.

Mouton à la flamande.

DEUXIÈME SERVICE.

Gigots de mouton à la broche.

Quatre dindonneaux rôtis.

Six pâtés froids.

Un quartier de veau cuit dans son jus.

Langues de bœuf en miroton.

Épaules de mouton à la Sainte-Menehould.

Côtelettes de veau à la casserole.

Rognons de bœuf à la bourgeoise.

Carré de mouton aux haricots.

Têtes de veau farcies à la lyonnaise.

Haricots de mouton au gratin.

Carrés de veau à la Chantilly.

Boudins blancs à la poivrade.

Quartiers de cochon sautés dans leur jus, etc.

TROISIÈME SERVICE.

Légumes, salades, fournitures de toutes sortes, etc.

DESSERT.

Gâteaux de plomb, brioches, galettes, talmouses, etc., etc.

Quand les convives se trouvèrent en face de cette table servie avec tant de somptuosité, ils restèrent quelques instants immobiles et muets de surprise; on vit ensuite leurs yeux briller, leurs visage s'élargir. Des vases de fleurs, symétriquement placés de distance en distance, mêlaient leurs parfums à la vapeur des mets : le coup d'œil formé par cette double rangée de plats était à la fois si gracieux et si imposant, qu'on éprouvait un certain regret d'en changer l'ordonnance. « A table! à table! » tel fut le cri qui s'éleva de tous les coins de la salle à manger.

Alors, pour la première fois de sa vie peut-être, M. Lalance éprouva un sentiment de jalousie.

« Hélas! pourquoi, » dit-il en lui-même, « n'ai-je pas le droit d'inviter aussi nos voisins et nos amis à un dîner servi de cette façon? Rien ne réjouit agréablement la vue comme une table chargée de toutes sortes de mets. Il semble que ces richesses nous appartiennent, et on en jouit avec d'autant plus de vivacité, qu'elles sont

éphémères et ressemblent à un songe qui va bientôt s'évanouir. Au lieu de cela, il faut me contenter d'un ordinaire assez frugal; notre dîner est presque toujours des plus maigres; souvent même nous avons à peine le nécessaire. Ah! pourquoi l'ingrate fortune m'a-t-elle retiré ses dons? j'aurais le droit aujourd'hui de parler haut comme mon voisin, et de commander à tout le monde, tandis que je ne jouis de tout cela qu'avec une sorte de regret; car je ne sais quand je pourrai être à mon tour l'ordonnateur d'une fête pareille à celle qu'il nous donne... »

Ainsi parlait M. Lalance, en face de cette belle table, qui attestait la prospérité toujours croissante de la mercerie du Pigeon-Blanc, et semblait être un reproche indirect adressé à l'infériorité relative de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine. Du reste, ces regrets ne firent qu'effleurer son cœur; il réfléchit bientôt que les grands hommes dont il avait lu l'histoire étaient généralement sobres, et paraissaient faire peu de cas des jouissances de la table. Cette pensée le rassura, et,

chassant ses inquiétudes, il se promit de manger d'un bon appétit.

M. Hermel, qui se trouvait placé vis à vis de lui, semblait avoir deviné sa pensée; il avait remarqué le sentiment de tristesse et de jalousie qui s'était peint sur le visage de son frère en se mettant à table.

« Ah! si vous vouliez, » lui dit-il, « il vous serait bien facile d'effacer les prodigalités de votre voisin! Un peu d'assiduité, de fermeté dans vos résolutions, et vous seriez bientôt dans une situation supérieure à la sienne; car vous avez des ressources qu'il n'a pas : l'agrément de votre esprit attire chez vous les acheteurs; ils y entrent avec plaisir et n'en sortent qu'à regret... »

M. Lalance soupira profondément.

« Voudrait-on, » dit-il en lui-même, « me faire renoncer aux seuls avantages qui doivent m'élever un peu au dessus du niveau commun, et m'aider à supporter mes malheurs? Qu'ai-je besoin, après tout, d'amasser chez moi de grosses sommes d'argent, s'il faut les gagner par des

moyens qui répugnent à mon cœur? Quand nous sentons de glorieuses inclinations s'élever en nous-mêmes, devons-nous les étouffer ou bien nous y livrer sans regret?... Oh! mon cœur, mes nobles instincts, guidez-moi donc, conduisez-moi; car j'obéis malgré moi à votre entraînement, je suivrai désormais, sans m'en écarter un seul moment, la route que vous m'indiquerez! Est-il donc ici-bas tant de généreuses vocations? et devons-nous éviter la carrière brillante que le sort nous ouvre, pour suivre éternellement la pente de quelque triste condition? Les gens qui sacrifient les douces prémices de leur pensée au culte de l'intérêt en sont tôt ou tard punis.... Quant à moi, je suivrai la route contraire, je ne demanderai qu'à mes talents le sort que tant d'autres attendent d'un travail ingrat... Plaignez-moi, mon frère; car je sens maintenant que mon délire est plus fort que ma raison, et que mes passions l'emporteront toujours sur mes promesses... »

Au moment de se mettre à table, il y avait eu un peu de confusion parmi les convives : cha-

cun cherchait sa place, on s'appelait, on se répondait; c'était un brouhaha général. Valentin, qui ne doutait pas que les préventions de Claire ne fussent encore augmentées par la scène qui venait d'avoir lieu dans la plaine, profita de ce moment de désordre pour s'approcher d'elle et lui dire à voix basse :

« Ah! c'est maintenant que vous avez le droit de me regarder avec des yeux de dédain et de colère!... Il est vrai, je vous aime, et cependant, tout à l'heure, je n'ai pas été maître de moi, j'ai cédé à un mouvement de colère et failli défigurer le plus beau visage du monde; j'étais décidé à me tuer si votre sang n'eût pas bientôt cessé de couler... Acceptez donc les preuves de mon repentir, et si vous ne devez jamais me répondre que par l'indifférence, du moins ne mettez pas le comble à mes maux en me prouvant sans cesse que vous me haissez....

—Laissez-moi, Valentin, » reprit Claire d'une voix tremblante; « jamais je ne vous pardonnerai la méchante action que vous venez de commet-

tre; j'en frissonne encore, et me sens prête à pleurer... N'est-ce pas vous d'ailleurs qui, par vos conseils, avez entretenu mon père dans les pensées funestes qui ont causé notre ruine?.... Mon oncle, qui vous connaissait à fond, m'avait bien dit que nous étions perdus si une fois vous entriez dans notre maison. Il sait que vous avez achevé de troubler la raison de mon père par des maléfices et des opérations magiques. Il espère encore cependant pouvoir déjouer vos desseins et vous prouver qu'il est, quand il le veut, aussi rusé et aussi habile que vous...

— Ah! ma bien-aimée, » s'écria Valentin, « gardez-vous de croire... »

Il n'eut pas le temps d'achever : déjà la plupart des convives étaient à leur place, les plats circulaient, les verres se remplissaient, et Eustache vint prendre la main de Claire pour la faire asseoir, au grand dépit d'Aglaé et des autres jeunes filles, à la place d'honneur.

Le repas commença, et cependant un seul convive restait debout, dans un coin de la salle,

l'air contrit, la tête basse, et sans que personne eût l'air de remarquer son isolement. Alors M. Lalance prit la parole, et déclara que les mortifications dont on accablait Valentin s'adressaient à lui directement. Fallait-il faire venir ce garçon à cette fête pour l'humilier? La vue d'un seul visage triste suffisait pour gâter le meilleur dîner; toute rancune devait être mise de côté pour ce jour-là, et si quelqu'un avait une plainte à adresser à Valentin, rien n'empêchait que, le lendemain même, cette querelle ne fût vidée.

L'allocution de M. Lalance ne resta pas sans effet : M. Crépin fit un signe à sa nièce, qui se trouva ainsi séparée de son amie Olivette. Les deux jeunes filles éprouvèrent une singulière impression lorsque Valentin fut assis entre elles : elles se regardèrent d'un air effrayé, puis détournèrent les yeux, afin de ne pas rencontrer son regard; par moments, elles affectaient de s'éloigner de lui autant que possible, de façon qu'il ne pût même effleurer leurs robes.

Elles étaient toutes les deux fraîches et jolies;

Valentin eut bientôt repris son assurance ordinaire; il leur adressa plusieurs flatteries. Personne n'avait la voix plus douce et l'esprit plus aimable que lui, lorsqu'il le voulait. Aglaé avait des dents charmantes, et souriait avec grace; sa crainte fut donc bientôt dissipée. Si les femmes sont plus promptes que les hommes dans leurs jugements, en revanche elles reviennent plus facilement qu'eux de leurs erreurs. Valentin parla de Claire, Aglaé parla du jeune Vincent qu'elle n'aimait pas, mais qu'elle estimait, parce que chacun le citait comme un modèle d'esprit. Parler de ce qu'on aime, c'est presque de l'amour, ou, du moins, c'est se prouver mutuellement que l'on pourrait s'aimer. Claire observait tout ce manége, et se disait qu'elle eût été bien malheureuse d'ajouter la moindre foi aux tendresses de Valentin.

Tous les garçons de la fête avaient à leur boutonnière un bouquet que les jeunes filles leur avaient remis; Aglaé, en se levant de table, donna le sien à Valentin. Claire blâma fortement cette action : jamais Aglaé ne lui avait paru si

inconsidérée que ce jour-là. Elle semblait chercher les hommages : ses yeux vifs, son sourire doux, ses cheveux, qu'elle ramenait sans cesse sur ses yeux pour avoir l'occasion de les éloigner; tout en elle annonçait la coquetterie.

Claire remarqua en même temps que les yeux de Valentin, habituellement sombres, avaient pris un air de douceur. Depuis quelque temps, il paraissait, du reste, avoir renoncé à ses mauvaises habitudes : il se trouvait moins souvent engagé dans les querelles et les intrigues; il semblait, en un mot, qu'il voulût se convertir; et n'était-ce pas aux beaux yeux d'Aglaé qu'il fallait attribuer cette conversion?

Eustache, placé à côté de Claire, s'occupait d'elle sans cesse; lui offrait les meilleurs morceaux, craignant que ce beau repas, composé de plats de toute espèce, ne fût point encore assez délicat pour elle. Il oubliait que la pauvre fille ne dînait le plus souvent qu'avec quelques légumes cuits dans l'eau ou de méchants fruits secs de la boutique de son père.

« Jurez-moi, » lui disait Eustache à voix basse, « que vous trouvez tout cela bien ordonné, et que vous ne regretterez pas le jour et les instants passés près de nous... Tôt ou tard, ma Claire, il faudra bien que j'obtienne le consentement de votre père et du mien; et alors tous les jours de notre vie ressembleront à celui-ci : fêtes, repas, réunion d'amis, formeront pour nous une chaîne continue d'agréables passe-temps.... Votre volonté sera la mienne; vous serez l'idole de toutes mes actions; je vous appartiendrai sans réserve.... Ah! quel beau jour pour nous, Claire! Laissez-moi croire que nous serons enfin unis; joignez vos vœux aux miens, et dites-moi que nous parviendrons bientôt à triompher des obstacles qui nous ont séparés... »

Claire soupira, et reprit d'une voix tremblante :

« Oui, Eustache, je vous aime; le soin que je mets à ne descendre dans la boutique qu'au moment où vous vous y trouvez vous le prouve assez; mais je crains que le mo-

ment dont vous parlez ne soit indéfiniment reculé... »

Eustache lui prit la main à la dérobée, et la serra avec une vivacité qui peignait mieux encore que ses discours le trouble où il était. Claire rougit et comprit qu'elle aimait bien tendrement Eustache, qui joignait à tant de qualités solides les transports d'un cœur ardent. En même temps, elle s'attristait en songeant aux singularités de son père. Tantôt il donnait sa parole à Eustache, tantôt il la retirait; et puis c'étaient des ajournements, des délais sans fin. Il aimait à regarder sa fille comme un astre de beauté placé au dessus des hommages terrestres ; il berçait de vaines promesses tous les prétendants. Étrange ambition d'un homme presque sans ressources et souvent obligé de recourir à la charité de ses voisins!

Claire pensait ensuite au caractère de M. Crépin, si scrupuleux et si rigide. Le luxe de cette fête indiquait assez la situation de ses affaires. L'économie et la régularité obtenaient enfin leur récompense, et, sans doute, le riche mercier ne

consentirait plus maintenant à unir son fils à la fille d'un épicier ruiné.

Le repas allait finir : chacun avait admiré la gaîté pétillante et les réjouissantes saillies que M. Lalance avait su mêler à l'entretien : l'heureuse tournure de son esprit adoucissait pour lui les plus amères inquiétudes. Ses chagrins n'étaient point de longue durée et fuyaient loin de lui sur les ailes de l'oubli. Souvent, grâce à sa philosophie, il lui arrivait de trouver un sujet de joie et d'affliction dans un même événement.

Au moment de se lever de table, on vit entrer des musiciens qui se rangèrent dans un coin de la salle et se préparèrent à régaler les convives de quelques morceaux de musique. Plusieurs personnes, entre autres M. Hermel, voulurent les chasser, mais M. Lalance s'y opposa.

« Pourquoi donc, » s'écria-t-il, « empêcherions-nous ces braves gens d'exercer leur métier? Je n'ai jamais, quant à moi, méprisé leur vie indépendante et vagabonde; s'ils sont mal-

heureux quelquefois, n'ont-ils pas sans cesse l'occasion de chanter pour se consoler? Un bon repas les console de toutes les traverses qu'ils essuient. Ce sont d'aimables philosophes, sans ambition, sans soucis, qui n'ont pas de liens qui les attachent à tel pays plutôt qu'à tel autre. Ils savent se contenter du premier gîte que le sort leur présente. Ne blâmons pas leur insouciance, car j'ai souvent remarqué, d'après moi, que la plupart des maux qui nous affligent ont pour cause nos désirs sans fin et les chimères que nous aimons à nous forger. »

Les musiciens, se voyant soutenus par M. Lalance, préparèrent leurs instruments, et se mirent à faire entendre une symphonie si agréable, qu'on pouvait dire sans exagération qu'à la table des rois il ne se faisait point de meilleure musique. On remarqua surtout un jeune homme, d'une physionomie régulière, et qui joua de la petite flûte d'une façon merveilleuse. Par moments, les autres instruments se taisaient afin qu'il pût se faire entendre seul. Alors le cœur était plongé dans les

plus douces extases : chacun se croyait transporté sur les rives d'un beau fleuve, ou bien au milieu d'une riche campagne.

Quand le morceau fut fini, l'un des musiciens fit le tour de l'assemblée en se recommandant à la charité des convives. M. Lalance lui remit tout l'argent qu'il avait sur lui :

« Mes amis, » s'écria-t-il, « nous nous reverrons, j'espère; je veux m'entretenir avec vous plus au long, car il est impossible que des gens qui font entendre des sons si doux n'aient point le cœur sensible et porté à la bonté. Si vous étiez jamais dans l'embarras, ou que vous ayez besoin de ces légers services que les pauvres gens peuvent se rendre les uns aux autres, souvenez-vous que vous serez les bienvenus à l'épicerie du Petit-Saint-Antoine. »

Après bien des discours, des cris de joie et des santés portées à M. Crépin, les convives se décidèrent enfin à quitter la table. Le couvert fut enlevé en un clin d'œil; le bal qui allait s'ouvrir promettait d'être animé et joyeux, car rien ne dispose mieux à la danse qu'un beau

dîner. La salle avait été décorée par les soins d'Aglaé et d'Eustache : chacun vantait avec raison leur goût et leur adresse. Les guirlandes de fleurs s'entrelaçaient autour des lumières, de fraîches tentures ornaient les croisées et enveloppaient les pilastres. Les écussons, les rubans, les toilettes, tout cela formait un ravissant spectacle. Bientôt les ménétriers entrèrent et allèrent s'asseoir sur une espèce d'estrade dans un des coins de la salle. Dès qu'ils eurent accordé leurs instruments, ils firent signe aux danseurs de se placer, et le bal commença au milieu des cris de joie.

Cependant Dominique, dont le caractère était porté à la mélancolie, avait résolu, ce jour-là, de ne point laisser voir de marques de tristesse sur son visage. Il était naturellement sérieux, et personne ne se souvenait peut-être de l'avoir vu rire plus d'une ou deux fois; mais pendant le dîner il n'avait point cessé d'amuser ses voisins, tantôt en feignant d'avaler un plat tout entier, ou bien en escamotant le vin, le pain et jusqu'aux assiettes des gens qui l'entouraient.

Son air d'imperturbable gravité donnait à ces divers tours un caractère des plus singuliers.

Au moment où l'orchestre commença à jouer, Dominique, surmontant sa timidité, essaya de prendre une contenance gracieuse, et s'avança vers Aglaé, pour l'engager à danser.

« Non, monsieur, » lui répondit cette jeune coquette d'un air piqué, « je n'accepterai jamais pour danseur celui qui se donne en spectacle et se plaît à imiter le langage et les gestes des mauvais farceurs des rues... J'ai souvent entendu dire que l'homme qui sert à l'amusement des autres finit tôt ou tard par s'attirer leur mépris....

— Hélas ! » reprit Dominique en lui-même d'un ton navré, « que vient-elle me reprocher là ?... Ne sait-elle pas bien que le plus souvent nous ne sommes pas les maîtres de nos actions et n'agissons que d'après une impulsion involontaire ?... D'ailleurs, tel homme qui affecte l'insouciance et la légèreté, cache parfois sous cette enveloppe un cœur sensible et rempli d'amour. »

Le tendre Dominique essaya vainement d'a-

doucir par ses paroles la colère d'Aglaé; il eut la douleur de la voir accepter la main de Vincent, ce jeune bossu qui faisait oublier sa laideur par cet air fin et caustique que les femmes aiment particulièrement. Dominique était loin d'avoir l'esprit aussi développé que Vincent, et n'avait point d'ailleurs comme lui le don de le faire valoir. Il se vit donc obligé d'engager à danser la sœur de M. Crépin, mademoiselle Jacinthe, personne un peu sèche, un peu surannée, et dont la maigreur ne faisait que mieux ressortir encore la beauté d'Aglaé.

Dominique aimait passionnément la danse, et dès qu'il eut fait les premiers pas, il eut bientôt oublié ce léger contre-temps. Il dansait d'ailleurs à merveille, et rien n'égalait sa souplesse : les sauts et les tours de force qu'il mêlait à ses pas étaient si divertissants, que l'on fit cercle autour de lui pour le regarder danser. Aglaé se repentit alors d'avoir refusé l'invitation de Dominique : elle comprit que les louanges qu'on accordait à sa danse n'auraient pu manquer de rejaillir sur elle. Étrange mystère que le cœur

des femmes! Que l'homme qu'elles méprisaient tout à l'heure excelle dans quelque chose que ce soit, les voilà qui le recherchent aussitôt, se mettent à l'estimer et souvent même à l'aimer passionnément.

M. Lalance sentait son cœur rempli d'une joie bien douce, en remarquant que, dans cette réunion, les siens obtenaient l'avantage sur tous les autres : Claire était citée comme la plus aimable et la plus jolie de toutes les filles du bal ; Aglaé, malgré sa séduisante beauté, n'obtenait que le second rang ; Dominique était vanté comme le danseur le plus amusant qui se pût voir. On oubliait sa laideur, et c'était à qui lui prodiguerait les félicitations. Il n'était pas jusqu'à Daniel que chacun n'admirât à cause de sa gentillesse; il était d'ailleurs beau comme un ange : ses cheveux blonds, aussi fins que la soie, retombaient en longues boucles sur ses épaules : Claire les avait arrangés elle-même le matin avec une grace sans pareille, et on se figurait retrouver la trace de ses blanches mains sur les reflets de leurs tresses.

Mais où était Valentin? Que faisait Valentin? Pourquoi n'était-il pas avec les danseurs? M. Lalance, qui venait de le chercher dans tous les coins de l'auberge, commençait à s'inquiéter et craignait qu'il n'eût disparu. Il finit par l'apercevoir derrière l'orchestre, où il était occupé à enlever subtilement le mouchoir de l'un des musiciens, qu'il avait déjà dépouillé de sa montre et de sa tabatière.

« Malheureux! » s'écria M. Lalance du ton de l'indignation, « ne m'avais-tu pas juré de renoncer à tes honteuses inclinations?... Que fais-tu là? Ne sais-tu pas que je suis ici responsable de tes actions? »

Valentin haussa les épaules, et, pour faire comprendre à son maître qu'il n'avait voulu que se divertir, il replaça le mouchoir, la montre et la tabatière dans les poches du musicien, sans que celui-ci fît un seul mouvement et cessât d'avoir les yeux attachés sur son pupitre. Alors M. Lalance fut émerveillé et ne put s'empêcher de serrer à la dérobée la main de Valentin, en rendant justice à sa dextérité.

« J'avais tort, » s'écria-t-il, « et j'avoue qu'on ne peut guère montrer plus d'habileté ni feindre plus adroitement de dévaliser les gens... Je crois cependant qu'il ne faudrait pas répéter trop fréquemment de pareils jeux; quelques ignorants pourraient les prendre au sérieux, et c'est ainsi qu'on est amené parfois à confondre les escamoteurs et les jongleurs avec les fourbes et les voleurs de profession. »

Cependant M. Lalance, qui ne cessait d'avoir les yeux attachés sur les danses, désirait vivement voir Valentin danser aussi. C'était pour lui comme un point de vanité; car il ne doutait pas que ce garçon, qui avait déjà déployé tant d'adresse dans les exercices qu'il avait faits devant lui, ne dansât avec plus d'agilité que personne.

« Hélas! mon cher maître, » dit Valentin d'un air attristé, « ne savez-vous pas que le plaisir devient pour nous un vrai tourment quand nous avons le cœur pris par quelque peine secrète! D'ailleurs, est-il rien de plus accablant que de voir les gens qui feignent de

nous aimer nous faire des promesses qu'ils savent fort bien ne pas devoir s'accomplir? Le cœur s'endurcit à la longue, et quand il sent s'évanouir le seul espoir qui le soutenait, il languit, cesse de se plaindre, et les nouvelles protestations qu'on lui fait ne peuvent triompher de son abattement. »

Pour comprendre le sens de ces derniers mots, il faut savoir que M. Lalance, qui ne manquait point d'un genre d'adresse particulier, ayant découvert l'amour de Valentin pour Claire, avait imaginé de mettre cet amour à profit en le berçant de fausses espérances. Par moments, il lui assurait que sa fille n'appartiendrait jamais qu'à lui; mais bientôt il parlait d'Eustache, qu'il s'était accoutumé à regarder comme son gendre. Il savait entretenir ainsi le zèle de Valentin, et l'exciter à faire, chaque jour, de nouveaux efforts pour conserver ses bonnes grâces.

Cette fois, M. Lalance crut qu'il n'aurait, comme de coutume, qu'à prononcer le nom de Claire pour décider Valentin à se mêler aux dan-

seurs; mais ce dernier avait compris, d'après les évènements de la journée, que l'espoir d'être aimé de Claire était perdu pour lui. D'ailleurs, il n'ignorait pas que M. Lalance, qui appliquait souvent à sa fille ses singulières idées d'ambition, avait déjà refusé pour elle de riches partis. Pouvait-il raisonnablement croire qu'il se déciderait jamais à prendre pour gendre un pauvre diable tel que lui, décrié et perdu dans l'opinion des gens de bien?

Cependant, M. Lalance insistait; Valentin finit par déclarer d'un air confus qu'il avait invité toutes les jeunes filles du bal, et qu'elles avaient refusé son engagement. Il appuya sur ces derniers mots, et ses yeux prirent une expression menaçante qui glaça M. Lalance. Claire ne dansait pas depuis quelques instants; son père s'approcha d'elle et la pria de vouloir bien accepter Valentin pour son danseur.

« Ah! demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, mon père, excepté cela, » s'écria l'inflexible Claire; « jamais je n'oserai toucher la main de

celui qui m'a donné aujourd'hui une si grande preuve de méchanceté... »

Valentin lui lança un regard où se peignait son ressentiment. M. Lalance insista et prit même de force la main de sa fille, qu'il voulut mettre dans celle de Valentin. C'était la première fois qu'il employait la violence envers elle. Claire, effrayée du mouvement de son père, se mit à fondre en larmes; M. Lalance, voyant pleurer sa fille, se mit à pleurer aussi. Claire avait, entre autres défauts, l'obstination d'un enfant gâté. Valentin prit alors la parole:

« N'insistez pas, » dit-il, « mon cher maître; puisque tout le monde ici me fuit et me méprise, je connais une danseuse qui n'est pas loin d'ici; du moins, celle-là ne me refusera pas... »

Valentin siffla, et l'on vit bientôt entrer Lionne, qui, pour témoigner sa joie d'être admise dans la salle de bal, se mit à faire plusieurs sauts et cabrioles en signes de remercîment. Toujours caressante et docile, elle vint

ensuite se coucher aux pieds de son maître d'un air de soumission. La contredanse commença aussitôt : Lionne se mit alors sur ses pattes de derrière, et exécuta, avec Valentin, au grand étonnement des spectateurs, les principes et les figures de la contredanse, sans se tromper d'un seul mouvement. Les gens qui la détestaient autrefois sentirent, dès ce moment, leur haine s'adoucir : pouvait-on ne pas admirer la gentillesse de cette chienne, qui venait si à propos tirer son maître d'embarras et le payer, par son attachement, du soin qu'il avait pris de l'élever ?

Il fallut bien aussi admirer l'incomparable agilité que Valentin déploya en dansant. Telles étaient sa légèreté et sa grace qu'on croyait voir parfois une de ces fantastiques images qui dansent, en été, au milieu des nuages.

La danse de Dominique avait excité le rire, celle de Valentin excita l'intérêt et l'admiration. Les musiciens, enchaînés par son charme, cessèrent de jouer. Les assistants finirent par monter sur les bancs et poussèrent des

cris de joie pour mieux exprimer leur surprise.

M. Lalance, assis seul, dans un coin, n'osait témoigner à personne son contentement, et se sentant ému jusqu'aux larmes, cédait volontiers à sa faiblesse. Chez les gens sensibles, l'attendrissement est voisin de l'enthousiasme.

Cependant l'orgueilleux Valentin parut médiocrement touché des applaudissements que chacun lui prodigua; il les reçut avec la froide indifférence d'un homme habitué à de pareils hommages. L'espèce de proscription dont il s'était vu l'objet suffisait d'ailleurs pour étouffer en lui tout autre sentiment que celui de la vengeance. Se voir forcé de danser avec une chienne! quel excès de honte! La pensée d'avoir ainsi puni les jeunes filles qui avaient refusé le meilleur danseur du bal calmait, par moments, sa colère; mais ce n'était là qu'un faible dédommagement. Fatale journée qui avait à la fois réveillé en lui tous ses mauvais souvenirs, détruit ses espérances et rempli de nouveau son cœur d'un fiel amer!

Personne n'osa plus danser après Valentin.

Le bal finit ainsi de lui-même, et déjà chacun s'apprêtait à se retirer; mais on annonça que la soirée allait se terminer par un spectacle extraordinaire, digne couronnement de tous les plaisirs qui s'étaient rapidement succédé depuis le matin.

Bientôt l'orchestre cessa de jouer, les quinquets s'éteignirent, et l'assemblée tout entière se trouva dans la plus profonde obscurité. On entendit s'élever des cris d'épouvante. Les jeunes filles se réunirent en troupeau et se réfugièrent dans un coin de la salle. M. Lalance sourit et éprouva une joie secrète, ne doutant pas que ces ténèbres et ces préparatifs n'annonçassent quelque spectacle. Il comprit que son voisin avait voulu terminer la soirée par un divertissement de son goût; il fut touché et reconnut là les sentiments d'affection que le bon mercier lui avait toujours montrés.

Dès que le silence fut établi dans l'assemblée, on vit se former, sur la muraille, un disque enflammé, au milieu duquel parurent successivement plusieurs personnages de petite dimension

et qui se succédèrent rapidement. Leur teint était fort bien enluminé; leurs habits annonçaient la richesse et les nuances en étaient si belles, qu'on eût pu les comparer aux feux du soleil.

Quand ils eurent successivement défilé dans le disque éclairé, afin que les spectateurs pussent les reconnaître, ils se réunirent pour former un petit drame qui fut alternativement dialogué par l'homme qui faisait mouvoir les verres et celui qui les lui présentait. M. Lalance fut surpris d'abord et crut reconnaître la voix de M. Hermel, son beau-frère, mais il ne vit-là qu'une ressemblance fortuite. Enfin, après une attente de près d'une heure, on entendit une voix enrouée sortir du fond de la salle et commencer ainsi :

POLICHINELLE ÉPICIER.

« Attention, messieurs et mesdames! le premier tableau vous représente la boutique de Polichinelle, qui, après avoir exercé plusieurs métiers, a fini par se mettre à la tête d'une

épicerie où il fait fort bien ses affaires. Voyez comme son ventre est rebondi et quel air de contentement brille sur sa figure! Il sourit à tous les gens qui entrent chez lui; il regarde à tout moment sa caisse pour y compter son argent. Vous remarquerez aussi son premier garçon de boutique qui n'est autre que le diable en personne; observez bien cette queue recourbée qu'il cache à demi sous son tablier, et ces pantoufles rouges dont l'extrémité se relève en forme de fourche. C'est le diable, messieurs, n'en doutez pas; Polichinelle a mis en lui toute sa confiance, malgré les représentations de ses amis et de ses parents; les mauvais conseils de ce garçon vont le jeter dans toutes sortes de folies et de mésaventures comme nous allons voir...

» Cet autre tableau vous représente Polichinelle dans un magnifique carrosse; vous remarquerez que son bel habit rouge est maintenant cousu de louis d'or qu'il a gagnés dans son commerce; il paraît que le compère ne craint pas d'être volé. Une jolie femme, habillée

comme une princesse, est assise à côté de Polichinelle et lui fait mille agaceries. Voyez comme elle a l'air de tourner la tête à tous moments d'un air de fierté. Ce qu'elle en fait est aussi pour éviter le chatouillement de ses plumes amaranthes qui lui retombent sans cesse sur les yeux. Ce beau laquais, qui se tient debout derrière le carrosse de Polichinelle, est encore le diable qui fait la grimace à son maître et se moque de sa simplicité. Sa longue queue passe, cette fois, sous les pans de sa livrée, et se laisse apercevoir encore mieux que tout à l'heure.

» A présent, voici Polichinelle qui a perdu tout son argent au jeu et à la loterie ; il n'a plus son beau plumet, sa perruque est défrisée, et il a tout joué jusqu'aux paillettes de son habit. Il commence à s'apercevoir, enfin, qu'il a été la dupe de son garçon de boutique ; mais il est trop tard. Ce dernier cherche à s'échapper, Polichinelle veut le retenir par la queue. Voyez comme ils paraissent acharnés tous les deux ! L'un tire, l'autre pousse ; on croirait voir sortir des étincelles de leurs yeux. Ceci vous prouve

bien, messieurs, la misère de ce pauvre Polichinelle qui s'est brouillé avec ses amis, a négligé ses pratiques, s'est lié avec des gens de mauvaise vie et se voit maintenant réduit à tirer, comme on dit, *le diable par la queue...* »

Un dernier tableau représentait Polichinelle enfermé dans un cachot, avec une botte de paille, un pain noir et une cruche d'eau. A travers un soupirail, on distinguait encore la physionomie du diable qui riait en le regardant et tirait la langue en lui montrant les cornes.

Cette petite pièce, jouée rapidement et avec gaîté, termina parfaitement la soirée et divertit beaucoup l'assemblée. Sans doute, on a déjà deviné que cette intrigue avait été arrangée à dessein par M. Hermel qui s'était entendu avec ses voisins, MM. Gillier, Crépin et Vincent. Il avait voulu donner ainsi une leçon indirecte à M. Lalance, et le prémunir contre les malheurs que devait lui attirer son éloignement des affaires... Mais M. Lalance était trop passionné

pour voir dans le théâtre autre chose que le théâtre lui-même. Cette pièce ne lui représenta qu'une comédie fort bien jouée par de charmants petits acteurs auxquels il ne manquait que la parole et un peu plus d'expression dans la physionomie pour être accomplis.

« Rien de plus original et de plus divertissant que ce spectacle, » dit-il à M. Gillier en se retirant; « tout s'y enchaîne avec une rare habileté. Le hasard semble présider seul au jeu des évènements; mais, au fond, ils sont guidés par une main sûre... J'aurais voulu pourtant que le théâtre eût un peu plus de profondeur, de façon que la scène eût du moins de la perspective. Remarquez ensuite que les acteurs se tiennent presque toujours à la suite les uns des autres, souvent même se parlent et se répondent, en se tournant le dos... Cela choque un peu la vraisemblance... »

M. Gillier s'efforça de faire comprendre à son voisin que toute cette comédie n'était que le résultat de verres grossissants enluminés, placés devant une lentille, qui se reflétaient sur la mu-

raille et produisaient ces silhouettes. Il était donc impossible de donner à chaque acteur les mouvements et les gestes qui convenaient à son rôle. M. Lalance n'écouta pas cette explication et continua à disserter sur la pièce et le mérite de chaque scène en particulier.

« Assurément, » dit-il, « l'acteur qui jouait le rôle de Polichinelle est rempli de naturel et fort divertissant. Mais j'aurais désiré qu'il marchât avec un peu moins de roideur. Il me semble aussi qu'au moment où il s'aperçoit qu'il a été trahi par l'homme en qui il a placé toute sa confiance il devait exprimer sa douleur par des transports plus vifs, et ne pas garder ce sourire et cette teinte rubiconde que l'on remarque sur son visage même dans ses plus grands accès de désespoir.... »

Ainsi cette pièce que M. Hermel s'était imaginé devoir produire un effet salutaire sur la tête de son beau-frère n'avait fait, au contraire, qu'augmenter son exaltation, tant il est vrai que, lorsqu'une vision particulière s'empare de nous, tout contribue à l'étendre : c'est un

nuage d'abord léger qui n'occupe qu'une faible partie du ciel, mais qui bientôt s'accroît, s'augmente et finit par remplir l'horizon.

Lorsqu'il fut question de partir, les musiciens, qui avaient déjà joué pendant la nuit, proposèrent de marcher en tête de la troupe, afin de rendre le retour plus animé. Les garçons prirent le bras de chaque jeune fille; Eustache offrit son bras à Claire, Dominique prit celui d'Aglaé, Vincent celui d'Olivette. Les violons commencèrent à jouer. La petite flûte, qui avait déjà enchanté les convives pendant le dîner, se fit entendre de nouveau. Le grand air et la fraîcheur d'une belle nuit semblaient prêter à ses accents un charme nouveau. Par moments, les sons des instruments étaient couverts par les cris de joie et les acclamations bruyantes de toute la réunion. Un des jeunes garçons marchait en avant, tenant une bannière sur laquelle on lisait en gros caractères : « Vive le Pigeon-Blanc ! » M. Crépin était enivré et ne cessait de répéter que, si le commerce a quelquefois ses

peines et ses écueils, il a bien aussi ses jours de bonheur.

Tandis que la joie qui couronne une belle journée marchait en tête de la caravane, le chagrin et le ressentiment marchaient en arrière. Un homme qui avait été aussi de la fête cheminait seul, abandonné de tout le monde, il n'avait pour toute compagnie qu'une chienne qui marchait à ses côtés. Il paraissait consterné en prêtant l'oreille aux instruments et aux refrains qui ne cessaient de se faire entendre. Il soupirait et s'écriait d'un ton d'amertume :

« Allez, chantez, Claire; narguez celui que vous avez désespéré. Que craignez-vous maintenant? ses plaintes ne peuvent vous atteindre, vous êtes à l'abri de sa vengeance... »

Il s'interrompit en passant brusquement sa main sur ses yeux.

« Bah! le mieux est de n'y plus penser, » ajouta-t-il, « et de mettre dès demain à exécution le plan que je médite depuis si longtemps...

Amour, passion fatale, mes sentiments et mon cœur ne te serviront plus de jouet... »

Il se mit à siffler d'un air d'indifférence et sentit le calme renaître en lui par degrés. A partir de ce jour, la destruction de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine fut jurée dans le cœur de Valentin.

IV.

Il n'est pas rare de voir plusieurs passions dominantes se confondre dans un même esprit et y régner ensemble; l'ambition, par exemple, et l'amour. L'ambition embrasse presque toujours deux objets à la fois; un désir ambitieux ressemble à l'amour; il a, comme lui, ses contradictions, ses démentis et ses contrastes. On aime aujourd'hui, demain on n'aimera plus; on recherche aujourd'hui passionnément une chose que demain on rejettera. Le cœur humain est

partout le même; ses instincts, ses élans ne sont que la métamorphose d'un même fonds; c'est un fleuve sinueux en apparence et infini dans ses courses, mais qui ne fait guère que parcourir les mêmes détours.

Ainsi M. Lalance, tout en cédant en apparence aux écarts de son humeur, obéissait au fond à la règle commune, qui contredit toujours par quelque côté les passions les plus absolues. Bien que vivement entraîné par son penchant pour les arts et le théâtre, il sentait renaître en lui, comme par bouffées, le goût ou plutôt l'orgueil du commerce. La fête donnée par son voisin lui revenait sans cesse à l'esprit, et répétait à ses yeux, en s'éloignant, le prestige et les teintes merveilleuses d'un songe ou d'une féerie.

Comment ce mercier, qui n'avait eu autrefois qu'un commerce des plus modestes et une clientèle d'acheteurs fort restreinte, avait-il pu donner une si magnifique fête? Courses, danses, repas, musique, bal après le repas, rien n'avait manqué. On parlerait longtemps de cette fête dans

le quartier. M. Lalance, qui n'était cependant pas jaloux, était tombé, depuis quelque temps, dans la mélancolie et ne cessait de répéter :

« Comment égaler ce luxe? Que pourrions-nous opposer à ce dîner, surtout à cette charmante comédie qui est venue si bien achever la soirée? Par quel moyen attirer, à notre tour, l'attention de nos voisins et mériter qu'ils nous offrent une bannière, sur laquelle on lira : *Vive l'épicerie du Petit-Saint-Antoine!* »

Valentin saisit, avec son adresse ordinaire, le moment où cette pensée occupait le plus fortement l'esprit de son maître. Il comprit qu'il était temps d'agir et de disposer ses batteries. Il trouva un jour M. Lalance perdu dans ses pensées et répétant, pour la centième fois, peut-être, sa phrase ordinaire : « Quelle fête ! comment un simple mercier a-t-il pu donner une si belle fête?

— Eh ! pourquoi donc, mon cher maître, » dit Valentin, « n'essaierions-nous pas d'effacer à notre tour la magnificence du mercier, en donnant chez nous, ici même, une soirée, sinon

plus brillante, du moins plus curieuse et d'un goût plus nouveau?... »

M. Lalance le regarda fixement et de l'air d'un homme qui ne saisit pas bien le sens du discours qu'on lui adresse.

« Eh! sans doute, » reprit Valentin, « s'ils ont sur nous l'avantage de l'argent, en revanche nous avons sur eux celui du talent et de l'invention... Dominique et moi, nous connaissons plusieurs scènes et exercices qu'assurément personne ne peut se vanter d'exécuter aussi bien que nous. Daniel, grâce à mes leçons, danse déjà à merveille, et sera bientôt à même de remplir de petits rôles. Claire, notre belle Claire, n'a besoin que de se montrer pour enchanter tous les cœurs... Vous-même, mon cher maître, n'avez-vous pas approfondi tout ce qui tient à la pantomime et aux jeux de la déclamation et de la scène? Qui donc nous empêcherait de donner quelques représentations sur un petit théâtre que nous construirions nous-mêmes, à peu de frais, dans l'arrière-boutique et dans le magasin qui se trouve à sa suite?... Cela nous

ferait le plus grand honneur aux yeux des gens du quartier, et nous pourrions alors braver leurs reproches et leur médisance... Bien entendu, nous ne consacrerions au théâtre que les dimanches ou les jours de fêtes, ou bien encore quelques heures de la soirée, au moment où la boutique est vide. Cela ne nous dérangerait en rien de nos affaires, et, avec de l'activité, nous pourrions, en moins de quelques semaines, être à même de jouer... »

M. Lalance, en entendant la singulière proposition de Valentin, se sentit à la fois si ému et si charmé, qu'il lui fut impossible de répondre. Ses traits se contractèrent, son visage changea de couleur; il se mit à regarder furtivement de côté et d'autre, rentra la tête dans les épaules, gonfla ses joues; puis, prenant brusquement la main de Valentin :

« En vérité, » lui dit-il, « j'y avais déjà songé... »

Valentin, enchanté de ces paroles, recula de deux pas en arrière, en affectant la surprise.

« Oui, j'y avais songé, » reprit M. Lalance; « mais la crainte de ne pas rencontrer un homme digne de me seconder et de s'associer à mes projets m'avait seule retenu jusqu'à présent..... Je ne sais cependant si nous pourrons parvenir à exécuter dans un si petit cadre le plan que j'ai tracé. Trouverons-nous, dans cet espace, le moyen d'établir des trappes, des décorations à plusieurs feuilles, des plans, une toile de fond? car je veux un théâtre accompli, et que rien ne manque aux accessoires ni aux détails...

—C'est aussi mon avis, » reprit Valentin avec une certaine gravité; « mais de quoi ne vient-on pas à bout avec de l'adresse et un zèle constant? D'ailleurs, si nous parvenons à construire ce théâtre, même ne fût-il point parfait sous tous les points, les connaisseurs devant lesquels nous jouerons ne nous en tiendront pas moins compte des difficultés que nous aurons surmontées pour l'exécuter... »

A ces mots, qui flattaient si vivement le cœur de M. Lalance, voyant l'image idéale de ses ré-

ves, la pensée de toute sa vie, sur le point de s'accomplir, M. Lalance ne put contenir l'élan de sa joie, et resta quelques instants les yeux à demi fermés, pour mieux savourer les sensations enivrantes qui remplissaient son cœur, comme une coupe pleine, couverte du breuvage qui l'inonde. Il oublia la promesse qu'il faisait encore dernièrement à son beau-frère, de rester à jamais attaché à son comptoir; la répugnance que sa fille avait jusqu'alors témoignée pour tout ce qui tenait au théâtre; enfin l'argent, les dépenses, les frais sans nombre qu'une pareille entreprise occasionerait, rien ne l'arrêtait; il souriait d'avance à ce chimérique bonheur, et se promettait de triompher de tous les obstacles. Quel horizon se déployait à ses yeux! Languir derrière ce comptoir, au milieu des lourdes vapeurs de l'ennui; gémir, déplorer le malheur d'une condition opposée à ses sentiments et à ses rêves! quelle vie! quelle succession de peines et de regrets! A présent, c'était un paradis enchanté qui s'offrait à lui, un iris brillant

et coloré de mille feux. Dans ce sombre magasin, cette arrière-boutique, il y aurait donc bientôt un théâtre illuminé, radieux, peint à neuf! Il pourrait enfin exécuter tous les plans qu'il roulait dans sa tête : plans d'architecture et de perspective, plans de gloire surtout; rôles nouveaux, pièces charmantes, acteurs inappréciables; rien n'y manquerait. Et qui sait où tout cela pourrait aboutir? N'avait-on pas vu de grands et sublimes acteurs débuter dans un coin obscur, se contenter d'un cadre encore plus restreint, et s'élancer de là pour s'illustrer et se faire applaudir sur des scènes plus vastes?

« Silence! surtout, » dit M. Lalance en se tournant du côté de Valentin et en plaçant son doigt sur sa bouche; « gardons-nous bien d'éventer notre secret, de peur que quelque voisin ne vienne à s'en emparer et ne le mette à exécution avant nous... »

Valentin n'avait garde d'être indiscret. Il craignait trop que quelque ami clairvoyant ne découvrît le piége qu'il tendait à la crédulité de M. Lalance, et ne le détournât de ce projet.

Il avait compris que, pour se venger des froideurs de Claire et s'emparer entièrement de l'esprit de son père, il devait fournir un continuel aliment à ses passions, et achever de porter le désordre dans une maison qui n'avait déjà par elle-même que trop de germes de destruction.

Tous les jours, M. Lalance et Valentin passaient deux ou trois heures dans le magasin et l'arrière-boutique, à toiser, à mesurer, à calculer la hauteur du plancher, indiquant déjà la dimension de l'avant-scène, et marquant le plan des décors. Nécessairement, le théâtre serait construit sur de petites dimensions; il ne pouvait guère être qu'une miniature, mais on ne l'en citerait pas moins comme un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse.

Bientôt Dominique fut mis dans la confidence de ce projet; il se promit bien de les seconder de tout son pouvoir; il n'était pas lui-même fort attaché au commerce, la nécessité l'y avait jusqu'alors porté bien plus que son goût. Il avait l'humeur facile et bonne, et n'avait

pas craint de contrarier ses propres inclinations pour se sacrifier aux intérêts de son maître.

Il fallut bien aussi instruire Claire de ce qui se passait, puisque c'était elle qui devait remplir les premiers rôles dans les pièces que l'on monterait ; elle jouerait les jeunes mères et les princesses. Ses traits et son port gracieux s'y prêtaient à merveille ; mais la pauvre fille fut bien affligée lorsqu'elle apprit la nouvelle folie qui venait de s'emparer de l'esprit de son père. Elle pleura, ne doutant pas que la perte de la maison ne fût désormais assurée : la vraie douleur est communicative. Dans un moment d'abandon, elle fit part de ses chagrins à Eustache, son confident ordinaire et son fidèle ami ; ce dernier confia ce secret à quelques voisines, et bientôt on sut dans tout le quartier que l'épicier du Petit-Saint-Antoine allait faire construire, dans son arrière-boutique, un théâtre où il jouerait la comédie lui-même, avec sa fille et ses garçons.

Si la manière d'être de M. Lalance avait plus d'une fois exercé le blâme des gens du quartier, on peut dire que, cette fois, ce fut une indigna-

tion, un torrent d'invectives que son nouveau projet excita. Ce fut à qui le censurerait; on crut d'abord que ce n'était là qu'une nouvelle sans fondement; mais les gens qui connaissaient l'esprit de M. Lalance et savaient qu'il n'était point, au fond, aussi fou qu'il le paraissait, disaient que cette pensée pouvait être un moyen de donner le change aux mauvais bruits qui couraient sur lui. Les autres s'écriaient : « Comment se fait-il qu'un homme qui n'a pas même assez de jugement pour diriger sa boutique puisse se mettre en tête cette ambitieuse pensée? Dans tous les cas, cette construction ne s'achevera pas; le plan qui lui sert de modèle est si confus, le local si petit, la tête de l'homme si inconstante et si légère! » Ainsi les avis étaient partagés, on ne s'accordait pas; et, suivant l'ordinaire, les gens discutaient plus vivement les intérêts d'autrui que s'il se fût agi de leurs affaires.

Cependant, grâce à l'activité de Valentin, le magasin et l'arrière-boutique furent bientôt débarrassés des caisses et des ballots de marchandises qui s'y trouvaient amoncelés. Ensuite il

fallut percer quelques fenêtres sur la petite cour; car le magasin était si obscur qu'on n'y voyait goutte. Les travaux préliminaires s'exécutaient en un clin d'œil. Il s'était agi de se procurer les premiers outils nécessaires, puis des solives pour les trappes, des faux cordages pour les ciels, des tambours, des treuils, enfin des sapins d'Auvergne pour construire le plancher. Valentin avait su rassembler tout cela, empruntant un objet à celui-ci, un outil à celui-là; il communiquait son ardeur à tous ceux qui l'approchaient. M. Lalance, qui n'avait pu croire d'abord à l'accomplissement d'un si gigantesque dessein, ne douta plus alors que le théâtre ne dût être construit.

Les dépenses que tous ces préparatifs exigeaient étaient considérables; mais heureusement, les recettes des jours précédents avaient été abondantes. Le dieu des arts semblait avoir appelé à son aide le dieu du commerce; la caisse de l'épicerie se remplissait chaque jour. On donna quelques à-comptes à un charpentier du voisinage qui se chargea de fournir les princi-

pales pièces de bois, de façon qu'on put se mettre sur-le-champ à l'ouvrage. M. Lalance et Valentin commandaient, Dominique et Daniel exécutaient sous leurs yeux. Valentin maniait d'ailleurs le rabot aussi facilement que le plus adroit menuisier; il semblait qu'il n'eût jamais fait que ce métier de toute sa vie.

Quand les premiers travaux de charpente et de menuiserie furent achevés, on s'apprêta à placer la première poutre du théâtre ; Valentin voulut avoir cet honneur.

« Ainsi, » dit-il, « je serai le fondateur de ce petit théâtre et je pourrai me vanter un jour d'avoir disposé moi-même ces planches, sur lesquelles d'autres que nous viendront recueillir peut-être la gloire et les applaudissements qui nous étaient dus.

— Que j'aime cet enthousiasme ! » dit M. Lalance, « et qu'il peint bien les efforts que l'homme est forcé de faire pour changer la face de sa destinée! Celui qui suit, sans dévier un seul instant, la ligne exacte du bon sens et du devoir peut

fort bien ne pas encourir les reproches de ses semblables; mais a-t-il droit à leur estime ou à leur reconnaissance? non, car souvent il n'a eu d'autre vertu que d'obéir fidèlement à son propre intérêt; il n'a jamais nui directement à personne, mais, en revanche, vous ne citerez pas une seule bonne œuvre qu'il ait semée sur son chemin; il mourra comme il a vécu, le souvenir d'aucun bienfait ne viendra pleurer sur sa tombe; et le dépôt de ses dernières volontés sera confié au cœur vide des indifférents... »

Ainsi conversait M. Lalance, mêlant, au bruit des outils et aux coups de marteau qui retentissaient dans l'arrière-boutique, quelques dissertations morales, ou bien d'intéressants récits. Un jour, il fut tout à coup interrompu au milieu de ses discours par des cris perçants qui se firent entendre dans la boutique. Un jeune homme venait d'y entrer précipitamment, en priant qu'on lui permît de s'y réfugier quelques instants pour échapper aux gens qui le poursuivaient.

L'extérieur de ce jeune homme était singu-

lier; il pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. Il portait un uniforme de soldat tout en lambeaux et si poudreux, qu'on pouvait à peine en reconnaître les couleurs. Ses cheveux en désordre pendaient sur ses épaules; sa barbe était d'une longueur démesurée et l'on remarquait dans ses yeux un feu sauvage qui annonçait un certain égarement d'esprit.

M. Lalance, après l'avoir regardé attentivement, reconnut que ce jeune soldat n'était autre qu'Ambroise F...., son neveu, qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années; il lui sauta aussitôt au cou et l'embrassa avec transport. Ambroise, touché des marques de tendresse que son oncle lui prodiguait, parut reprendre un peu de calme; il sourit tristement, croisa ses bras sur sa poitrine et s'écria d'une voie éteinte: « Louise, ingrate Louise, que vous avais-je fait?... »

M. Lalance essaya de lui parler et le pria, dans les termes les plus tendres, de lui confier ses peines. Ambroise attacha sur lui des yeux fixes et hagards : « Éloigne-toi, » s'écria-t-il,

« au nom du ciel ! ne sais-tu pas que je n'aurai bientôt plus la force de me modérer?... Allez, allez, plaignez-vous de moi et dites encore que j'ai mérité d'être traité comme le dernier des coupables... »

Il fit signe aux assistants de s'éloigner un peu et de se mettre hors de ses atteintes ; puis, renversant la chaise sur laquelle il était assis, il entra dans d'affreuses convulsions, se roulant par terre, et poussant des cris douloureux. Dominique et l'un des voisins qui était accouru à ses cris essayèrent vainement de le contenir ; il se débarrassa d'eux avec une vigueur extraordinaire. Il écumait, souriait, par moments, avec une effrayante expression ; des gouttes de sueur descendaient le long de ses joues, et ses yeux roulaient avec tant de vivacité qu'ils semblaient sortir de leur orbite.

M. Lalance fit alors paraître, sur son visage, une vive émotion, en voyant ce neveu si cher tombé dans ce cruel état ; il s'approcha de lui, dans un moment où le mouvement qu'il s'était donné semblait avoir un peu épuisé son énergie.

Ses yeux étaient à demi fermés; une pâleur mortelle couvrait ses traits, il avait perdu l'usage de ses sens. On put remarquer alors que son visage, sans être régulièrement beau, avait une expression touchante, qui intéressa les assistants à son sort.

M. Lalance, désolé de ce triste spectacle, se mit à genoux près de son neveu et répandit un torrent de larmes; il l'embrassa doucement sur le front, prit sa main qui était aussi froide que le marbre, et oubliant qu'il ne pouvait le comprendre :

« Ambroise, » s'écria-t-il, « mon cher Ambroise, reconnais-moi, tu n'as plus rien à craindre ici... C'est moi, je suis ton oncle, va, nous ne t'abandonnerons pas... Voici Claire, ta cousine ou plutôt ta sœur, qui t'aime aussi tendrement que moi; ne t'effraie plus et bannis les images qui ont troublé tes esprits. »

Ambroise parut alors se réveiller d'un long assoupissement; il porta lentement sa main à son front, comme pour recueillir ses idées, et promenant autour de lui des regards incertains :

« Qu'ai-je fait? » dit-il d'une voix faible; « où suis-je et que se passe-t-il ici?...

— Tu es avec nous, » dit M. Lalance, « avec nous, qui t'aimons et te promettons de te défendre contre tes persécuteurs et les gens qui ont causé tes peines...

— Ah! mon oncle, mon bon oncle, » s'écria Ambroise en jetant ses deux bras autour du cou de M. Lalance, « je vous retrouve donc enfin. Le temps et l'absence n'ont pu effacer en vous l'amitié que vous me portiez autrefois..... Vous voyez, hélas! à quelle cruelle maladie je suis maintenant sujet! Je sens tout à coup mes idées se confondre, j'entends un bourdonnement à mes oreilles, mes yeux se couvrent d'un voile et ma tête se perd... Heureusement, quand un de ces accès va me prendre, je conserve encore assez de présence d'esprit pour pouvoir crier aux gens qui se trouvent près de moi : « Éloignez-vous, ne vous exposez pas à mes fureurs...» Je reste quelquefois des heures entières les yeux fermés, et entièrement privé de mouvement. On m'a souvent cru mort... J'ai essayé bien des

métiers, mais il m'a fallu bientôt y renoncer; mes maîtres me congédiaient presque tous au bout de quelques jours. En dernier lieu, je me suis fait soldat : j'espérais que la marche, le grand air, les distractions me guériraient......; mais à peine étais-je au régiment depuis quelques mois, que le souvenir d'un grand malheur que je ne puis vous confier, car je craindrais de ne pouvoir me contenir, est venu de nouveau m'accabler. Sentant un jour revenir un de ces accès cruels dont je me croyais guéri, j'ai craint d'exciter l'horreur et la pitié de mes camarades; dans un moment de folie, j'ai jeté de côté mon fusil et mon sabre, et j'ai déserté..... Je me suis enfui à toutes jambes, et je ne sais quelle direction j'ai suivie; je ne sais qui m'a secouru, logé, nourri, car je n'ai eu, depuis quelques jours, que bien peu d'instants lucides. Chacun me repousse et me fuit; je lis l'épouvante sur le visage de tous ceux qui m'approchent; dans mes fureurs, je ne respecte personne, pas même mes plus chers amis. Je prie le ciel tous les jours d'abréger ma vie, et je vois

bien qu'il n'est pas de remède à mes peines. Ne vaut-il pas mieux mourir que de traîner une vie languissante, sans secours, sans appui, luttant sans cesse contre un tourment plus cruel que la mort?... »

En achevant son récit, Ambroise répandit quelques larmes; il garda le silence, et reprit d'un ton plus calme :

« Louise, ma bien-aimée, je ne t'accuse pas de tout cela; pourtant, n'aurais-tu pas pu m'épargner quelques peines?... »

M. Lalance comprit que l'amour avait une certaine part à ses chagrins; il se dit que tout espoir n'était peut-être pas perdu.

« Cher Ambroise, » reprit-il en le regardant tendrement, « cesse de t'affliger; tu peux regarder dès à présent tes maux comme finis. Nous sommes pauvres, à la vérité, mais le peu que nous possédons t'appartiendra; tu trouveras ici, parmi nous, un refuge assuré contre toutes les poursuites... Bientôt la sérénité renaîtra en toi; l'amitié est un baume précieux qui calme nos plus profondes blessures. Il n'a-

git, il est vrai, qu'avec lenteur; mais son effet n'en est que plus sûr. A partir d'aujourd'hui, ta place est marquée à notre table; tu sentiras ton cœur s'éclaircir par degrés, comme un fleuve qui ne réfléchit que des rives calmes et de belles collines. Tu ne verras autour de toi que des visages ouverts, embellis par la franchise; nous te consolerons, je te traiterai comme mon fils, et il ne sera pas dit que l'être qui m'est le plus cher au monde après ma fille sera venu en vain chercher un asile dans ma maison... »

Claire joignit sa douce voix à celle de son père pour essayer de consoler Ambroise, et l'engager à ne point s'éloigner de quelque temps. Le cœur d'Ambroise était vif, et ses moindres mouvements avaient quelque chose de passionné. Il s'empara des mains de Claire et les couvrit de baisers.

« Chère cousine, » s'écria-t-il, « ou plutôt chère sœur, car tu me permets de te donner ce nom, je veux à mon tour te protéger : je ne suis pas un ingrat, et si jamais tu avais quelque su-

jet de plainte contre quelqu'un, viens sans crainte me confier ta peine. Je jure bien de punir l'offenseur de façon à ce qu'il vienne te demander pardon à genoux; il te priera, mais tu pourras le repousser encore, si bon te semble, comme un coupable indigne de pardon... »

Cette promesse d'Ambroise fit sourire M. Lalance.

« Quelle ame! » s'écria-t-il, « et s'il est vrai qu'il y ait dans cette tête quelques germes de folie, ce défaut n'est-il pas bien compensé par les sentiments qu'il exprime?... »

L'arrivée d'Ambroise avait interrompu les travaux pendant un jour ou deux, mais ils furent bientôt repris avec plus d'ardeur que jamais. Le théâtre était commencé depuis huit jours à peine, et déjà on avait achevé presque toute la charpente. Le plancher était entièrement placé; les châssis, les coulisses, tout était disposé; il semblait que Valentin se multipliât: il commandait à tout le monde à la fois; tour à tour insinuant et impérieux, il n'avait à sa disposition que quelques jeunes apprentis, mais il

avait su les rendre habiles : ses ordres s'exécutaient avec une merveilleuse promptitude.

Ah ! s'il y eut jamais ici-bas, dans ce monde de prosaïques misères, un cœur enivré, comblé d'une félicité divine, ce fut assurément celui de M. Lalance lorsqu'il vit s'élever chez lui, comme par enchantement, ce théâtre qu'il avait si longtemps bercé, dans les plus secrets replis de son cœur. Le matin, à son réveil, la joie la plus douce pénétrait ses sens en entendant le bruit des marteaux qui retentissaient dans l'arrière-boutique. Réveil charmant! pensées entraînantes et douces, et que, dans son bonheur, il comparait aux caprices du marin qui aime à entendre battre autour de son navire les vagues qui peut-être l'engloutiront le soir.

Depuis quelque temps, la boutique était sans cesse encombrée de causeurs et d'oisifs de toutes classes qui venaient contempler cette construction semblable à ces palais de verre d'une délicatesse extrême que la même main souvent élève et détruit. Du reste, grâce à ces nombreux tra-

vaux, l'épicerie avait fini par être entièrement abandonnée : les acheteurs étaient quelquefois obligés d'attendre près d'une heure devant le comptoir sans pouvoir être servis. Malgré toute leur patience, ils étaient forcés de se retirer d'un air mécontent. Daniel lui-même avait presque entièrement perdu le goût du commerce, bien que son oncle, le prudent Siméon, ne cessât de l'encourager à s'y appliquer sans relâche. Mais séduit par les discours de M. Lalance, il ne pensait plus qu'au jour où il pourrait revêtir un habit brodé d'or ou d'argent et paraître sur le plus beau théâtre du monde.

Cependant la pauvre Claire, témoin de l'état de délaissement où se trouvait l'épicerie, ne cessait de gémir sur le sort de son père et le sien; sa tristesse augmentait de jour en jour. Ah! combien elle regrettait que son père eût toujours cherché à la détourner du commerce! Elle eût pu prendre peut-être sa place maintenant dans le comptoir et eût arrêté la ruine qui menaçait l'épicerie. Mais elle ignorait même les premiers principes du calcul. D'ailleurs sa timidité

était si grande, qu'elle eût rougi s'il lui eût fallu parler et répondre aux acheteurs. Elle ne voyait plus Eustache que de loin en loin, n'ayant plus que de mauvaises nouvelles à lui apprendre. M. Crépin avait défendu de nouveau à son fils de paraître dans l'épicerie.

A partir de ce jour, Claire commença à se repentir d'avoir accablé Valentin de tant de marques de mépris ; elle se retirait souvent dans sa petite chambre, située au dessus de l'arrière-boutique, pour y pleurer mieux à son aise. Valentin avait juré de se venger d'elle et avait su détacher son père de ses affaires. Funeste passion qui devait être tôt ou tard la cause de sa perte ! Si Claire eût regardé Valentin d'un œil moins défavorable, elle eût fini par prendre un grand ascendant sur lui : elle l'eût attendri, désarmé peut-être, et, au lieu de tourner contre elle le pouvoir dont il avait su s'emparer, il ne s'en fût servi que pour seconder ses vues et ramener son père à ses devoirs.

A partir de ce moment, Claire résolut de traiter Valentin avec moins de rigueur ; elle lui adressa

même parfois quelques paroles bienveillantes. D'où pouvait venir ce changement subit? Valentin en fut surpris d'abord et ne put se l'expliquer. Il se dit ensuite que, s'il paraissait l'aimer éperdument comme autrefois, elle aurait bientôt repris ses airs de fierté. Il résolut d'affecter avec elle la plus parfaite indifférence. Claire fut piquée, bien qu'elle n'eût point cessé de haïr Valentin; mais une femme redoute souvent la haine de celui qu'elle se croit en droit de détester.

Depuis quelque temps, le musicien Feruson venait presque tous les jours avec sa troupe régaler les travailleurs de quelque symphonie. Feruson cachait sous une enveloppe grossière un goût d'une grande délicatesse; il ne pouvait se lasser d'admirer l'ordonnance et les élégantes proportions du théâtre que l'on construisait. Son suffrage ranimait un peu M. Lalance, qui n'ignorait pas que généralement ses voisins, à l'exception de deux ou trois amis intimes, blâmaient ses travaux. Ceux-ci ne cessaient de répéter que le plancher manquait de solidité;

ceux-là que les planches et les charpentes étaient mal placées. Il n'était point de détail qui ne fût critiqué, et malheureusement les gens qui parlaient ainsi passaient pour connaître à fond l'architecture.

M. Crépin venait aussi quelquefois voir le théâtre; il n'avait pu croire d'abord que son voisin eût poussé la démence au point de sacrifier sa boutique et ses magasins à l'exécution d'un pareil projet. Rien n'était plus vrai cependant : l'épicerie du Petit-Saint-Antoine allait être convertie en salle de spectacle. A cette nouvelle, le bon M. Crépin ressentit un véritable chagrin; il aimait sincèrement son voisin; ses malheurs et ses folies n'avaient fait que resserrer plus étroitement encore les liens de son amitié, et il ne pouvait le voir de sang-froid courir à sa ruine. Il essaya de faire à M. Lalance quelques représentations, mais ce dernier avait la tête trop pleine pour l'écouter.

« Crois-tu donc, » lui dit-il, « que l'homme capable de concevoir et d'exécuter un plan si gigantesque n'aura pas assez de force pour lutter

contre les atteintes de la médisance? Nous travaillons nuit et jour, les obstacles que nous avons déjà surmontés sont immenses, et rien maintenant ne pourrait nous engager à retourner en arrière.

—Mais enfin, que prétends-tu faire? En admettant que tu puisses achever ce théâtre, que tout le monde s'accorde à regarder comme un acte de folie, voudras-tu donc renoncer entièrement au commerce? »

—A Dieu ne plaise, » s'écria M. Lalance, « je mourrai plutôt, s'il le faut, dans ce comptoir, que je me plairai toujours à regarder comme le berceau de ma gloire... C'est là qu'en m'entretenant avec des gens d'un esprit indépendant et varié, j'ai senti s'éveiller en moi ces goûts qui doivent tôt ou tard faire le charme de ma vie. Est-ce donc un crime, mon cher Pierre, quand les affaires sont terminées, que de se délasser du travail de la journée en jouant entre soi quelques scènes dialoguées ou bien des pantomimes d'un goût nouveau?... Si notre vie est pauvre et triste, faut-il la rendre plus triste encore en

nous interdisant ces innocentes distractions que le sort nous offre comme un dédommagement à l'obscurité où il nous a placés?...»

M. Crépin ne répondit à ce discours que par un profond soupir; il savait qu'Eustache aimait Claire éperdument, et, en bon père, il eût fini peut-être par consentir à cette union, bien qu'elle lui offrît de grands désavantages; mais à présent tout devait être rompu. Eustache, qui avait l'esprit un peu faible, n'avait déjà que trop de penchant à adopter les goûts de M. Lalance; il passait presque toutes les journées dans l'arrière-boutique de l'épicerie, que nous n'appellerons plus désormais que la salle de spectacle, et là il travaillait avec ardeur. Son génie naturel, joint au désir de plaire à M. Lalance, suppléait à son défaut d'expérience. Il fut bientôt cité comme un des plus habiles ouvriers.

Depuis son entrée dans la maison de son oncle, Ambroise n'avait presque pas quitté Claire, qui, par cette compassion touchante qui n'appartient qu'au cœur des femmes, avait résolu de

ne le laisser partir que lorsque sa guérison serait complète. Elle était, en quelque sorte, sa garde-malade, et avait pris un grand empire sur lui. Ambroise, depuis quelque temps, n'avait eu que quelques crises de peu de durée. Il attribuait ce mieux à un remède que Valentin lui avait fait prendre, et qui avait produit l'effet le plus salutaire. L'humeur douce et triste de Claire s'accordait bien avec celle d'Ambroise : on eût dit deux tiges faibles qui se servaient mutuellement d'appui.

Claire priait souvent Ambroise de lui confier ses chagrins ; mais, lorsqu'elle le pressait trop vivement, il laissait tomber sa tête sur sa poitrine, levait à demi sa main tremblante et ne pouvait que s'écrier d'une voix éteinte : « Louise, Louise, qu'avez-vous fait ?... »

Ces deux êtres, rapprochés par une conformité de goûts et de sentiments, avaient su se former comme un monde à part, au milieu du mouvement et de l'agitation qui remplissaient toute la maison. Le nom de Valentin revenait involontairement dans les discours de Claire. Cet homme

singulier l'occupait. Elle était si innocente et si naïve, qu'elle se défiait d'elle-même par moments et eût voulu pouvoir effacer de son esprit l'image qu'elle s'était faite de lui.

« Il m'a aimé tendrement, » se disait-elle, « il prévenait autrefois mes moindres désirs; ses regards étaient sans cesse attachés sur moi; si je parlais, si je marchais, il souriait et semblait ému... Avec Eustache, je suis libre, je ne crains point de lui confier mes pensées; avec Valentin, j'éprouve au contraire une gêne qui m'accable, j'ai peur de l'offenser, et cependant il est respectueux et docile; il semble chercher à me désarmer.... »

Ainsi parlait Claire, suivant le cours de ses pensées, sans s'apercevoir qu'Ambroise, qui était couché à ses pieds sur un petit tapis, écoutait attentivement les paroles incohérentes qui lui échappaient.

« Ah! prends garde, cousine, » lui disait-il un jour; « j'ai souvent entendu dire que le cœur qui veut se préserver de l'amour doit aussi se défendre d'une trop forte haine. J'observais

dernièrement ce Valentin : il préparait une poutre pour le théâtre, ses yeux étaient animés et semblaient remplis de flammes ; ses mouvements étaient vifs et saccadés; mais je ne crois pas qu'il faille l'accuser pour cela de méchanceté ; sa voix douce et son extérieur ont quelque chose de séduisant qui prévient en sa faveur.... Valentin m'a, d'ailleurs, rendu un grand service ; c'est à lui que je dois les moments de bien-être que je goûte maintenant...; sans le remède qu'il m'a fait prendre, mon oncle, importuné de me voir souffrir sans pouvoir me soulager, m'aurait peut-être déjà chassé de sa maison... »

Comme Ambroise cessait de parler, un léger mouvement se fit à la porte d'entrée ; il alla ouvrir et vit entrer Lionne qui se mit à japper et témoigna sa joie par des cris et des cabrioles.

« Fi ! la vilaine bête ! » dit Claire qui détestait Lionne, « ses yeux sont presque aussi méchants que ceux de son maître..., il ne lui manque qu'un peu plus de force pour dévorer les gens qui s'approchent d'elle... »

Claire se mit à donner quelques coups de

mouchoir à la petite chienne et voulut la chasser; mais, au lieu de s'éloigner, Lionne se coucha à ses pieds d'un air de résignation. Elle portait un collier rouge sur lequel on lisait : « J'appartiens à Claire; » il semblait avoir été fait depuis peu de temps. Claire rougit ; la vue seule de ce collier avait suffi pour la troubler. L'orgueilleux Valentin aurait-il déjà deviné la place qu'il occupait dans ses pensées? Était-ce là une raillerie de sa part ou bien un acte de jactance ? Elle resta quelques instants à considérer le collier, cherchant à s'expliquer cette singulière inscription.

« Puisque tu m'appartiens, » dit-elle en prenant la chienne sur ses genoux, « j'ai donc le droit de te rendre la liberté... »

Elle détacha le collier de Lionne et mit à la place un mauvais ruban fané; mais à peine Lionne se vit-elle dépouillée de son collier, qu'elle se roula par terre en poussant des cris aigus. Claire vit bien que le seul moyen de l'apaiser était de lui rendre son collier. En effet, dès qu'elle le lui eut remis, Lionne rampa devant

elle, posa sa tête sur ses genoux d'un air si caressant, que Claire, à la fois surprise et attendrie, ne put s'empêcher de sourire en s'écriant d'un ton de dépit :

« Maudite bête! qui donc a pu t'enseigner tout ce manége? Ne dirait-on pas qu'elle va parler, tant il y a, dans ses yeux et ses mouvements, de vivacité et d'intelligence ?... »

Claire, charmée de la gentillesse de Lionne, la prit de nouveau dans ses bras et se mit à arranger ses longues oreilles fines comme la soie. Lionne ayant tourné les yeux à demi, Claire l'embrassa tendrement ; alors elle releva brusquement sa tête. Claire, effrayée de ce mouvement, s'empressa de la mettre à terre avec une sorte de brusquerie ; il semblait qu'elle eût donné ainsi le baiser de paix à Valentin. Toujours Valentin ! ah! s'il venait à savoir qu'elle avait embrassé sa chienne, quel triomphe pour lui ! Sans doute, il s'en vanterait, se plairait à publier cette action, et on dirait de Claire, comme de tant d'autres femmes, qu'elle n'avait pu résister à ses téméraires attaques.

« Ah ! cousine, cousine, » reprit alors Ambroise, « prends garde encore une fois ; je crois démêler, au milieu de tes sentiments, un amour qui est peut-être enraciné dans ton cœur plus profondément que tu ne penses....; lorsque tu voudras t'en détacher, il sera trop tard : songes-y ; tu te repentiras, alors, de n'avoir pas écouté la voix de ton meilleur ami, ou plutôt de ton esclave... »

Claire sourit d'un air incrédule et frappa doucement sur la joue d'Ambroise. Bien que le pauvre garçon se crût entièrement guéri, ses discours offraient toujours un peu d'incohérence. Claire était bien sûre de n'aimer au monde qu'Eustache. Ses moindres actions le lui prouvaient ; la veille encore, elle lui avait remis une bourse qu'il lui avait donnée autrefois et sur laquelle elle avait brodé son chiffre d'une façon assez grossière à la vérité ; car elle n'était point fort habile à manier l'aiguille ; mais la pensée était ici plus importante que le présent. Jamais elle ne se fût

décidée à accepter même une bagatelle de la main de Valentin.

Cet entretien fut interrompu par la voix de M. Lalance, qui priait Claire de descendre pour quelques instants dans la salle de spectacle. Tout était achevé, du moins la menuiserie et la charpente. Il ne s'agissait plus que de peindre, de vernir, de dorer, de coller le papier sur les châssis, et ce travail devait être encore long et dispendieux ; mais enfin, le théâtre existait en ébauche, et l'on pouvait déjà juger de ce qu'il serait. M. Lalance, enivré de joie, se promenait de long en large sur le plancher et s'écriait, en frappant du pied : « Ceci est à nous, ceci nous appartient. » Et l'on dira que les potentats qui prennent possession d'une terre conquise n'ont point le cœur rempli du sentiment de leur triomphe!

Il avait décidé que, pour inaugurer le plancher du théâtre, on jouerait deux ou trois scènes détachées, destinées seulement à faire voir les machines et les costumes. On disposa, à l'ex-

trémité du plancher, quelques chandelles placées à des intervalles égaux, qui devaient figurer la rampe. On n'inviterait, à cette soirée, que quelques intimes amis, le théâtre ne devant être ouvert aux spectateurs que lorsqu'il serait entièrement peint et décoré.

Alors M. Lalance comprit qu'il était temps de déclarer à sa fille qu'il comptait sur elle pour jouer un rôle dans cette représentation ; il avait attendu longtemps pour lui faire cette demande, car il connaissait ses scrupules.

Claire, à cette nouvelle, témoigna un grand chagrin. La pensée de paraître sur un théâtre lui semblait le comble de la honte. Elle eut soin de cacher son émotion, ne voulant pas affliger son père, mais elle résolut d'aller trouver sur-le-champ son oncle Hermel, qui seul avait assez d'empire sur l'esprit de son père, pour la tirer de ce mauvais pas.

Elle entra chez son oncle tout éplorée, et après lui avoir confié la cause de son chagrin, elle lui peignit le malheur de la situation où son père se trouvait, la caisse presque vide, l'épicerie

abandonnée de toutes ses pratiques. Les embarras augmentaient de jour en jour; car le peu d'argent que la vente produisait était employé à payer les ouvriers qui travaillaient au théâtre. Son mariage avec Eustache était ajourné et sans doute rompu. On ne cessait de répéter dans le quartier que M. Lalance était décidément fou. Quel abîme de maux! que de sujets de désolation! Et, pour comble de honte, M. Lalance exigeait que sa fille parût sur le théâtre avec ses garçons de boutique convertis en histrions et vêtus d'une façon extravagante.

M. Hermel partagea le chagrin de sa nièce, et, tout en essayant de la consoler, il lui conseilla de respecter et d'aimer tendrement son père, digne, malgré ses égarements, de tant d'affection et d'égards; il s'engagea ensuite à user du dernier moyen qui lui restait pour le ramener à la raison.

Claire jura à son oncle de s'en rapporter à lui et remit son sort entre ses mains; elle rentra chez son père un peu rassurée et comptant sur la parole de son oncle, qui lui avait promis

de paraître lorsqu'il en serait temps. Elle résolut d'accepter le rôle que son père lui destinait.

Le jour de cette répétition, on employa toute la journée à arranger les principales situations de la petite pièce que l'on représenterait. Dès que la nuit fut venue, Dominique alluma les chandelles qu'il avait placées sur le bord du plancher. MM. Gillier, Vincent, Feruson et quelques autres voisins étaient assis devant le théâtre sur des paniers renversés, attendant, non pas le lever du rideau, puisque le rideau n'existait pas encore, mais l'entrée en scène des acteurs.

M. Lalance, qui devait remplir le rôle d'un prophète du Levant, avait achevé de revêtir le costume arabe le plus riche qui se pût voir; ses jambes étaient nues, il portait des pantoufles rouges qui imitaient, à s'y méprendre, les *babouches* turques. Il portait à la main un grand bâton garni d'une pointe de fer. A son côté gauche, il avait suspendu, par un cordon, un

de ses registres destiné à représenter le Koran.

L'attitude de M. Lalance parut noble et majestueuse; ses voisins, qui étaient habitués à le voir dans son comptoir, le dos un peu voûté, la figure épanouie, animant ses discours d'un geste brusque et familier, ne purent croire que ce fût le même homme. Ils comprirent qu'un grand comédien pouvait seul se changer à ce point. Derrière lui, marchait un jeune homme qui portait aussi le costume musulman, mais son turban était si bien enfoncé sur ses yeux, sa barbe postiche était si longue, que les spectateurs ne purent le reconnaître. On applaudit avec vivacité l'entrée de ces deux acteurs; car, bien qu'ils se trouvassent sur un théâtre sans peintures et sans décors, ils ne laissaient pas de produire un grand effet.

Mais hélas! ce moment de triomphe devait être bien court! Oh! perfidie d'un destin ennemi! instabilité des choses humaines! A peine avaient-ils fait quelques pas sur le théâtre, qu'on vit tout à coup les planches fléchir, s'affaisser, et enfin céder avec un affreux craque-

ment. Ce plancher, objet de tant de soins et d'efforts, construit d'une façon apparemment peu solide, venait de se rompre sous les pas des deux premiers acteurs qui venaient de le parcourir. M. Lalance et son compagnon tombèrent et se trouvèrent emprisonnés dans les fentes qui s'étaient formées sous leurs pieds. Fort heureusement, Dominique était en ce moment sous le théâtre, se tenant à quatre pattes pour disposer une machine qui devait sortir par l'une des trappes.

On devine la surprise et l'effroi qu'il dut éprouver lorsqu'il sentit les deux jambes de son maître lui tomber sur le dos. Il se figura avoir affaire à un revenant ou même au diable en personne. Aux cris qu'il poussa et au mouvement qui se fit sous le plancher, on put croire un moment à la présence du génie du théâtre qui luttait et se débattait contre quelque puissance ennemie, auteur de cette catastrophe.

Cependant, en tombant sous le plancher, le jeune musulman, qui suivait M. Lalance, avait laissé échapper son turban et sa barbe. Comme

il n'avait pas eu, de même que M. Lalance, le dos de Dominique pour lui servir de marche-pied, ses jambes étaient arrivées jusqu'au sol même. Le théâtre avait cinq pieds et quelques pouces de profondeur, et cette mesure était précisément celle de la taille d'Eustache.

M. Crépin venait d'entrer dans la salle de spectacle, attiré chez son voisin par le bruit que cet évènement avait occasionné. A peine eut-il remarqué ce qui se passait, qu'il s'élança comme un furieux sur la scène pour châtier son fils qui se trouvait dans la plus étrange position du monde, emprisonné jusqu'aux épaules, et pris dans une espèce de ratière.

Mais M. Crépin, que la colère aveuglait, ne se donna pas le temps de calculer que le plancher qui n'avait pu supporter le poids du corps de son fils céderait probablement aussi sous le poids du sien. Avant d'arriver jusqu'à l'ouverture où se débattait Eustache, M. Crépin tomba donc dans une ouverture pareille et se vit séparé de son fils par un intervalle de quatre ou cinq pieds. Alors on vit se former le plus étrange

colloque entre la tête du père et celle du fils, qui se trouvaient toutes deux à fleur du plancher et animées de sentiments opposés. Les contorsions qu'ils faisaient pour sortir de cette maudite position se peignaient sur leur physionomie.

« Malheureux ! » s'écriait la tête de M. Crépin, « oser braver si effrontément ma défense ! C'est donc pour cela que depuis plus de huit jours tu parais à peine au comptoir et réponds tout de travers aux pratiques qui s'adressent à toi...; tu négliges tes devoirs pour venir perdre ton temps et t'occuper de balivernes....

— Pardonnez-moi, mon cher père, » reprenait la tête d'Eustache d'un ton repentant, « je vous jure de réparer ma faute en ne sortant plus du comptoir; je serai soumis, docile...; mais avant tout, il faut que je sorte de là ; car, en vérité, je n'y tiens plus.... Aïe ! aïe ! j'étouffe !...

— Allons, viens me délivrer de ce trou, misérable, » reprit M. Crépin en faisant de vains efforts pour sortir de l'ouverture...

« Eh ! mon cher père, attendez au moins

que je puisse moi-même en sortir. . . . . »

Enfin, Vincent et M. Gillier, qui ne pouvaient regarder sans rire la singulière figure de M. Crépin, vinrent le délivrer ; mais ils lui firent promettre de ne point maltraiter Eustache. M. Crépin promit tout ce qu'on voulut, sa délivrance était en ce moment, pour lui, le point capital ; mais à peine fut-il sur ses pieds qu'il se précipita sur Eustache et fit pleuvoir sur lui une grêle de coups de poing que celui-ci n'évita qu'en se sauvant à toutes jambes dans la mercerie.

« Claire, ma bien-aimée, » s'écria-t-il, en s'enfuyant, « vous voyez ce que j'endure pour vous... »

Claire fut touchée du sacrifice que ce pauvre garçon lui avait fait en venant prendre part aux travaux de la salle de spectacle pour complaire à M. Lalance ; il n'avait pas craint de s'exposer à la fureur de son père, et même d'accepter un rôle dans la scène que l'on devait représenter. Le nom de Claire était pour lui comme un talisman qui devait lui faire affronter les plus grands risques, mais non pas, hélas ! le préserver des suites.

Dès que le bruit de l'accident arrivé au plancher se fut répandu dans le quartier, les sarcasmes et les propos recommencèrent de plus belle. Les meilleurs amis de M. Lalance eux-mêmes ne savaient trop quelle contenance tenir.

« Voilà donc, » disait-on, « ce théâtre dont chacun s'occupait et pour lequel on a fait tant de dépenses ! On n'a pas même suivi, en l'élevant, les règles les plus simples de la construction. Funeste aveuglement d'un homme qui n'a voulu s'en rapporter qu'à lui et croit qu'un théâtre se construit comme un château de cartes ! Ainsi l'orgueil de l'épicier avait été puni par lui-même ; il reconnaîtrait peut-être maintenant que les théories et les raisonnements puisés dans les livres n'étaient rien auprès de la pratique et de l'expérience... »

Ces divers propos étaient tenus par un groupe de gens malintentionnés qui se tenaient dans la rue à quelques pas de l'épicerie et couvraient de blâme M. Lalance et les gens qui l'avaient secondé : alors Valentin, qui se trouvait person-

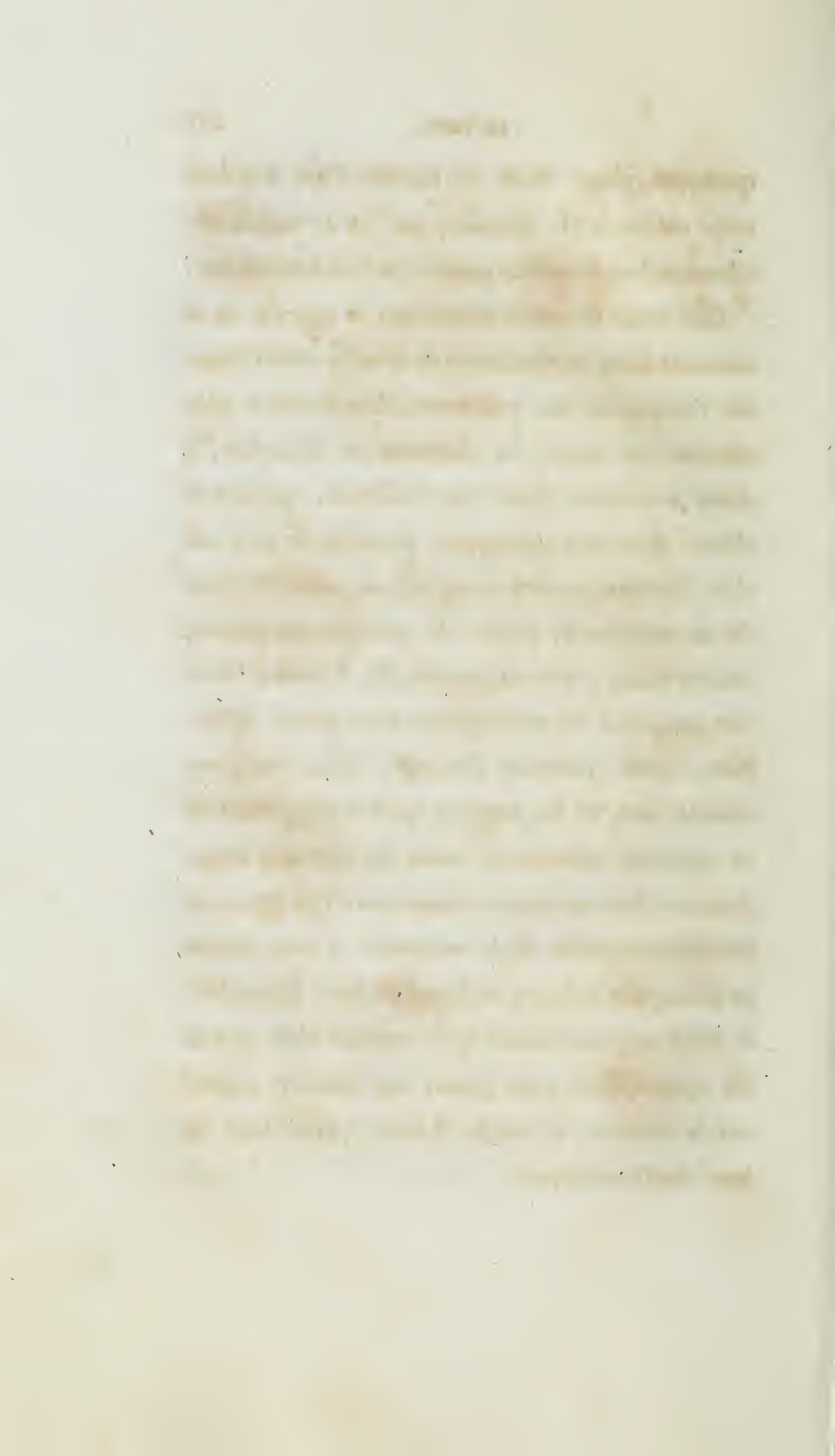
nellement intéressé à la destinée du théâtre, prit la parole :

« Messieurs, » dit-il, « gardez-vous bien de nous juger sur les apparences : je soutiens, moi, que le plancher était parfaitement solide ; jamais un pareil accident ne nous fût arrivé si nous n'avions été trahis et si la méchanceté ne s'en fût mêlée... Je suis prêt à prouver qu'on a sapé en quelque sorte notre entreprise dans ses fondements, afin de la faire échouer avant qu'elle fût achevée ; et le coupable, messieurs, l'auteur de cette mauvaise action est, en ce moment, parmi vous... »

A ces mots, chacun se retourna et aperçut M. Hermel, qui se trouvait parmi les personnes du groupe ; interdit de se voir dénoncer par Valentin, il se retira d'un air confus. Les autres personnes, cédant à l'invitation de Valentin, passèrent sous le théâtre et virent qu'en effet les poutres qui servaient à soutenir le plancher avaient été sciées en travers. Quelqu'un s'était sans doute introduit dans la salle de spectacle pour faire ce coup, profitant du désordre qui régnait depuis

quelques jours dans la maison. On attribua cette action à M. Hermel; car on le savait entièrement opposé aux projets de son beau-frère.

Une scène des plus tristes qui se passait en ce moment dans un des coins de la salle attira bientôt l'attention des assistants. Un homme pâle comme un mort, les cheveux en désordre, à demi renversé dans un fauteuil, paraissait abîmé dans son désespoir. Accablé de voir son cher théâtre mourir en quelque sorte le jour de sa naissance, perdu de cœur et de gloire, atteint dans ses sentiments, M. Lalance était sur le point de succomber à sa peine. Il eût bien voulu pouvoir pleurer; mais ses yeux étaient secs, et les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine attestaient assez la violence de sa douleur. Ses voisins et même ceux qui l'avaient blâmé essayèrent de le consoler. Il leur donna sa main et n'eut pas la force de leur répondre; il dit d'une voix faible qu'il sentait bien que sa fin approchait; puis jetant un dernier regard sur le théâtre, il tomba à demi pâmé dans les bras de Dominique.



V.

Le lendemain de cette funeste répétition, M. Lalance, un peu remis d'une première secousse, quitta son lit de grand matin, et, croyant avoir affermi son courage, vint contempler les poutres brisées, les planches rompues qui encombraient le théâtre. Ce spectacle ne fit que redoubler ses peines ; il ne pouvait croire encore que son beau-frère fût l'auteur de ce désastre. M. Hermel n'avait pu pousser à ce point la barbarie. Enfin, après avoir longtemps réfléchi à

une si triste catastrophe, il n'y tint plus, et cachant sa tête dans ses mains :

« J'ai donc, » dit-il, « des ennemis cachés qui ont juré ma perte ! Qu'avais-je fait au ciel pour m'accabler d'un si grand malheur? Aurais-je, sans le vouloir, offensé quelqu'un ? qu'il vienne, je suis prêt à lui en demander pardon. Aurais-je oublié de faire l'aumône à quelque malheureux ? qu'il vienne, ma porte lui est ouverte... Ah! tout est perdu pour moi, car je ne vivais, je ne respirais que pour une gloire qui maintenant est détruite... »

Daniel, Dominique, Claire et même la plupart des amis de M. Lalance étaient rangés autour de lui et partageaient sa douleur. Ce théâtre, si merveilleusement construit au fond d'une boutique, était devenu, en quelque sorte, un être animé auquel chacun avait fini par s'attacher ; il n'est point de conviction profonde qui, tôt ou tard, n'entraîne la sympathie des gens qui nous entourent. Chacun maudissait M. Hermel qui, pour corriger son beau-frère, n'avait pas craint de l'accabler d'un si grand chagrin.

Attendri des marques d'intérêt que ses amis lui donnaient, M. Lalance se mit à répandre des larmes. Ambroise était près de lui; les larmes de son oncle lui causèrent une agitation soudaine; il avait parfois la sensibilité d'un enfant; il se mit à se rouler par terre en conjurant les assistants de venir à son secours. Il fallut l'emporter hors de la salle; car il venait d'être atteint d'une nouvelle crise.

Cependant les amis de M. Lalance résolurent de réunir leurs efforts pour le calmer; il paraissait décidé à se laisser mourir de chagrin. Le musicien Feruson prit la parole :

« Ce malheur, » dit-il, « est-il donc irréparable ? ne pourrions-nous pas changer les planches, remplacer les poutres et remettre en peu de temps les choses dans leur premier état? Avec du zèle et de l'activité, on vient à bout de tout; l'un de nous aura soin seulement, désormais, de faire sentinelle sous le théâtre, afin de le préserver de nouveaux accidents... »

Chacun s'empressa d'appuyer la proposition de Feruson; Dominique s'écria :

« Après tout, s'ils détruisent le théâtre, ils ne détruiront toujours pas le talent des acteurs... »

En disant ces mots, il se mit à faire quelques culbutes et joua la scène de l'ivrogne qui croit que tous ses amis l'ont abandonné parce qu'il n'est plus entouré que de bouteilles vides. Mais tout à coup, il en retrouve une dernière encore plus d'à moitié remplie; il s'en empare, la presse contre sa poitrine, et s'écrie qu'il faut toujours sonder le cœur d'un ancien ami, parce qu'il est rare qu'on n'y trouve pas dans quelque coin certains restes d'affection. Cette petite scène jouée par Dominique avec son naturel ordinaire calma un peu la douleur de M. Lalance; il finit par tendre la main à ses amis et avoua que le mieux était de reconstruire le plancher du théâtre et de tâcher de réparer le temps perdu; mais pour cela, il fallait, avant tout, consulter Daniel qui disait la bonne aventure presque aussi bien que son oncle Siméon, et leur avait déjà donné plusieurs bons conseils.

On banda les yeux de Daniel et on lui fit faire plusieurs fois le tour de la salle, afin qu'il per-

dit la mémoire des objets qui l'entouraient. Après quelques préparatifs, on lui demanda si le théâtre pourrait être reconstruit; il répondit affirmativement. De grandes dépenses étaient-elles nécessaires? Cette fois, la réponse fut négative.

Enfin on lui demanda s'il n'y avait pas un homme qui pût prêter un secours particulier aux travaux qu'on allait reprendre.

Daniel fit un nouveau geste en signe d'affirmation.

« Est-il ici ?

— Il est dans cette chambre...

— Désigne-le...

Daniel, sans hésiter, leva la main et indiqua Valentin qui se tenait dans un coin de la salle, la tête cachée dans ses mains. Les voisins, voyant que la reconstruction du plancher dépendait de Valentin, l'entourèrent et le prièrent instamment de vouloir bien se mettre à l'ouvrage.

A ces mots, on vit les traits de Valentin se contracter; il fronça le sourcil, ses yeux s'allu-

mèrent et son visage prit une expression diabolique.

« Eh bien! » s'écria-t-il en se levant brusquement, « vous qui me dédaigniez autrefois et n'avez pas craint de vous liguer contre moi, vous voilà réduits, maintenant, à venir me solliciter... Allez, allez, hommes traîtres et vils, aussi prompts à ramper qu'à vous targuer de vos avantages, vos prières ne pourront rien sur moi... »

En achevant ces mots, Valentin fit un geste de menace; les assistants qui connaissaient sa vigueur extraordinaire reculèrent de quelques pas. Daniel voulait s'éloigner aussi, mais Valentin lui prit la main et lui dit :

« Va, ne crains rien, cher petit; car il n'y a que toi qui m'aies témoigné ici un peu d'affection; ta douceur a même souvent calmé mes peines. »

Valentin s'emportait promptement, mais il se calmait vite. Claire joignit ses mains et s'approcha de lui d'un air timide, le priant de vouloir bien se remettre à l'ouvrage, afin que le théâtre fût bientôt achevé; car elle voyait son père ac-

cablé de tant de regrets, qu'elle craignait que son désespoir n'eût de mauvaises suites. Valentin prit un ton de dédain :

« Est-ce bien toi, » s'écria-t-il, « qui oses venir me prier, ingrate, toi, dont le cœur froid ne s'est jamais laissé attendrir ni par l'amour, ni par les instances d'un père?... D'ailleurs, n'est-ce point par ta faute que ce malheur est arrivé?... »

Claire baissa la tête d'un air interdit et se souvint de la visite qu'elle avait faite à son oncle. Une affliction soudaine s'empara d'elle. Valentin parut alors se repentir de l'avoir traitée si durement. Il fléchit le genou devant elle et s'écria d'un ton passionné :

« Disposez de moi, cruelle ennemie, dictez-moi vos volontés, je ne veux pas que tant de charmes me trouvent inexorable... »

Claire détourna la tête, ne voulant pas voir celui qui semblait se faire un jeu de ses sentiments; elle craignait aussi que l'on ne remarquât son trouble. Valentin se rapprocha des amis de M. Lalance, et comme il tenait à se ré-

concilier avec eux, il leur parla quelques instants à voix basse et finit par déclarer qu'il était prêt à prendre part aux travaux.

M. Lalance, qui avait paru jusqu'alors insensible à ce qui se passait autour de lui, passa tout à coup de l'accablement à un vif sentiment de joie. Il bondit, embrassa ses amis les uns après les autres, les engageant à juger désormais Valentin moins sévèrement. Mais, au milieu de ses transports, il s'arrêta brusquement, baissa la tête et changeant d'attitude :

« Hélas ! » s'écria-t-il, « mes amis, à quoi bon cette bonne volonté? ne savez-vous pas que toutes nos ressources sont épuisées et que nous ne pouvons plus subvenir aux frais que cette construction nécessite? »

Ces derniers mots consternèrent les amis de M. Lalance; ils étaient pauvres eux-mêmes et ne pouvaient venir à son secours. Il y en eut un cependant qui fit un sacrifice digne d'être inscrit en lettres d'or sur le livre de l'amitié; car il faut tenir compte à chacun de ses actions, en raison de son humeur et de sa fortune. On ne

put donc s'empêcher d'admirer M. Crépin, lorsqu'on le vit s'emparer de la main de M. Lalance et lui dire de ne pas se laisser abattre. Malgré ses scrupules, il avait fini par prendre au théâtre autant d'intérêt que s'il y eût été lui-même engagé d'honneur. Chez les grands cœurs, l'amitié est plus forte que le devoir. Il disparut et revint au bout de quelques instants avec une bourse remplie d'argent :

« Rassure-toi, » mon bon Pierre, s'écria-t-il, « j'ai là, je crois, de quoi te tirer d'embarras... Il ne sera pas dit que le plus aimable des hommes restera perdu dans son chagrin, faute de quelques écus... »

M. Crépin, en disant ces mots, vida sa bourse sur la table; elle contenait la somme nécessaire pour reconstruire le plancher. M. Lalance était bien décidé à ne pas accepter, mais il fallut bien s'y résoudre; M. Crépin insista de si bonne grâce! Il permit d'ailleurs à Eustache de venir travailler tous les jours au plancher du théâtre, car il ne fallait rien négliger. Cette dernière promesse mit le comble à l'enchantement de

M. Lalance; il joignit les mains, se jeta à genoux et remercia le ciel de l'avoir si miraculeusement sauvé du plus grand des malheurs. Quand sa prière fut achevée, il conjura ses amis de vouloir bien se retirer, car la salle de spectacle était toute remplie de monde.

Valentin se mit à l'ouvrage ce jour même. On s'aperçut bientôt que le dommage n'était pas si grand qu'on l'avait cru d'abord. Un chœur, le plus beau qu'on eût encore entendu, composé et dirigé par Feruson, vint bientôt égayer les travaux. Ces voix, un peu rudes, mais disciplinées par un maître habile, formaient un ensemble agréable; on eût dit des chanteurs de profession. M. Lalance, qui était passionné pour la musique, était enivré, et tout en applaudissant les travailleurs, il les suppliait de ne pas se ralentir, car il avait pris en quelque sorte l'engagement, avec les gens du quartier, d'ouvrir le théâtre au bout d'un mois. Il ne désespérait pas encore de voir les travaux achevés pour cette époque; mais il fallait pour cela ne point perdre de temps.

Cependant il ne s'agissait pas seulement d'exécuter la charpente et la menuiserie, il fallait aussi peindre et décorer la salle et le théâtre, et ce n'était pas là le point le moins important. Déjà une inquiétude vague circulait parmi les travailleurs. On murmurait, on chuchotait; il y avait plus de huit jours qu'on attendait en vain un des meilleurs amis de M. Lalance, le célèbre peintre en bâtiments Le Bicheur, qui devait se charger d'exécuter la peinture et les décors. On connaissait son inexactitude et déjà on accusait M. Lalance d'avoir compté sur un pareil homme; paresseux, ivrogne, débauché à l'excès, n'ayant jamais sa tête ni son sang-froid, se perdant quelquefois huit jours entiers sans pouvoir retrouver son gîte; tel était Le Bicheur. Devait-on lui confier une si importante entreprise? Les décors ne seraient jamais prêts; les peintures ne seraient pas même commencées.

Tout à coup, au moment où les plaintes devenaient plus vives et où M. Lalance commençait à se repentir de son imprudence, on entendit retentir dans la boutique le refrain

d'une chanson à boire; tous les visages s'éclaircirent : on garda le silence.

« Oh ! mon génie, » s'écria une voix avinée, « tu ne m'as donc pas encore abandonné cette fois ! Je vais revoir un de mes plus fidèles amis, le plus heureux caractère que la nature se soit plu à former... »

Le Bicheur entra bientôt dans la salle de spectacle : c'était un homme d'environ cinquante ans, un peu gris de cheveux, ce qui faisait encore mieux ressortir les riches couleurs de son teint; sa taille était des plus élevées : on l'eût pris pour un géant. Ses bras ronds avaient une énorme circonférence et étaient entièrement tatoués. On y remarquait plusieurs scènes fort bien inventées.

Des bandes de jeunes villageoises chargées de paniers de raisins faisaient la vendange sur l'avant-bras; elles descendaient par une sorte de colline vers le coude où se trouvaient de petits enfants dansant en rond au bruit d'une musette. Le plus jeune d'entre eux était monté sur une éminence et battait la mesure en frap-

pant dans ses mains; sa figure, fraîche et rebondie, annonçait la joie, et à voir avec quelle avidité il exprimait le jus d'une grappe de raisin on l'eût pris pour le dieu de cette fête. Enfin, à l'entour du poignet, on remarquait une guirlande de brocs, de bouteilles, de verres entremêlés de pampres et de lierres; tout cela formait une sorte de bracelet bachique, sur lequel Le Bicheur jetait les yeux de temps à autre d'un air de fierté.

En entrant, bien qu'il pût à peine se tenir sur ses jambes, il ne laissa pas de frapper sur la table en criant : « A boire! » Dominique, à un signe que lui fit M. Lalance, apporta un flacon de rosolio, qui fut vidé en un instant.

« Où est le théâtre? » dit Le Bicheur en promenant autour de lui des regards incertains.

« Le voici, » dit M. Lalance en lui indiquant le plancher qu'on était en train de refaire.

Le Bicheur se leva avec quelque peine et fit un geste de mépris en éclatant de rire.

« Eh quoi! » dit-il d'une voix enrouée, « vous appelez un théâtre une misérable cahute

où le jour ne pénètre que par un soupirail ; quatre planches réunies que vous serez obligés d'étayer bientôt si vous ne voulez pas qu'elles se rompent sous vos pieds. Ah ! pauvres gens que vous êtes de vous figurer qu'on arrive à faire des choses solides avec le gosier sec et sans verres ni bouteilles !... Où sont les lampes, où sont les cierges ? car, quant à moi, je n'y vois goutte.... M. le curé venez chanter ici matines, nous sommes à ténèbres...; trinquons, trinquons ensemble... Ah! maudit Pierre, va, c'est donc pour enluminer un cimetière que tu m'as fait venir ; j'aimerais autant peindre ta cave en l'aspergeant de ton rosolio... »

Ce dernier mot fut prononcé d'un ton qui imitait l'accent du perroquet; M. Lalance connaissait l'humeur fantasque de son ami, surtout pour peu qu'il eût la tête un peu échauffée ; aussi se garda-t-il bien de le contredire. Le Bicheur, après avoir accablé de traits mordants le théâtre et la salle, alla s'asseoir par terre dans un coin et se fit apporter deux ou trois pots de terre pour préparer ses couleurs ;

il se mit à les mélanger et entonna, en même temps, une chanson à boire. Sa voix était si forte, que bientôt les gens qui l'écoutaient furent obligés de se boucher les oreilles ; la maison était ébranlée jusque dans ses fondements. La voix de Le Bicheur ne pouvait se comparer qu'au bruit formidable d'une cloche ou d'une tempête. Tout à coup il s'interrompit pour s'écrier d'un ton goguenard :

« Non, jamais, jamais, pipe de terre! je ne parviendrai à mêler tout cela. Mon vieil ami, tu sais que je t'aime et que notre amitié date déjà de loin...; eh bien! pourquoi ne fais-tu pas décorer ton théâtre avec une pile de tonneaux pour toile de fond, une barrique d'eau de vie en guise de coulisses, et pour rampe, sur le devant de la scène, une rangée de bouteilles pleines?... »

M. Lalance, à force d'entendre le peintre critiquer son théâtre, finit par éprouver une certaine défiance : se serait-il, par hasard, trompé? Il alla revoir son plan et sentit ses craintes se dissiper. Le système de construction qu'il

avait suivi, pour être hardi, n'en était pas moins conforme aux règles; il résolut de n'opposer aux critiques que la résignation d'un esprit sûr de lui.

Le Bicheur vint pendant près de huit jours de suite et ne fit pas autre chose qu'un certain mélange de couleurs dans les pots assemblés devant lui. Il buvait à tout moment en répétant sans cesse que l'eau de vie et le rosolio ne pouvaient manquer de donner plus de lustre et de brillant à sa peinture.

Bientôt il cessa de venir, n'ayant laissé d'autre trace de son passage que ses pots remplis de couleurs qu'il avait recouverts, en recommandant bien qu'on n'y touchât pas. Alors on recommença à maudire M. Lalance. Le théâtre ne serait pas achevé. Ne valait-il pas mieux s'adresser à d'autres peintres qu'à ce vieil ivrogne dont la main tremblait dès qu'il prenait son pinceau? « Ah! n'accusons jamais nos amis, » s'écriait M. Lalance; « il est cruel de douter de leur dévouement!... »

Grâce à l'activité de Valentin, le plancher

était entièrement reconstruit et plus solidement qu'il ne l'était auparavant : les voisins ne purent croire à un pareil miracle. Les connaisseurs, les gens habitués à apprécier les travaux de ce genre, vinrent successivement dans l'épicerie et restèrent frappés d'étonnement. Ils sentirent se dissiper leurs préventions contre Valentin et eurent même un certain respect pour lui.

Pour bien constater la solidité du plancher, M. Lalance pria Feruson et ses musiciens de vouloir bien jouer un air de danse, et fit exécuter à plusieurs enfants du voisinage, qu'il exerçait depuis longtemps, un ballet qu'il dirigea lui-même.

Dominique, Eustache et Daniel, cédant à l'invitation de M. Lalance, exécutèrent aussi plusieurs pas nouveaux, entre autres *le saut du manche à balai*, *la danse du Suisse*, *la danse des sabots*, etc... Eustache se mit à danser sur les mains et se fit applaudir par la manière plaisante dont il s'acquitta de ce pas qui est d'une difficulté extrême. Mais, dans ces exercices, la palme resta comme de coutume

à Valentin, qui se montra plus hardi et plus brillant que personne. Après avoir dansé d'une façon incomparable, il termina par un saut périlleux d'une hardiesse telle que les spectateurs poussèrent un cri d'effroi : il est vrai de dire que le plancher du théâtre était récemment construit et avait conservé toute son élasticité, ce qui ne laissait pas de faciliter le sauteur.

Comme Valentin descendait du théâtre pour reprendre ses habits de ville, il fut tout surpris d'entendre Claire, qui se tenait dans le coin de la salle le plus obscur, lui dire à voix basse :

« Valentin, voulez-vous venir tout à l'heure me trouver? Mais surtout évitez que Daniel ou Dominique ne vous voient... »

Valentin ne sut d'abord que penser de cette singulière demande. Était-ce bien à lui que Claire s'adressait, à lui qu'elle n'avait point cessé de haïr? Curieux de voir la fin de cette aventure, il s'empressa de changer de costume, puis, après avoir pris une attitude hardie, il se disposa à aller trouver Claire.

La porte de la chambre était entr'ouverte, la

pauvre fille n'avait point de défiance. Valentin put entrer librement. Il éprouva un certain plaisir en remarquant l'air de propreté qui régnait dans cette chambrette.

Claire tenait Lionne sur ses genoux et la caressait d'un air tendre. Autrefois elle détestait Lionne, souvent même elle la battait; à présent, c'était une douceur, un soin sans égal. Valentin reconnut ainsi qu'il n'est point de source de haine qui ne s'épuise à la longue. Un homme aimable et habile sait fort bien ne pas se désespérer, s'il s'est par malheur attiré l'aversion de la femme qu'il aime. Il n'ignore pas que cette aversion se dissipera d'elle-même : ce sera d'abord un peu moins de froideur, puis un peu d'intérêt, puis ces aveux qu'on devine; enfin un signe certain de confiance. Le rapprochement devient complet et le contentement de l'un des deux cœurs est d'autant plus grand qu'il est resté plus longtemps confondu dans les regrets et les désirs.

Claire invita Valentin à s'asseoir à côté d'elle. Ses paupières humides, bordées de longs cils,

étaient baissées; son front couvert d'un peu de rougeur : cet embarras, cette agitation qui ne se trahissaient que par des battements de cœur, prêtaient une expression touchante à toute sa personne.

Elle était un peu décolletée, car le temps était très chaud. La fenêtre était entr'ouverte, de façon que le vent jouait librement avec ses boucles de cheveux et soulevait même de temps en temps le coin de son fichu. Alors on apercevait mille charmes cachés qu'on rougissait presque d'avoir entrevus : c'était une gorge formée par l'amour et dont on devinait la divine beauté. Le vent, comme un geolier capricieux, tantôt fermait entièrement le fichu, tantôt se plaisait à le tenir soulevé : les yeux se perdaient avec le cœur dans un détour où le ciel avait semé ses plus doux trésors. On voyait se former une voûte charmante, composée de toutes les merveilles de l'amour, pareille à ces premières teintes du ciel, mélange de roses naissantes et des fleurs les plus tendres, qui semblent un lit préparé pour la venue d'une belle aurore.

Valentin se sentit ému en se voyant si près de cette enchanteresse : ce visage exerçait sur lui un empire particulier, il ne pouvait se lasser d'en admirer la perfection. Claire était moins émue que lui et avait déjà surmonté sa timidité.

« Je voulais, » lui dit-elle d'une voix douce, « vous remercier moi-même du zèle que vous avez mis à travailler à ce plancher dont la ruine avait causé un si grand chagrin à mon père. Vous avez été pour lui l'ami le plus fidèle, car je pense bien que vous n'avez eu dans tout cela d'autre but que de lui plaire... Autrefois, Valentin, je me défiais de vous, j'avoue même que je vous haïssais, mais aujourd'hui je suis guérie de mes préventions : pardonnez-moi donc les injustes reproches que j'ai pu vous faire; je vous regarde comme notre meilleur ami, et, pour vous le prouver, je vous tends la main, acceptez-la en signe de réconciliation. »

Valentin ne l'aimait plus depuis longtemps et s'étonnait même qu'il eût pu l'aimer; il ne pensait qu'au moyen de se venger de ses dédains; cependant un si doux langage l'attendrit. Il

prit la main qu'elle lui tendait et la pressa contre ses lèvres, sentant son cœur pénétré d'un doux transport; mais il craignait aussi que ce ton d'amitié ne cachât un piége, car il savait que, si Claire avait un bon cœur, elle était en même temps fort coquette.

« Je n'espérais pas, » reprit-il d'un ton hypocrite, « mériter un sort si favorable; j'avais renoncé depuis longtemps à l'espoir de vous plaire. Ne me remerciez pas du zèle que j'ai mis à travailler au théâtre. Le travail n'est rien pour moi; quand je me sens soutenu par un but secret, les tâches les plus rudes me semblent légères... D'ailleurs je devais bien cela à votre père qui m'a toujours protégé contre mes ennemis. Il m'a pris en amitié, et dès lors ses moindres désirs ont été des lois pour moi. Ceux qui m'ont aimé ne s'en sont jamais repentis, mais malheur à ceux qui me haïssent! »

Claire, effrayée de la menace que semblaient contenir ces dernières paroles, essaya de le retenir.

« Encore un mot, » dit-elle, « Valentin, je

voulais aussi vous demander un service..., une grâce..., mais je craignais d'être refusée... Mon père, vous le voyez, est entièrement éloigné de ses affaires; nous sommes perdus, ruinés si tout cela continue... Ah! si c'est une vengeance que vous avez voulu satisfaire, en vous emparant de l'esprit de mon père, votre but n'est-il pas rempli? Ne voyez-vous pas que maintenant il ne manque plus rien à notre malheur?... »

Elle ne put continuer, car elle avait beau vouloir ne pas montrer son chagrin, la peine qu'elle éprouvait était la plus forte. Les soupirs vinrent bientôt l'interrompre. Valentin la regarda et sourit avec amertume; son cœur semblait satisfait. Il fit quelques pas pour sortir.

« Adieu, Claire...

— Encore un mot, » s'écria-t-elle, « et dites-moi, cruel, ce que je puis faire pour vous toucher... Tenez, prenez, s'il le faut, cette bague à laquelle je tiens tant; Eustache me l'a remise, hélas! au plus beau temps de nos amours; elle est pour moi comme une partie de mon cœur; eh bien! si vous me jurez de la porter

toujours, elle est à vous, je vous la donne... »

Valentin appela Lionne et ouvrit la bague que Claire venait de lui remettre, et la plaça à un petit anneau qui se trouvait au collier de la chienne. Il voulait ainsi prouver à Claire le peu de cas qu'il faisait de son présent. Mais celle-ci, bien qu'elle fût vivement choquée de cet affront, garda le silence. Elle attacha sur lui un regard qui eût assurément touché un cœur moins dur que le sien. Lionne vint alors poser sa jolie tête sur ses genoux; au lieu de la repousser, Claire la regarda d'un air attendri; elle la caressa et lui dit : « Après tout, pourquoi t'accuserais-je du mal que ton maître me fait?... »

Valentin, craignant qu'elle ne cherchât plus à l'entretenir, revint près d'elle, par une contradiction naturelle aux amants; il rapprocha sa chaise de la sienne et se mit à jouer avec le coin de son fichu. Bien qu'elle fût d'une délicatesse extrême, elle ne songea pas à le lui retirer. Valentin prenait un certain plaisir à observer son trouble. Après quelques instants de silence, il lui reprit la main; mais cette fois, la pauvre fille

était si tremblante, qu'elle avait presque oublié le nom de celui qui se trouvait près d'elle. Elle mit son autre main devant ses yeux, cherchant à modérer son chagrin.

« Claire, » lui dit Valentin à voix basse, « ne vous affligez plus, c'est moi qui vous en prie, je suis prêt à vous obéir ; point de faiblesse; les plaintes, loin de nous soulager, ne font qu'aggraver nos maux... »

Claire feignit à son tour de ne pas le comprendre ; elle était bien décidée à ne plus essayer de toucher ce cœur méchant ; elle continua à détourner la tête, le visage à demi couvert par une de ses mains, l'autre entre celles de Valentin. Celui-ci reprit d'un ton plus doux :

« Claire, ma bien-aimée, ne vous troublez pas ainsi ; voulez-vous donc que je parte et ne sache même pas pourquoi vous m'avez fait venir ici?... »

Il appela Lionne et la déposa sur les genoux de Claire ; il ôta la bague qu'il avait mise à son collier et la plaça à son doigt. Claire remarqua ce mouvement qui, au fond, l'apaisait un

peu. Elle se retourna du côté de Valentin, et le regard qu'elle jeta sur lui équivalait au plus tendre aveu. Alors Valentin se pencha vers elle et lui dit :

« Se peut-il qu'une fille telle que vous doute d'elle-même et déguise le pouvoir qu'elle exerce? Je sais bien que vous me détesterez toujours; mais n'importe, je veux mettre mon orgueil à agir comme si vous m'aimiez... »

Elle le regarda d'un air incrédule :

« A quoi bon ce langage? » reprit-elle, « je n'ai rien à vous demander; allez, achevez de jeter le trouble dans notre maison; continuez de vous faire un jeu de nos malheurs; pourquoi donc vous prierais-je encore ?...

— Ah! ne parlez pas ainsi, » s'écria Valentin, « ne vous ai-je pas toujours aimée, faut-il vous le prouver encore?... On me craignait autrefois, on me détestait, on me croyait traître et perfide, eh bien! il est vrai, j'ai pu mériter ces reproches; mais mon cœur n'avait pas encore été adouci par le vôtre; le pouvoir de vos charmes ne s'était pas fait sentir...; votre pré-

sence, vos regards, voilà mes seuls enchantements, les seuls moyens dont je me sois servi pour animer mon zèle et m'élever quelquefois au dessus de mes rivaux... »

Ces derniers mots firent tressaillir Claire : elle crut comprendre que tout espoir n'était pas encore perdu ; elle reprit :

« Valentin, que feriez-vous donc si je voulais mettre ce zèle à l'épreuve? Si je vous disais : « Un seul mot peut me sauver, » ce mot, le prononceriez-vous?... Vous le savez, la pauvreté nous dévore; cette ennemie nous guette dans l'ombre et s'avance à pas de loup; où donc est ce bon-homme si calme autrefois, si tolérant et que j'étais si fière d'appeler mon père?... Hélas! il est perdu... Tout nous secondait alors, la douce paix était assise chaque jour à notre porte; heureux jours que nous ne reverrons plus! Ah! Valentin, cette maudite salle de spectacle est venue détruire notre espoir! Avant qu'elle ne fût construite, mon père n'était pas perdu sans retour; mais maintenant, il n'y a plus qu'à pleurer sur ses erreurs... Je ne vous accuse pas; car vous

avez travaillé avec ardeur; le travail mérite sa récompense, et puis il fallait un peu de baume sur ce pauvre cœur blessé...; mais à présent que tout est fini, si je vous disais : « Détruisez l'ouvrage de vos mains, rendez mon père à ses devoirs, traitez-le comme un enfant qui, voyant ses désirs satisfaits, souffre que ses jouets soient brisés; en un mot, anéantissez ce théâtre, objet de tant de soins...; alors, Valentin, que me répondriez-vous?... »

Valentin se leva brusquement et attacha sur elle un regard où l'indignation était peinte; il avait compris le but caché de ses tendresses.

« Je vous promets, » lui dit-il froidement, « qu'avant peu de temps ce théâtre, qui semble vous causer tant d'inquiétudes, sera délaissé; rapportez-vous-en à ma promesse. »

Cette assurance ne fit qu'augmenter les tourments de Claire; elle crut comprendre cependant qu'elle exerçait un certain empire sur lui; elle le laissa s'éloigner; mais lorsqu'elle fut seule et qu'elle s'aperçut que sa bague n'était plus à son doigt, elle tomba dans une rêverie profonde. Eus-

tache regardait ordinairement sa main à chaque instant. Que dirait-il lorsqu'il verrait que sa bague n'y était plus? Alors, pour la première fois, Claire craignit d'aimer Valentin; elle eût voulu pouvoir trouver un homme assez hardi pour lui chercher querelle et lui reprendre cette bague. Effrayée du trouble où elle était, elle s'écria :

« Protégez-moi, mon Dieu, et ne permettez pas à un pareil homme de vivre plus longtemps avec nous... Ah ! mon oncle m'avait bien dit que tôt ou tard il nous perdrait... »

Au milieu des malédictions dont elle accablait Valentin, elle avait parfois de singuliers retours; elle se disait en soupirant : « Il est pourtant bien vrai qu'il m'aime, puisqu'il a accepté ma bague. » Son cœur était livré à un combat cruel; enfin, voulant échapper à ses pensées, elle résolut de descendre dans la salle de spectacle, espérant y trouver quelque distraction.

En entrant, elle fut effrayée du bruit qui se faisait dans la boutique : son père et ses amis étaient groupés autour du peintre Le Bicheur, qui était étendu tout de son long près du comp-

toir et ne cessait de répéter qu'il venait pour peindre les décors, et non pour entendre toujours corner les mêmes sornettes à ses oreilles.

« Je tiens ma promesse, j'espère, » ajouta-t-il; « et l'on ne m'accusera pas, cette fois, d'avoir perdu la mémoire... »

Il essaya de se lever, mais il était dans un tel état d'ivresse qu'il n'y put parvenir; il fallut le porter dans la salle de spectacle. Les assistants étaient scandalisés, et ne doutaient pas que l'ouvrage de Le Bicheur ne dût être refait entièrement.

Cependant on avait disposé les toiles, on avait même donné les premières couches; il ne s'agissait plus que de faire les ornements et les peintures. Après avoir employé près d'une heure à chanter, à dessiner avec du charbon, sur le plancher, des figures grossières, et surtout à boire du rosolio, Le Bicheur, prenant tout à coup une attitude sérieuse, déclara qu'il était temps de se mettre à l'ouvrage.

Il monta à l'échelle, malgré les efforts que l'on fit pour l'en détourner; il était naturellement

obstiné. Quand il fut parvenu à une certaine hauteur, il chancela et peu s'en fallut qu'il ne tombât. Assurément la chute eût été grave; mais il est, dit-on, un génie caché qui veille sur ces grands enfants dont la raison obéit aux lois du dieu du vin. Après un certain nombre d'oscillations, Le Bicheur finit par prendre son aplomb; il demanda son pinceau et ses couleurs et se mit à peindre, mais d'une main si mal assurée que chacun détourna les yeux pour ne pas voir les indignes peintures qui allaient couvrir le plafond.

« Oh! ciel, protége-moi, » s'écria Le Bicheur, « et fais descendre sur ma tête un rayon de ton divin flambeau!... »

Le ciel entendit apparemment cette prière, car Le Bicheur, ayant exigé qu'on le laissât seul, retrouva assez de sang-froid pour se mettre aussitôt à l'ouvrage. Au bout de quelques heures, il rappela M. Lalance et ses amis, et déjà le plafond était orné d'arabesques dont les nuances étaient si belles qu'on eût cru voir briller l'arc-en-ciel. Le Bicheur mêla bientôt à ces arabesques

des oiseaux au riche plumage; leurs ailes semblaient dorées et leur cou entouré d'émeraudes; leurs têtes s'allongeaient comme pour becqueter des fleurs et des fruits. Il peignit aussi des mascarons, des sujets grotesques d'un goût si parfait qu'on eût dit que ces sortes de figures allaient s'animer.

Au bout de quelques jours, la salle fut entièrement peinte. Ici c'était un tableau représentant un verger chargé de tous ses fruits, ou bien une fontaine où les bestiaux, en passant par une prairie, venaient se désaltérer; on eût cru entendre leurs mugissements. Ailleurs, c'était une pantalonnade formée de petits enfants déguisés en masques, et si malicieux qu'on les eût pris pour des Amours. Les connaisseurs du quartier, en entrant dans la salle de spectacle, ne purent dire si ces peintures étaient bonnes ou mauvaises; ils furent seulement frappés de surprise. Ils cessèrent alors de blâmer l'amitié que M. Lalance portait à ce charmant ivrogne qui venait de si bien décorer la salle.

Le Bicheur, sans paraître se soucier des cri-

tiques ni des louanges, ne cessait de chanter à tue-tête des refrains à boire. Lorsqu'il eut achevé de peindre la salle, il commença les décors; il acheva ensuite le rideau du fond et la toile de l'avant-scène, de façon qu'on put bientôt apprécier l'ensemble de ces peintures exécutées avec tant de rapidité. On alluma toutes les chandelles qui se trouvaient dans la boutique; Dominique découvrit même de vieux cierges oubliés depuis longtemps dans une des caves et qui furent d'un grand secours. Le théâtre étincelait de mille feux; la scène semblait aussi profonde que celle d'un grand théâtre, et les peintures dépassaient ce qu'on avait vu en ce genre de plus beau.

M. Lalance, ivre de joie, demandait qu'on lui amenât Le Bicheur; il voulait l'embrasser, et ne trouvait point d'expressions assez fortes pour lui peindre son contentement, il pensait même à le couronner de lauriers sur cette scène qu'il avait si bien ornée. Mais on chercha vainement le peintre dans la boutique, dans les étages supérieurs et surtout dans les caves : on

s'aperçut bientôt qu'il s'était esquivé. On ne sut à quel motif attribuer ce départ subit. Les uns prétendirent que Le Bicheur s'était subitement converti et avait été emmené dans la rue par un homme d'un âge mur, vêtu de noir, et qui semblait appartenir à l'Église; les autres assurèrent qu'ayant rencontré devant la boutique un jeune homme à l'air franc et jovial, qu'il avait reconnu pour son fils, il s'était mis à lui sauter au cou et l'avait suivi en jurant de ne plus le quitter. On ne sut laquelle adopter de toutes ces versions.

Cependant les gens qui parlaient autrefois le plus dédaigneusement des projets de M. Lalance avaient maintenant bien changé de sentiments. Cet homme que chacun supposait fou avait fini par se faire admirer même de ses détracteurs. Il ne lui manquait plus pour compléter son triomphe que de voir son beau-frère venir approuver ses plans et lui rendre enfin justice. M. Hermel, qui avait cessé depuis longtemps de le voir, ne laissa pas de céder à sa demande; vaincu par ses prières, il se décida

un jour à se rendre dans la salle de spectacle.

Mais quelle fut la douleur du pauvre épicier lorsqu'il entendit son beau-frère, dont il ne pouvait révoquer en doute le goût et le discernement, critiquer le théâtre dans toutes ses parties ! M. Hermel avait une grande influence dans le quartier et son opinion en entraînerait nécessairement beaucoup d'autres. Son sourire dédaigneux perça le cœur de M. Lalance, qui tremblait de tous ses membres comme un coupable en entendant son arrêt de mort.

M. Hermel continuait à exercer son blâme sans paraître s'apercevoir de son trouble. « La disposition de la scène, » disait-il, « est mauvaise de tous points ; le plancher se trouve beaucoup trop incliné, et sans doute le même accident qui a eu lieu quelques jours auparavant se renouvellera. » M. Lalance, oubliant que l'esprit de M. Hermel était nécessairement prévenu, s'écriait d'un ton désespéré :

« Ah ! mon frère, je vous jure que vous vous trompez : les connaisseurs, les architectes consommés dans leur art, les plus

habiles mécaniciens ont précisément admiré ce que vous venez de blâmer. . . . . Songez, après tout, qu'il n'y a point ici bas d'ouvrages parfaits... »

M. Hermel vit bien qu'il cherchait vainement à détruire ce théâtre protégé sans doute par quelque puissance supérieure à la sienne; il espéra cependant que le temps et l'expérience feraient ce que ses remontrances n'avaient pu faire. Bien qu'il eût le goût naturel des arts, il ne croyait point aux talents de son beau-frère : il pensait que la première chute que ferait M. Lalance suffirait pour le guérir de cette passion funeste.

On se souvient sans doute que le neveu de M. Gillier, le jeune Vincent, avait été autrefois un des plus grands détracteurs de M. Lalance. Sans attaquer ouvertement le théâtre, il l'accablait sans cesse de traits mordants. Jaloux et railleur comme tous les poètes, Vincent avait l'habitude de blâmer les projets auxquels il n'avait point pris part. Mais quand ce théâtre, qu'il n'avait regardé longtemps que comme le rêve

d'un cerveau malade, s'était mis à prendre une forme réelle, il était aussitôt passé des excès du dénigrement au comble de l'enthousiasme. Non seulement il s'était réconcilié avec les projets de M. Lalance, mais sentant sa verve s'allumer, il lui avait promis une pièce qui serait donnée pour l'ouverture. Voilà bien les poètes! l'inconstance est leur loi, ils n'ont d'autres lois que leurs boutades.

Vincent se mit aussitôt à l'ouvrage et par une combinaison bien digne de son esprit, il résolut de mystifier le pauvre épicier en composant une pièce qui n'offrirait qu'un tissu de scènes confuses et inintelligibles. Échauffé par cette pensée, l'infernal bossu eut bientôt achevé un canevas qu'il intitula *le Triomphe de l'Amour;* il eût pu tout aussi bien l'appeler le triomphe des sauts et des gambades; car jamais on n'avait vu dans une pièce suivie pareille réunion de danses et de tours de force.

Mais les bons acteurs ne savent-ils pas tirer parti d'une pièce médiocre, parfois même faire jaillir la lumière d'un chaos ténébreux? M. La-

lance et ses garçons de boutique avaient tant de zèle ingénieux que leurs rôles ne pouvaient manquer de devenir importants entre leurs mains. Ces rôles semblaient, d'ailleurs, avoir été faits exprès pour eux. Bien que le hasard seul eût présidé à la pièce de Vincent, le hasard les protégeait et les avait placés dans le cadre de leurs habitudes; leur personnage était, pour eux, comme une condition; ils le jouaient chaque jour instinctivement.

Ainsi, pour ne parler que des principaux acteurs, sur quelle scène eût-on jamais trouvé un père Cassandre à la fois plus simple et plus expressif que le chef de l'épicerie lui-même, qui jouait comme il parlait, rattachait au théâtre toutes les actions de sa vie? La nature semblait avoir gravé d'avance les sentiments les plus variés sur cette physionomie mobile. La crainte, l'amour, l'émotion, l'étonnement, tout s'y succédait. Un comédien du premier ordre eût envié cet œil vif et ardent au milieu des rides qui l'entouraient, ces sourcils à demi blanchis, ce sourire ingénu, pareil à un

rayon de soleil qui dorerait les neiges de l'hiver.

Quant au rôle de Gilles, Vincent lui-même, qui ne cessait de tout critiquer, était forcé d'avouer que Dominique y produirait un effet incomparable. Sa figure, naturellement froide, cachait, sous un masque impassible, un grand fonds de subtilité; ses gestes, embarrassés en apparence, mais qui devenaient, lorsqu'il le fallait, aussi agiles que ceux d'une marionnette, semblaient d'accord avec les mouvements de sa figure. Ah! vive Dominique! On ne pouvait plus habilement rajeunir un rôle suranné. La farine qui couvrirait ses traits charmants de balourdise, loin de leur nuire, leur donnerait, au contraire, un plus amusant caractère.

« Quant à Valentin, » s'écriait M. Lalance, « qu'il nous suffise de dire qu'il est au dessus de tous les éloges. »

Ce rôle, ce rôle divin, ce génie de la force et de la tendresse, ce roi de la scène, Arlequin, en un mot, puisqu'il faut le nommer, quel autre eût été plus digne que Valentin de le représenter? Trouvez donc un corps à la fois plus

robuste et plus souple, des gestes plus doux, un tour de tête plus tendre. Voyez-le tour à tour subjuguer, céder, commander, obéir. C'est un serpent qui vous enlace, se glisse près de vous et vous mord en vous caressant. Voyez aussi cette jambe fine comme le roseau, ces bras passionnés, qui ont conservé la grace et la charmante indécision de l'enfance; et puis cette batte, cette batte divine, le génie, l'ame, la destinée d'Arlequin, qui voltige comme l'éclair, renverse tous les obstacles, distribue à chacun la joie, la gaîté ou la misère. Et en supposant même que la figure de l'acteur n'eût pas toute la perfection désirable et fût même irrégulière, n'avait-elle pas, à titre de protection, ce masque noir, autre talisman, rempart ténébreux qui ne laisse apercevoir que deux points ardents et lumineux comme un flambeau. Femmes, défiez-vous de cet enchanteur, surtout depuis qu'il a pris ce costume bigarré qui peint si bien son cœur mobile.

Il fallait aussi trouver un Amour, car ce rôle formait le pivot de la pièce; c'était à lui que tous les évènements se rattachaient. Daniel fut chargé

de ce personnage, et sa jolie figure, jointe à son air d'innocence, rendrait l'illusion complète. Un seul point parut regrettable : c'était de cacher ses beaux yeux sous un bandeau. Quant à ses ailes, ce fut M. Gillier qui s'en chargea; celles qu'il lui fabriqua devaient se plier et se déplier d'elles-mêmes et si naturellement qu'on les eût prises pour des ailes d'oiseau.

Tous les rôles étaient donc distribués à l'exception d'un seul toutefois, mais plus important peut-être que tous les autres. L'intrigue en effet, après de longs écarts, finissait par se rattacher tout entière à la jeune et charmante Argentine, cette jeune fille aux yeux tendres que tant de gens pourraient peut-être accuser d'inconséquence, et qui pourtant reste toujours sage et vertueuse même au milieu des plus grands dangers. Quel étrange composé d'innocence et de hardiesse! Créature sans pareille qui s'abandonne tout entière à un traître, et après s'être vue tour à tour délaissée et maltraitée par lui, finit par l'épouser au milieu de la musique et des danses.

Claire, la belle Claire refusait obstinément de

se charger de ce rôle. M. Lalance avait beau la prier, ne cessant de lui répéter que le sort de la représentation dépendait de sa volonté, il n'obtenait que des refus.

« Ah! quel malheur! » s'écriait-il, « et qui eût osé le prévoir? Nous mettre ainsi dans l'embarras en refusant de se charger d'un des meilleurs rôles de la pièce! Tout était prêt, nous avions surmonté les plus grandes difficultés, et maintenant voilà nos plans détruits par la résistance d'une petite fille!... »

M. Lalance se trouvait en ce moment dans la boutique de M. Crépin; il venait chaque jour épancher son chagrin dans le sein du mercier. Ce dernier, autrefois si rigoureux envers Eustache, avait fini par pousser la condescendance jusqu'à lui permettre de jouer cinq ou six rôles différents dans la pièce que M. Lalance préparait. Il fallait un homme à la fois assez modeste et assez dévoué pour représenter l'amant malheureux de la belle Argentine, le créancier qu'Arlequin paie à coups de batte, le paysan importun que Gilles renvoie à coups de bâton.

Eustache avait bien voulu se charger de ces différents rôles.

M. Crépin, touché des lamentations de son voisin, essaya de le consoler en l'exhortant à compter sur la bonté du ciel. Souvent il suffisait d'un seul évènement pour donner aux choses une face plus heureuse. Mieux valait, après tout, chercher à se passer de Claire et donner à une autre le rôle d'Argentine. M. Lalance n'écoutait même pas les consolations de ses voisins et ne cessait de s'écrier : « Ah! tout est perdu! ce nouveau malheur a mis le comble à nos peines! »

Tout à coup, au moment où il s'abandonnait à sa douleur, on vit M. Crépin se frapper le front d'un air mystérieux, comme s'il venait d'avoir l'esprit frappé de quelque illumination. Il s'approcha gravement de la table ronde où se trouvaient sa nièce et les jeunes ouvrières. Elles travaillaient en ce moment avec plus d'activité encore que de coutume, feignant de ne pas entendre ce qui se disait autour d'elles, bien qu'elles n'en perdissent pas un mot. M. Crépin,

qui ne manquait pas de pénétration, savait fort bien que sa nièce Aglaé mourait d'envie de paraître sur le charmant petit théâtre de l'épicerie. Légère et coquette, Aglaé avait surtout le goût de la parure; ce théâtre était pour elle comme un paradis enchanté dont elle avait à peine entrevu les merveilles.

Quelles furent donc sa joie et sa surprise lorsqu'elle vit son oncle s'approcher d'elle et lui dire en lui frappant doucement sur la joue :

« Aglaé, vous sentiriez-vous capable de jouer un rôle dans la pièce que l'on répète chez notre voisin ?... »

Aglaé était trop heureuse et trop émue pour pouvoir répondre; elle laissa tomber son ouvrage et ses joues se couvrirent d'une soudaine rougeur. Elle balbutia, parut interdite; des larmes de joie remplirent ses yeux. Elle était en ce moment si jolie, sa figure naturellement un peu malicieuse avait pris un si heureux caractère de candeur que M. Lalance, comprenant qu'il avait enfin trouvé son Argentine, ne put s'empêcher de l'embrasser.

Sans doute, sa figure n'était pas aussi accomplie que celle de Claire, ses traits étaient moins réguliers, ils n'avaient point ce petit air de fierté qui convenait si bien à la reine de l'épicerie. Mais à côté de la Beauté, il y a la Grace, sa charmante sœur, qui rayonne d'un éclat non moins pur peut-être et souvent même rivalise avec elle. Heureuse celle qui possède le don de la grace! ses plus frappants défauts deviennent des perfections; il n'est point pour elle de désavantages.

Aglaé dansait à merveille, c'était la légèreté même. Un pareil talent n'était pas à dédaigner, dans une pièce où les danses étaient prodiguées. Il fallait chanter un ou deux couplets; sa voix était juste et touchante. « Ah! l'aimable fille! l'heureux naturel! pouvait-on résister à tant de perfections? » Ainsi parlèrent bientôt ceux qui la virent répéter son rôle.

Mais malgré tant de qualités heureuses, elle était fort inexpérimentée sur tout ce qui tenait au théâtre; car elle n'avait presque jamais quitté la boutique de son oncle. Valentin s'était chargé de lui enseigner son rôle. Elle ne pouvait guère

trouver de maître plus sévère ni plus difficile à contenter que lui. « Allons, tenez-vous de cette façon, » lui disait-il du matin au soir, « exécutez ce pas, relevez la tête, courbez un peu le corps... Argentine, volage Argentine, mes leçons seront-elles donc perdues ?... »

M. Crépin était enchanté des talents de sa nièce; sa figure lui avait toujours paru médiocrement jolie, parce qu'il ne l'avait vue qu'au milieu de sa boutique; à présent, sur ce théâtre, au milieu de ces gens animés par le plaisir, Aglaé était charmante; son zèle suppléait à son inexpérience. La vérité, le naturel donnaient à son jeu un caractère particulier, et l'on ne doutait pas qu'elle dût paraître une comédienne parfaite.

Bientôt on put commencer à répéter d'une façon suivie. Vincent, qui avait décidément pris goût à la pièce, dirigeait les acteurs, mêlant à ses observations des remarques critiques. Il adressait à chacun des conseils dictés presque toujours par un goût fin. M. Lalance n'était plus le même depuis qu'il avait commencé à se

pénétrer de son rôle; sa gaîté avait disparu. Quand on voit approcher le terme d'une action décisive, le cœur le plus ferme a des battements et des moments de défaillance; les angoisses, l'espoir, l'inquiétude l'oppressent à la fois. M. Lalance était presque toujours dans des transes mortelles. Cette pièce justifierait-elle l'attente qu'elle avait d'avance excitée? Le succès couronnerait-il tant d'efforts, ou bien faudrait-il avoir à déplorer une chute honteuse? Le succès n'est que le hasard souvent; il fuit celui qui l'appelle, il sourit à celui qui le dédaigne.

La plus grande partie du jour était consacrée à répéter; puis on s'occupait quelquefois, jusque fort avant dans la nuit, à terminer les décors et les accessoires. M. Crépin avait mis généreusement à la disposition de son voisin ses rubans et ses étoffes. Il n'était pas de jour où il ne lui avançât quelque nouvelle somme d'argent, souvent même au risque de se gêner, mais il fallait bien suffire aux dépenses du théâtre.

Au milieu de ces préparatifs qui occupaient l'attention générale, Claire se trouvait entière-

ment délaissée. Aglaé, par la manière dont elle remplissait son rôle, avait su s'attirer les bonnes grâces de tout le monde; chacun la fêtait. M. Lalance ne l'appelait plus que « sa chère Argentine. » Aglaé n'était point naturellement orgueilleuse, mais tant d'hommages étaient bien faits pour bouleverser une jeune tête. Bientôt sa coquetterie n'eut plus de bornes; elle devint capricieuse, hautaine, et, par malheur, ces défauts la rendirent encore plus jolie. Celle qu'elle appelait autrefois sa meilleure amie eut surtout à se plaindre d'elle.

Pour la première fois de sa vie, Claire sentit la jalousie se glisser dans son cœur : elle envia le sort d'Aglaé. Ah! pourquoi son oncle Hermel lui avait-il expressément défendu de paraître sur le théâtre? Elle eût été assurément aussi brillante qu'Aglaé dans le rôle d'Argentine; elle n'eût eu, peut-être, ni sa vivacité, ni sa hardiesse, mais elle y eût mis plus de tendresse.

Bientôt l'amour vint ajouter ses traits perçants aux tourments de la jalousie. Cachée dans un coin de la salle, vers la partie la moins éclairée,

elle regardait d'un œil d'envie les scènes d'amour qu'Arlequin jouait avec sa chère Argentine. Tantôt il l'agaçait en formant autour d'elle les pas les plus gracieux; tantôt il affectait de la fuir, pour se rapprocher d'elle ensuite avec plus d'instance. C'était l'amour représenté naïvement dans ses jeux.

Claire avait cru remarquer que Valentin éprouvait pour Aglaé un peu d'amour, car il n'était pas de tendresse qu'il ne sût feindre. Le cruel semblait se faire un jeu de ses peines. Il savait bien que Claire avait entièrement abjuré son ancienne haine et que même elle l'aimait tendrement, mais à mesure qu'elle cherchait à se rapprocher de lui, il affectait de s'en éloigner. Il redoublait de froideur et ne songeait même pas à s'informer des causes de sa tristesse.

La pauvre Claire, qui n'avait jamais eu que cet orgueil modeste qui plie la tête au moindre évènement, voulait à tout prix reconquérir ses bonnes grâces. Elle s'était mise à travailler avec ardeur aux costumes des acteurs, bien qu'elle n'eût point de talent comme couturière, et s'at-

tirât souvent les reproches de l'impérieuse Aglaé. Tandis que cette dernière brillait sur le théâtre, luttant avec Valentin de pétulance et de légèreté, Claire, assise à l'écart, occupait ses belles mains à attacher des roses et des dentelles à la robe que devait porter sa rivale : cette robe avait été faite par les plus habiles mains du quartier et pouvait être citée comme un modèle de richesse; de loin on l'eût prise pour un soleil. L'art divin qui se cache dans les plis des vêtements des femmes semblait s'être plu à la fabriquer de ses propres mains.

Claire soupirait en regardant la robe d'Aglaé, et pensait même quelquefois à placer la guirlande et les nœuds de rubans de travers, tant elle était chagrine et dépitée ; mais elle rejetait bientôt cette idée. Un jour, au moment où elle suivait le cours de ses pensées, tristement inclinée sur son ouvrage, elle fut tout à coup interrompue par une main qui la tira doucement par la manche de sa robe. Elle leva la tête et reconnut Valentin.

Il profitait d'un moment où les autres acteurs

étaient occupés à regarder l'effet d'une machine que venait d'inventer M. Gillier, le mécanicien. Il se pencha vers elle, et lui dit à l'oreille quelques mots de tendresse. Claire rougit et devint interdite..; que signifiait ce langage? Presqu'en même temps, elle sentit l'inquiétude s'emparer d'elle; les paroles de Valentin lui parurent un signe de dédain, ou bien c'était une indigne tromperie.

Cette impression de surprise et de peine devint si forte, qu'elle jeta son ouvrage de côté d'un air effrayé et se réfugia dans sa chambre pour mieux cacher sa honte. A peine venait-elle d'y entrer, que Valentin, qui s'était précipité sur ses pas, s'écria en s'emparant de sa main :

« Ah! ma bien-aimée, n'accusez que vous de tout ce qui arrive maintenant... C'est vous qui m'avez fui et ne m'avez plus laissé d'autre ressource que de paraître dédaigner celle que j'ai si ardemment aimée... Mais si vous voulez, il serait temps encore peut-être de me ramener à ces sentiments si doux que vous seule m'avez inspirés : il ne faudrait, pour cela, que joindre

vos prières aux miennes et engager votre père à s'acquitter enfin d'une promesse qui aurait fait notre bonheur... »

Claire, surmontant son embarras, allait lui répondre et lui avouer peut-être ce qu'elle éprouvait. Mais Valentin, pensant à la répétition, venait de s'éloigner précipitamment; Claire sentit alors renaître toutes ses craintes. En ce moment, son fidèle Ambroise entra. Il était calme, car lorsque sa raison n'était point altérée, il paraissait jouir d'une tranquillité complète. Devinant ce qui se passait dans le cœur de Claire, il vint se coucher à ses pieds, profitant d'un moment de tristesse pour se mettre plus avant dans ses bonnes grâces.

« Tu l'aimes donc? » dit-il en la regardant tristement; « chère cousine, tu l'aimes, et c'est un mal que tu cherches vainement à te cacher... Mais pourquoi te laisser aller à ton inquiétude? Ne sais-tu pas que, si jamais Valentin aimait cette petite fille au visage noir, cet amour ne serait pour lui qu'une flamme passagère?... Mais non, il ne l'aime pas : je l'observais hier,

et bien qu'il cherchât à lui témoigner sa tendresse, ses yeux étaient sans cesse attachés sur toi. Un seul de tes regards lui eût sans doute paru plus doux que tout le reste... ; mais toi, tu affectais de ne pas même remarquer ses mouvements ; ta tête se relevait un peu, pourtant tu ne quittais pas des yeux ton ouvrage, et le bruit qui se faisait autour de toi ne détournait en rien ton attention... »

Claire, touchée des paroles d'Ambroise, le regarda et crut remarquer que sa tête était décidément plus calme. Elle fut pénétrée d'une joie secrète : la guérison d'Ambroise n'était-elle pas son ouvrage? Elle allait lui répondre, mais elle fut interrompue par le bruit de la voiture de madame de V...., qui venait de s'arrêter devant l'épicerie.

VI.

Madame de V.... (car c'était elle) fut fort effrayée, en ouvrant la porte de l'épicerie, du bruit qui se faisait dans l'arrière-boutique. Elle demanda M. Lalance et alla s'asseoir dans le comptoir, pour l'attendre plus commodément. Madame de V...., après avoir joui d'une grande fortune, était maintenant presque entièrement ruinée : elle n'avait pas laissé de conserver cette indépendance d'humeur qui sied si bien aux femmes jeunes et belles, et même à celles qui,

sans être précisément jeunes, ont conservé la plupart de leurs agréments. Sa physionomie était remplie de feu; son esprit répondait à sa figure; de plus, elle aimait passionnément les beaux-arts; mais elle détestait la contradiction, et pour peu que quelqu'un s'avisât de la contredire, elle l'accablait aussitôt de traits mordants.

M. Lalance parut un peu interdit, lorsqu'en entrant dans la boutique il y trouva madame de V...., son plus implacable censeur après son frère. Il était à moitié vêtu de son costume de théâtre, qu'on était en train de lui essayer, et le désordre de ses habillements ajoutait à son embarras; il ne laissa pas de faire à madame de V.... une révérence courtoise. M. S...., frère de madame de V...., l'avait accompagnée à l'épicerie. M. Lalance estimait en lui un grand connaisseur en fait de théâtre: M. S.... joignait, à la politesse d'un homme d'un rang élevé, les ressources d'un esprit judicieux et éclairé.

Madame de V...., qui ne pouvait voir de sang-froid son protégé courir à une perte certaine, cédant à la bonté de son cœur, était venue tenter

un dernier effort sur l'esprit de M. Lalance. Elle ne blâmait ses goûts qu'à regret, car elle adorait elle-même le théâtre; mais elle pensait que telle passion qui sied à un homme riche ne convient pas à celui qui a besoin de tous ses moments pour subsister.

« Pierre, » dit-elle d'un ton grave, « dois-je ajouter foi à tout ce qu'on est venu me rapporter sur votre compte? Des gens bien informés, et entre autres votre frère, m'ont dit que vous aviez entièrement abandonné vos affaires pour vous livrer sans réserve à vos folies : on ajoute même que vous avez construit un théâtre qui attire chez vous tous les vagabonds du voisinage.... On m'a trompée, j'espère; ceux qui m'ont parlé ainsi étaient vos ennemis, ou bien ils auront pris pour un théâtre quelques planches dressées sur des tréteaux et qui peuvent se placer et se déplacer à volonté... »

M. Lalance, qui tenait cependant à s'excuser près de madame de V...., ne put supporter l'idée de voir son théâtre rabaissé de la sorte. Ce mot de *tréteaux* le fit tressaillir, il redressa

la tête et croisant les bras sur sa poitrine :

« Non, madame, » dit-il, « on ne vous a pas trompée : on vous a dit qu'aidé par mes voisins, j'ai fait construire ici même un théâtre véritable, muni de toutes ses machines et de ses accessoires, et sur lequel nous comptons représenter des pantomimes et des pièces suivies... Eh bien! rien n'est plus vrai; heureux si nous pouvons, par nos efforts, mériter les louanges d'une personne telle que vous.....

— Eh quoi! Pierre, » reprit madame de V.... d'un air sévère, « se peut-il que vous ayez sacrifié à de pareilles chimères la condition solide que le sort vous avait faite? Ce théâtre, croyez-moi, vous perdra; vous n'êtes pas appelé à y briller, car, s'il est vrai que vous ayez fait de cet art une étude profonde, pouvez-vous donc acquérir maintenant ce que la nature vous a refusé? Ne voyez-vous pas que les gens qui vous entraînent ne cherchent qu'à vous tromper et à s'emparer de votre esprit?

— Ah! madame, » reprit M. Lalance, d'un ton que l'enthousiasme rendait presque sublime,

« s'il est vrai que les gens qui m'ont aidé à construire ce théâtre aient voulu me tromper, je n'ai donc pas sujet de me plaindre, car le bonheur est le premier bien du monde, et celui qui nous apporte ce trésor n'a droit qu'à nos remercîments. Autrefois, avant que ce théâtre ne fût construit, j'avais souvent des accès de tristesse; mais depuis qu'il existe, depuis que chaque acteur commence à s'acquitter passablement de son rôle, je ne vis plus, je n'existe plus: peines, inquiétudes, tout a disparu; ma vie est un beau songe que rien ne trouble. Je lis dans les yeux de tous mes voisins l'attachement et l'estime que je leur inspire : un roi sur son trône n'est, en vérité, pas plus heureux que moi.... »

Madame de V.... sourit lorsque M. Lalance eut fini de parler. Elle regarda son beau-frère en passant, à plusieurs reprises, son doigt devant ses yeux, comme pour lui faire comprendre que la tête du pauvre homme était encore plus dérangée qu'elle ne le pensait. M. Lalance lui proposa de visiter le théâtre; madame de V....

parut hésiter, car elle craignait de se trouver confondue dans la cohue; mais son frère, qui aimait à se divertir, lui ayant fait un signe de tête, elle se décida à se rendre dans l'arrière-boutique.

En entrant dans cette salle de spectacle d'un style si singulier, Madame de V.... et son frère restèrent quelques instants stupéfaits, enchaînés par la surprise, ne pouvant peindre ce qu'ils éprouvaient. Ce merveilleux ensemble était pour eux comme un spectacle soudainement évoqué par la baguette d'un magicien. On les vit examiner avec un soin minutieux chaque peinture, chaque détail. Cet examen ne fit qu'augmenter leur admiration.

« Qui donc, » dit enfin M. S...., en s'adressant à M. Lalance, « a construit cette charmante salle?

— Ce sont tous les gens que vous voyez rassemblés ici, » répondit M. Lalance d'un ton modeste. Ils ont exécuté avec une incomparable adresse un plan que j'avais autrefois tracé. Je

n'aurais jamais cru qu'il pût s'appliquer à un si petit espace...

— Mais savez-vous bien, » dit M. S...., « que ces peintures, ces arabesques sont de vrais chefs-d'œuvre? Je ne crois pas que dans toute l'Europe on rencontre une salle de spectacle décorée de cette façon... Ces fleurs, ces fruits ont tant de vérité qu'on serait tenté de les cueillir. Ces figures sont parlantes, ces couleurs ont un éclat sans pareil...

— Toutes ces peintures ont été faites, » reprit M. Lalance, « par un pauvre peintre en bâtiments de mes amis, qui cache un grand talent sous un air insouciant et modeste. Mes garçons de boutique et quelques voisins, simples petits marchands, comme moi, l'ont aidé quelquefois, mais dans des travaux purement secondaires. On peut dire que la salle a été entièrement décorée de sa main... »

A ces mots, M. S...., quittant entièrement son ton de légèreté ordinaire, s'empara de la main de M. Lalance :

« Mon ami, » lui dit-il avec chaleur, « vous

avez eu raison de négliger vos affaires pour vous occuper entièrement de ce théâtre, qui a dû, je le comprends, occuper tous vos instants. L'homme qui veut produire quelque grande chose est obligé d'appliquer son esprit à un point unique. Cela donne, il est vrai, à ses pensées une sorte de fixité qui ressemble un peu à la folie... Mais qu'importe la route que l'on suit, pourvu qu'on atteigne son but? Quant à vous, votre destin est maintenant fixé. Les gens qui ne savent point ce que peut une volonté ferme, jointe à un cœur ardent, viendront près de vous prendre des leçons d'énergie et de persévérance... »

En parlant ainsi, M. S.... reprit la main de M. Lalance et se mit à le féliciter de nouveau avec la vivacité d'un homme de goût, qui sait qu'il parle à un grand artiste :

« Tâchez donc, » lui dit-il, « de voir le comte de la Trésorière, il n'y a que lui au monde qui puisse apprécier dignement un homme tel que vous... »

M. Lalance était trop ému pour pouvoir répondre. Il avait déjà souvent entendu parler du

comte de la Trésorière, de ses grands biens, de son humeur singulière, et surtout de sa passion pour les comédiens et le théâtre. Mais le moyen d'arriver jusqu'à lui? Il eût fallu pour cela quelque puissante recommandation. Il ne laissa pas d'inscrire sur ses tablettes le nom du comte, espérant que tôt ou tard le bon génie qui l'avait jusqu'alors secondé le rapprocherait de ce puissant protecteur.

Cependant le bruit se répandit bientôt, dans le quartier, que la salle de spectacle de M. Lalance, objet de tant de discussions, avait été décidément déclarée sublime par un grand connaisseur. Les détracteurs du théâtre furent un peu déconcertés, mais n'en persistèrent pas moins dans leur blâme, en disant que ces louanges s'évanouiraient sans doute d'elles-mêmes, le jour de l'ouverture. Les amis de l'épicier se glorifièrent, au contraire, des éloges qu'il avait reçus. Ils comprirent que la représentation ne pouvait manquer d'avoir un certain éclat.

Madame de V.... s'était sentie un peu mortifiée des louanges que son frère avait accordées

à l'épicier; ses reproches perdaient ainsi tout leur effet. Cependant, comme elle avait surtout en vue l'intérêt de sa chère filleule, elle crut comprendre qu'il lui restait encore un moyen de la sauver. Elle prit M. Lalance à part, puis, avec cette voix douce et charmante qui lui servait à captiver les cœurs :

« Pierre, » lui dit-elle, « je veux bien vous pardonner vos extravagances, et toutes les promesses fausses que vous m'avez faites, si vous consentez à vous séparer de votre fille, au moins pour quelque temps et à me la confier, jusqu'à ce que le bon ordre soit rétabli chez vous. Je la marierai et me charge même de la doter de mon mieux. Si pourtant la fortune me devenait décidément contraire, je vous la rendrais, car je ne veux partager avec elle qu'un reste de prospérité...

— Ah! madame, » reprit M. Lalance, « que de reconnaissance je vous dois pour cette offre généreuse! Gardez-vous de croire pourtant que je sois prêt à négliger mes affaires pour m'occuper entièrement du théâtre; je sais trop bien

ce qui nous manque à tous pour mériter les applaudissements d'un public qui n'aurait pas un peu de complaisance. Mais le temps nous formera, j'espère, et nous aurons bientôt acquis un peu plus d'assurance... Cependant, madame, je consens à me séparer de ma fille, si vous craignez qu'elle ne coure ici quelque danger : je sais d'ailleurs qu'elle est par goût éloignée du théâtre et ne voit qu'avec regret tous nos préparatifs. Je ne puis douter qu'elle ne soit disposée à vous suivre... »

M. Lalance s'éloigna et s'empressa d'appeler Claire, qui se trouvait en ce moment dans sa chambre, occupée à travailler à la robe d'Argentine; il l'appela à plusieurs reprises et Claire répondit d'une voix faible, qui marquait les tourments de son cœur. La vue de sa marraine, qu'elle aimait tendrement, lui rendit un peu de joie. Elle lui sauta au cou, et la tint quelques instants serrée dans ses bras.

M. Lalance fit aussitôt part à sa fille de la proposition de madame de V.... ; il entra dans les plus grands détails et lui répéta l'entretien

qu'elle venait d'avoir avec lui. Claire parut fort interdite, lorsque son père eut cessé de parler. Elle le regarda, puis sa marraine; elle pâlit, rougit tour à tour; enfin elle baissa la tête d'un air consterné et ne sut que répondre.

« Eh quoi! vous hésiteriez, Claire? » s'écria madame de V...., entraînée par la fougue de son caractère. « Je conçois que votre père, aveuglé par sa tendresse, ait autrefois refusé de se séparer de vous; mais puisque les liens qui vous attachent ici sont rompus, que ce bruit, ce mouvement vous importunent, pourquoi ne vous éloigneriez-vous pas de cette maison seulement pour un an ou deux?... Douteriez-vous de ma tendresse, Claire? ne vous en ai-je pas donné assez de preuves?... »

Claire prit les mains de madame de V.... qu'elle baisa avec transport, et s'écria d'une voix étouffée :

« Ah ! ma chère marraine, ne me parlez pas ainsi, vous m'accableriez trop en paraissant douter de mon cœur... »

Elle lui avoua qu'elle n'était point encore

décidée à la suivre, elle lui demandait au moins quelques jours pour réfléchir. Madame de V.... lui retira ses mains d'un air glacé, et lançant sur elle un regard irrité :

« Je devine, » lui dit-elle, « petite rebelle, je devine les motifs de vos refus ; vous êtes retenue ici par une raison que vous n'osez pas dire et que vous faites mieux de tenir cachée... Vous vous serez amourachée de quelques uns de ces bateleurs que votre père a si imprudemment attirés chez lui ; votre rougeur n'indique que trop bien la cause de votre trouble... »

M. Lalance fit un geste de surprise :

« Madame, » s'écria-t-il, d'un ton de dignité, « on peut blâmer notre théâtre, critiquer son architecture ; mais s'il est pauvre et obscur, du moins je puis dire à notre louange qu'il est resté à l'abri des intrigues honteuses. Il est pur comme notre conscience ; la débauche, les mauvaises mœurs ne l'ont pas souillé, et c'est en cela peut-être qu'il mérite d'être distingué des autres.... »

Claire, un peu enhardie par les paroles de son

père, se précipita aux genoux de madame de V...., et donnant un libre cours à son émotion :

« Ma chère marraine, » s'écria-t-elle, « de grâce, ne me jugez pas sur les apparences. Demain, je vous ferai connaître ma réponse, vous saurez tout ce qui se passe en moi, mes peines, les larmes que je ne cesse de répandre... Ah! je vous jure que je suis en ce moment si malheureuse que vous ne pouvez me retirer vos bontés!... »

Madame de V.... avait l'humeur trop vive pour revenir sur-le-champ d'un premier emportement :

« Adieu, Claire, adieu, » reprit-elle d'un ton un peu plus calme, « je ne vous ai pas retiré mon amitié, mais je n'ai pu me défendre d'un chagrin secret, en remarquant que vous, autrefois si simple dans vos désirs, vous ne craigniez pas de sacrifier aux égarements de votre cœur le bonheur assuré que je venais vous offrir.... »

Madame de V...., en prononçant ces mots, prit Claire dans ses bras et l'embrassa sur les yeux comme pour sécher ses larmes. Elle tendit

ensuite la main à M. Lalance qu'elle ne pouvait se décider à détester, bien qu'il eût de grands torts envers elle; elle lui promit d'assister à l'ouverture de son théâtre. M. S...., de son côté, lui promit de se joindre à sa sœur et sortit en lui assurant que son ami, le comte de la Trésorière, serait fidèlement instruit de tous les détails de la représentation.

M. Lalance n'eut pas la force de reconduire madame de V.... et son frère jusqu'à la porte de la rue, tant son bonheur était grand. Il rentra dans la salle de spectacle en s'écriant d'une voix étouffée :

« Ah! mes amis, mes amis, soutenez-moi; non, jamais je n'aurais osé me bercer d'un si doux espoir... Il est donc vrai! nous avons conquis les suffrages des plus illustres connaisseurs du monde!... Eh bien! où sont donc les malveillants, où sont les détracteurs qui nous conseillaient d'abandonner la pièce? Qu'ils viennent maintenant, qu'ils essaient encore de jeter parmi nous le trouble et la défiance!... »

Nous devons dire, pour expliquer ces dernié-

res paroles de M. Lalance, que, bien qu'on eût déjà fait plusieurs répétitions d'un effet satisfaisant, la plupart des acteurs étaient découragés. On avait reconnu que la pièce était fort difficile à monter. Peut-être même après de longues études et une perte de temps irréparable, ne parviendrait-on pas à mériter l'assentiment du perfide Vincent, qui ne cessait, par son rire sardonique, de glacer les efforts même des gens les plus zélés.

Déjà même un bruit sourd circulait dans le voisinage. On annonçait que cette pièce, préparée depuis si longtemps, ne serait pas jouée. M. Lalance, qui prenait tous ces bruits à la lettre, était au désespoir. Il ne cessait d'aller de l'un à l'autre, employant tour à tour les caresses auprès des enfants qui formaient le corps de ballet, les instances et les promesses pour retenir les voisins et les voisines qui remplissaient les rôles secondaires. C'était à qui se plaindrait et se révolterait. Le pauvre épicier était aux abois.

Vincent conservait, au milieu de ce tumulte,

un imperturbable sang-froid. Il souriait quand la confusion devenait extrême, ou bien il jouait avec les enfants. A voir l'expression tranquille de ses traits, on l'eût pris pour un génie malin, qui se divertit des évènements et des troubles humains qu'il a lui-même suscités.

Les éloges de M. S.... étaient venus relever pour un moment le courage des acteurs, mais l'abattement avait succédé à cette lueur d'espérance. A force de prières, M. Lalance obtint cependant qu'on reprît la pièce. Les acteurs, pour le contenter, consentirent à s'engager de nouveau dans ce dédale d'entrées, de sorties, d'événements et de scènes qui formaient un chaos sans ordre.

La pièce fut recommencée d'un bout à l'autre, comme si elle n'eût pas été encore répétée. Mais, pour éviter les interruptions, il fut convenu que celui qui troublerait la répétition soit par ses actions, soit par ses paroles, paierait une forte amende. Cette convention une fois faite, Feruson frappa sur son pupitre et fit exécuter le morceau de musique qui devait précéder la pièce.

Chacun se mit à la place qu'il devait occcuper au lever du rideau.

Valentin ne paraissait pas dans les premières scènes; il profita d'un moment de tumulte pour s'approcher de Claire, qui travaillait sans relâche dans un coin de la salle. Depuis quelques jours, Valentin s'était occupé d'Aglaé plus assidument que jamais; lorsqu'il voulait se montrer aimable, personne ne l'était autant que lui.

Aux premières paroles qu'il prononça, Claire soupira; elle avait de si grands reproches à lui faire! Son cœur était gonflé, et le plus simple aveu n'eût servi qu'à la trahir. Valentin lui demanda la cause de son chagrin; elle cherchait vainement à lui faire lire dans ses yeux la contrainte que sa présence lui causait; comme il continuait à la presser de questions, elle se contenta de lui dire qu'elle n'était ni triste ni inquiète, et reprit son ouvrage.

Valentin affecta alors de détourner la tête et de donner toute son attention à ce qui se passait sur le théâtre. Claire, le voyant décidé à garder

le silence, finit par lui avouer que sa marraine lui avait proposé de l'emmener pour la marier, en la dotant richement.

« Je lui ai demandé, » ajouta-t-elle d'une voix émue, « un jour ou deux pour réfléchir à ses offres... C'est à vous que je pensais, Valentin ; je me suis souvenue qu'il y a quelque temps l'idée de me voir m'éloigner avait paru vous chagriner, mais aujourd'hui les choses ont bien changé ; vous dépendiez alors de moi, mais aujourd'hui c'est moi qui dépends de vous...

— On dit, » reprit Valentin d'un ton grave, « qu'il ne faut pas dédaigner les dons des gens placés au dessus de nous, car leur attachement est sujet à se convertir en haine... »

Claire comprit qu'il lui conseillait de s'éloigner. « Ah! cœur indigne et cruel! » pensa-t-elle, « n'es-tu pas assez vengé? » Ces pensées bouleversèrent son esprit, mais elle n'eut pas la force de les exprimer. Elle trembla en pensant à l'excès de honte où elle allait descendre, elle qui autrefois daignait à peine répondre à Valentin.

« Ma marraine m'a aussi reproché, » ajouta-t-elle d'un son de voix si bas, qu'on l'entendait à peine, « d'aimer ici... quelqu'un..., ce qui m'empêchait de lui obéir...

— Elle a sans doute deviné que vous aimiez Eustache; ce garçon n'a du moins jamais eu à subir vos duretés. Il fut un temps où j'aurais presque envié son sort, où votre regard le plus froid, perdu pour ce cœur insensible, eût suffi pour me combler de joie... »

Claire le regarda. Elle eut un moment la pensée de lui demander s'il disait vrai, mais elle s'en garda bien, elle se dit qu'il avait dû pénétrer le fond de ses sentiments et ne lui parlait ainsi que par pure fourberie.

« Valentin, » reprit-elle, « avez-vous jamais envié l'amitié que je portais à Eustache?... Ah! comment éviter, hélas! le malheur qui nous menace?... »

En même temps elle se pencha vers lui, et si près, qu'une de ses mains effleura la sienne. Valentin s'éloigna brusquement et s'élança sur le théâtre. C'était à lui à entrer en scène. Il prit

la main d'Aglaé et se mit à faire autour d'elle un de ces pas merveilleux qui excitaient toujours l'admiration des assistants.

Claire ne pouvant supporter ce spectacle, qui aggravait sa peine, quitta précipitamment sa place et regagna sa chambre, le seul endroit de la maison où elle trouvât un peu de repos. Son cher confident l'y attendait. A demi couché sur le tapis si doux où reposaient habituellement les pieds de Claire, Ambroise jouait avec Lionne qu'il avait fini par prendre en amitié. Ce pauvre garçon s'était figuré que Valentin, qu'il regardait comme un être supérieur, avait le pouvoir de lui rendre la raison.

Claire, mécontente de tout le monde et surtout d'elle-même, accablée de cet amour qu'elle n'avait plus la force de combattre, se laissa tomber sur une chaise d'un air d'abattement. Ambroise s'approcha d'elle et essaya de la consoler, mais son cœur était si fortement oppressé qu'elle ne voulut pas l'entendre et finit même par le repousser avec impatience. Claire était habituellement la douceur même : aussi Am-

broise ne put-il supporter ses duretés. Il se mit à fondre en larmes :

« Ah! cousine, » s'écria-t-il, « autrefois tu ne m'aurais point parlé ainsi; tu craignais de m'affliger, un mot de ta bouche eût suffi pour me calmer... Que t'ai-je fait, dis-moi, pour être traité ainsi? »

Claire, touchée de ces paroles, s'empressa de lui donner sa main qu'il couvrit de baisers avec plus d'ardeur que n'en suppose un simple attachement.

« Voilà donc, » dit-elle en soupirant, « le seul ami qui me reste, une pauvre tête malade, un infortuné qui ne recouvrera peut-être jamais l'usage de sa raison... »

Lionne, comme si elle eût deviné ce qui se passait dans le cœur de Claire, se mit à sauter sur ses genoux; mais à peine Claire commençait-elle à la caresser qu'elle la vit s'élancer hors de la chambre. Lionne reparut quelques instants après, et se plaça devant Claire en jappant d'un air de contentement. Un billet était passé dans son collier; Claire s'en empara et

lut cette seule phrase : « Valentin conseille à Claire d'aller rejoindre sa marraine. »

Elle fut obligée de relire plusieurs fois ce billet pour bien s'assurer que ses yeux ne la trompaient pas; enfin elle se laissa tomber sur son lit et vit bien que tout espoir était perdu. Valentin était décidé à se faire un jeu de ses chagrins.

Ambroise s'empara du billet et le lut :

« Qu'il vienne, qu'il vienne donc! » s'écria-t-il avec violence et en froissant le billet, « cet homme cruel qui a prétendu nous braver? c'est moi, cousine, qui me charge de te venger... »

Ambroise maudissait Valentin et se promenait dans la chambre d'un air agité, en répétant qu'il saurait bien mettre un terme à ses persécutions. Claire s'écria :

« Ah! qu'il vienne à l'instant même, et s'il le faut, je me jette à ses genoux, je le conjure de mettre un terme à des tourments que son amour seul peut guérir... »

Comme elle achevait ces mots, la porte de

la chambre s'ouvrit et quelqu'un se précipita à ses genoux : c'était Valentin.

« Claire, Claire ! » s'écria-t-il, « est-il vrai? Pensiez-vous à moi? Insensé que j'étais ! je vous conseillais de partir, mais je vous trompais, je me trompais moi-même...; je me plaisais à braver cette mortelle douleur.... »

Claire, effrayée de cette apparition subite, se retira en arrière de quelques pas. Valentin essaya de la retenir, en l'engageant à mettre la crainte de côté. Il lui jura qu'il n'avait voulu que l'éprouver en feignant d'aimer Aglaé. Quel chagrin pour lui, lorsqu'il l'avait vu quitter la salle de spectacle! Il voulait la suivre, voler sur ses traces ; mais pouvait-il quitter le théâtre au moment de la répétition? Son départ eût été une nouvelle cause de trouble.

Claire, un peu soulagée par ce discours, consentit à se rapprocher de lui. Elle se justifiait de sa faiblesse en se disant que, si elle se laissait aller à l'amour aujourd'hui, demain elle le détesterait sans doute. Singulier amour, qui n'avait

point un seul instant de trêve et puisait de nouvelles forces dans ses propres incertitudes!

Que de pensées diverses se pressaient dans l'esprit de Claire! Si elle n'eût été retenue par la défiance, elle se fût écriée en ce moment même :

« Mais qui êtes-vous donc pour me causer un si grand trouble? M'aimez-vous? alors, jurez-le-moi; ou bien, si vous en aimez une autre, dites-le-moi encore, que du moins je puisse m'abandonner sans réserve au repentir qui m'accable...»

Valentin devina ce qui se passait en elle, et bien qu'un peu refroidi par la présence d'Ambroise, il reprit :

« Ma Claire, au nom du ciel, ne dites plus que ma présence vous effraie... Est-il rien de plus cruel que de voir un sentiment de crainte troubler la pensée de ce qu'on aime? Votre bouche, idolâtrie de mon cœur, ne s'ouvrira-t-elle donc pas enfin pour me consoler par quelques tendresses?...

— Eh bien, » reprit Claire, « si vous m'aimez, jurez-moi donc que vous ne me parlerez

plus d'Aglaé, que vous ne la traiterez qu'avec froideur... Qu'il soit dit partout que je vous gouverne, et suis enfin parvenue à réduire votre humeur sauvage...

— Vous le voulez, Claire, » reprit Valentin d'un ton passionné, « vous l'exigez, je jure donc... »

Il fut interrompu par la voix de Dominique qui lui criait du bas de l'escalier de descendre au plus vite. Le premier acte venait de finir, et l'on n'attendait plus que lui pour commencer le second.

« Vous le voyez, » s'écria Valentin, « mon devoir m'appelle, le destin se plaît à me contrarier... »

Claire voulut le retenir, mais il était déjà bien loin. Lionne l'avait suivi. Claire, se voyant seule avec Ambroise, fit entendre un cri de douleur. Si Valentin l'eût aimée comme il le disait, n'aurait-il pas pu oublier au moins pour quelques instants le théâtre et son rôle? Tout cela n'était donc qu'une suite de ses perfidies!

Ambroise qui s'était éloigné d'elle, pendant

qu'elle s'entretenait avec Valentin, se rapprocha et reprit sa place sur son tapis. « Homme cruel ! » s'écria-t-il en cachant sa tête dans ses mains, « quand donc cesseras-tu de nous persécuter ? »

Claire sourit. Ambroise dans ses égarements affectait parfois avec elle les transports de la passion.

« Que veux-tu dire ? » reprit-elle, « et pourquoi donc accuses-tu Valentin ?... »

Elle ne croyait pas qu'il eût entendu l'entretien qu'elle venait d'avoir.

« Je dis, cousine, » reprit Ambroise, « que tu ferais bien de partir tandis qu'il en est temps encore. Lorsque nous sommes menacés de quelque grand malheur, il vaut mieux le fuir que de le braver. Pars, crois-moi, tu reviendras bientôt comblée des présents de ta chère marraine...

— Ah ! tu dis vrai, » reprit Claire, frappée du subit éclair de raison qui se faisait jour au milieu de ses discours. « Le mieux est assurément d'éviter la présence de celui qui cherche sans cesse à me surprendre par ses artifices :

je commence à voir qu'il est plus habile que nous tous... »

Elle alla s'asseoir à une petite table, bien décidée à faire savoir à sa marraine qu'elle n'hésitait plus à quitter la maison de son père. Mais quand elle fut sur le point de commencer sa lettre, elle sentit tout à coup son courage chanceler, ses yeux s'obscurcirent, elle maudit cent fois sa faiblesse; enfin elle écrivit d'une main tremblante :

« Je suis bien malheureuse, ma chère marraine, et je ne puis vous exprimer tout ce que je souffre : je mourrai, je crois, s'il faut qu'un pareil chagrin continue. Vous avez, hélas! trop bien deviné que j'aime quelqu'un ; mais je n'oserai jamais vous le nommer, car je suis forcée d'avouer que, par ses intrigues et sa conduite déréglée, il a souvent mérité le blâme des honnêtes gens. On ne le méprise plus aujourd'hui, mais on ne l'estime pas. Cet amour s'est entièrement emparé de moi ; je ne dors plus, je passe toutes mes nuits à me plaindre. J'ai beau prier

le ciel de me délivrer de mes maux, il ne m'écoute pas.

» Il faut tout vous dire pourtant, ma chère marraine, car il n'y a que vous au monde qui puissiez apporter quelques soulagements à mes peines. Celui que j'aime se nomme Valentin. Il est entré chez mon père à titre de simple garçon de boutique. Mon père ne voulait pas d'abord le conserver ; mais il est si insinuant, si souple dans toutes ses actions, qu'il s'est bientôt emparé de son esprit. D'ailleurs il est d'une adresse sans pareille à tous les exercices du corps, il joue la comédie aussi bien et souvent mieux même qu'un acteur de profession : c'était plus qu'il n'en fallait pour lui gagner entièrement la confiance de mon père.

» J'ai commencé par le détester, car je savais qu'on l'accusait dans le quartier de manquer d'honneur et de bonne foi. Je vous dirai même qu'on allait jusqu'à prétendre que... Mais non, je n'oserai jamais écrire ce mot-là ; je frissonne rien qu'en y pensant. D'ailleurs c'est, je crois, un faux-bruit.

» C'est donc ce Valentin que j'aime, si toutefois le trouble, l'inquiétude où je suis, ces larmes, ces accès de chagrin, tout cela peut s'appeler aimer. Quand il n'est pas là, je l'attends; s'il est devant moi, je regrette qu'il soit venu; ce sont des alarmes, des regrets sans fin. Ah! ma marraine, qu'ai-je donc fait pour perdre ainsi tout mon repos?

» Autrefois, rien ne me troublait, je n'aimais au monde qu'Eustache et je priais sans cesse le ciel, pour qu'il n'y eût plus d'obstacles à notre mariage. Valentin est venu et j'ai senti mon cœur changer tout à coup. Bien jeune encore, j'ai déjà connu l'inconstance, et j'en ai moi-même ressenti les effets. Eustache voit bien que je ne l'aime plus et se désespère, mais il ne songe pas à accuser Valentin, car ce dernier est si adroit qu'il a su lui cacher notre amour.

» Quel parti dois-je prendre? Je pensais tout à l'heure à partir, à me réfugier près de vous, eh bien! je sens que je n'en ai plus la force. Il me semble que je mourrais si je m'éloignais de Valentin. Si vous le voyiez, vous me guéririez,

vous me détourneriez, j'espère, de cet amour en en blâmant l'objet. Venez donc, je vous en prie, à cette représentation. Vous y verrez l'homme le plus singulier du monde. Il doit remplir un des premiers rôles. Vous le reconnaîtrez à sa démarche hardie, dégagée, à son œil plein de feu. Je compte sur vous pour me faire voir ses défauts, car je ne sais plus le juger maintenant. Il n'y a qu'une main étrangère qui puisse m'ouvrir les yeux. J'ai compté sur votre bonté, ma chère marraine, vous ne m'abandonnerez pas, vous ne laisserez pas mourir sans secours celle que vous appeliez autrefois *la plus douce de vos tourterelles.* »

Au moment où Claire achevait sa lettre, la porte de sa chambre s'ouvrit et elle vit paraître M. Lalance, pâle, les traits bouleversés. Il se laissa tomber dans un fauteuil, sans avoir la force de parler. Claire, bien qu'elle fût accoutumée depuis quelque temps à le voir presque toujours inquiet et agité, ne laissa pas d'être frappée de sa pâleur. Elle lui prit la main et le

conjura de lui faire connaître la cause de son trouble. M. Lalance, après avoir essayé vainement de se remettre, ne put que balbutier d'une voix éteinte :

« Ah! ma fille, tout est perdu..., notre ruine est maintenant consommée. »

Claire, dont l'inquiétude augmentait, le pria de nouveau de s'expliquer. Alors il lui avoua que les hommes de loi venaient d'envahir la maison et menaçaient de saisir ce qui s'y trouvait. Quel scandale dans tout le quartier! Assurément il n'y survivrait pas. Ah! fallait-il qu'un si cruel évènement vînt de nouveau traverser ses desseins? Déjà les répétitions commençaient à n'être plus interrompues, la pièce serait bientôt prête.

« Où trouverai-je, » s'écriait M. Lalance, « la somme d'argent qui me manque? je dois à tous mes voisins et ne puis plus les importuner. Je ne vois hélas! que mon beau-frère qui puisse me tirer d'embarras, mais il a cessé de me voir, je ne dois plus compter sur lui.. »

Claire chercha à le rassurer en lui annon-

çant qu'elle croyait avoir trouvé un moyen de tout réparer. En même temps elle descendit dans la boutique et supplia les hommes de loi d'attendre quelques instants. Elle obtint un sursis à force de prières et se rendit en toute hâte chez M. Hermel pour l'instruire de ce qui se passait. Comme elle connaissait son bon cœur, elle ne doutait pas qu'un pareil évènement ne le touchât.

« Ce que j'avais prévu est donc arrivé, » dit froidement ce dernier, « venez, ma nièce, et voyons s'il reste encore à votre père quelque lueur de raison. »

M. Hermel se rendit avec sa nièce à l'épicerie, bien qu'il se fût promis de n'y plus reparaître; mais les bons cœurs ne résistent pas à leurs mouvements généreux. M. Lalance, dès qu'il vit son beau-frère, se sentit pénétré d'émotion et lui sauta au cou. Il prit ensuite une humble contenance, et se plaça devant la porte de l'arrière-boutique pour l'empêcher de pénétrer dans la salle de spectacle.

« Mon frère, » dit M. Hermel d'un ton calme,

« je ne viens pas ici pour vous faire des reproches, je viens seulement pour vous tirer d'embarras. Je suis donc prêt à vous avancer la somme d'argent qui vous est en ce moment nécessaire; seulement je mets à ce service une condition; c'est que vous me promettrez de détruire, aujourd'hui même, ce maudit théâtre, qui a été la cause de tous vos malheurs. Vous sentez-vous la force de me faire cette promesse?... »

Pour toute réponse, M. Lalance se précipita de nouveau dans les bras de son beau-frère, car l'émotion lui ôtait la force de parler. Il ne croyait plus, après tant de sujets de plaintes, que M. Hermel pût encore se décider à lui rendre la vie. Il lui promit d'en passer par tout ce qu'il voudrait : le théâtre serait anéanti, les décors jetés au feu, les acteurs congédiés. M. Hermel, comptant sur sa parole, lui remit l'argent qu'il demandait. Mais à peine se fut-il éloigné, que M. Lalance, changeant tout à coup de visage et d'attitude, s'écria :

« Qu'ai-je fait? hélas! qu'ai-je dit?... Eh quoi! je détruirais l'unique objet de nos vœux!

Qu'on me châtie de mes erreurs, j'y consens; mais du moins qu'on n'exige pas que je me punisse de ma propre main... Non, mon frère, non, vous ne voudrez pas que j'exécute une semblable promesse; vous savez bien qu'un instant de raison suffit souvent pour révoquer une parole que le désespoir nous a seul dictée. »

Grâce aux libéralités de M. Hermel, les hommes de loi venaient de s'éloigner; rien ne s'opposait donc plus à ce qu'on recommençât à répéter. Chacun reprit sur le théâtre sa place accoutumée, et par un singulier hasard, la pièce put être représentée ce jour-là d'un bout à l'autre sans interruption. Chacun joua son rôle à merveille; les danseurs mirent dans leurs mouvements une précision irréprochable. Les acteurs rivalisèrent avec eux de grace et de zèle.

M. Lalance, craignant de nouveaux obstacles, avait déclaré que la pièce devait être représentée au bout de huit jours. Huit jours! le délai était bref, et les gens prudents, tels que M. Crépin, M. Gillier et Vincent, pensaient qu'il en fallait au moins quinze pour que tout fût prêt. Les ma-

chines, les costumes n'étaient pas même achevés; les rôles étaient à peine sus. Mais M. Lalance avait bien ses raisons pour presser ainsi les choses : « Que la pièce soit représentée, » disait-il sans cesse, « et je pardonne au destin tout le reste. » Hélas! le pauvre homme ne prévoyait guère le nouveau coup que le destin lui réservait.

Pour rendre cette décision en quelque sorte plus invariable, il fit distribuer à tous les habitants du quartier des lettres qui annonçaient que la pièce serait jouée sans remise le dimanche suivant. Ces lettres imposaient silence aux gens qui prétendaient que le théâtre n'ouvrirait pas. Chacun éprouva une vive impatience; seulement les rieurs, qui avaient entendu parler du mauvais tour que Vincent avait joué à M. Lalance en lui remettant une pièce presque inintelligible, se promirent bien de s'égayer aux dépens du pauvre épicier.

Déjà les principaux acteurs jouaient d'une façon irréprochable. Dominique remplissait son rôle avec un sang-froid qui ne se démentait

jamais, ce qui donnait encore plus de prix aux lazzis qu'il mêlait à son jeu ; Daniel avait su prendre un petit air tendre et mutin, et représentait l'Amour à merveille ; Aglaé était charmante sous les traits d'Argentine. Rien qu'en la voyant sourire ou marcher, on était tenté de l'aimer ; ses moindres gestes étaient une séduction.

Pour raconter fidèlement les choses, nous devons avouer qu'un seul acteur entravait les répétitions par ses maladresses et ses distractions ; nous le disons à regret, cet acteur n'était autre qu'Eustache lui-même. Comment avait-il pu changer à ce point, lui si zélé, si attentif autrefois et qui avait pris tant de part aux préparatifs du théâtre ? A présent, Eustache manquait presque toutes ses entrées ; il marchait sur les pieds des acteurs ; il valsait quand il fallait danser, et faisait un saut périlleux au lieu d'exécuter une simple culbute.

M. Lalance était désespéré de voir son cher Eustache démentir ainsi les espérances qu'il avait données. Il ne pouvait deviner que l'in-

différence de Claire accablait ce garçon; ses distractions n'avaient pas d'autre cause. Combien de fois Eustache n'avait-il pas regretté d'avoir accepté ce rôle qui contrastait si péniblement avec l'état de son cœur! Souvent il lui fallait sourire pour mieux cacher sa peine. Au moment d'entrer en scène, il s'approchait de Claire, et, ne pouvant contenir ce qu'il ressentait, il lui disait d'nne voix étouffée :

« Ah! vous ne m'aimez plus, je le vois bien; quant à moi, je sens que je vous aimerai toute ma vie. Je suis prêt, si vous le voulez, à vous rendre votre parole. L'amour nous dicte nos promesses; mais il peut aussi nous en dégager. »

Ainsi parlait Eustache dans le peu de moments de repos que la pièce lui laissait; car, bien que son rôle ne fût que secondaire, il ne laissait pas d'être fort actif. Souvent, au moment où Claire allait lui répondre et s'apprêtait à se justifier, la voix de M. Gillier se faisait entendre : « Eustache, Eustache! » Alors le pauvre amant était obligé de remonter précipitamment sur le théâtre.

Il remplissait dans la pièce le rôle d'un amant rebuté que tout le monde bafoue. Pour comble de malheur, le méchant Vincent, qui ne laissait point échapper l'occasion d'affliger quelqu'un, ne cessait de louer l'excellente physionomie et la vérité qu'Eustache montrait dans ce rôle. « On ne peut guère, » disait-il, « se mettre mieux à la place du personnage. »

Un jour Eustache, ne pouvant plus supporter son désespoir, s'arrêta brusquement au milieu de la pièce et déclara qu'il ne jouerait plus. Cette action jeta tout le monde dans la consternation. Quel exemple pour les autres acteurs! Eustache, le fidèle Eustache renoncer à son rôle! Et huit jours seulement, jusqu'à celui de la représentation! à qui confier ce rôle? Le jeune Ambroise, grâce à sa figure expressive, était le seul peut-être qui pût s'en charger; mais sa tête était encore trop faible pour qu'on pût compter sur lui.

Il fallut donc revenir à Eustache et l'engager, à force de prières, à reprendre son rôle. Claire, amenée près de lui par son père, lui prit la main

et se mit à le prier, dans les termes les plus tendres, de ne point faire manquer la pièce. Elle lui parla, comme autrefois, avec une douceur inexprimable. Amour, toi seul, hélas! es la cause de nos faiblesses : nos résolutions sont pour toi une chaîne légère que tu brises en te jouant.

Eustache, entendant résonner à son oreille cette voix si douce, qu'il n'espérait plus entendre, sentit aussitôt son courage faiblir. Il ne put se défendre d'un vif attendrissement; sa vue se troubla, son corps fut saisi d'un tremblement; il étendit la main pour prendre celle de Claire qui déjà l'avait retirée. « Ah! cruelle, » s'écria-t-il d'un son de voix pénétré, « que vous avais-je fait pour me percer le cœur? » Claire vit bien qu'il n'y avait plus que quelques mots à lui dire pour le décider à faire tout ce qu'elle voudrait. Elle tremblait cependant; car elle ne l'aimait plus, et pourtant feignait de l'aimer encore : c'était la première fois de sa vie qu'elle employait l'imposture.

Enfin le brave Eustache, aussi tendre que

sensible, devinant son embarras, se jeta à ses pieds en lui disant qu'il était prêt à lui obéir. Claire lui répondit que son vœu le plus cher était qu'il reprît son rôle. Eustache, prenant cette prière, qu'elle lui faisait, pour la plus douce assurance, n'hésita plus à reparaître sur le théâtre. Alors ce fut à qui le féliciterait et le remercierait de s'être ainsi sacrifié à l'intérêt commun. Le caractère d'Eustache était la bonté même, jointe à beaucoup de simplicité. Il se plaignait, il maudissait quelquefois ceux qui lui causaient quelque chagrin; mais sa haine n'était pas de longue durée.

La pièce, si souvent interrompue, fut donc reprise encore une fois. Ce nouvel incident avait paru de mauvais augure; personne n'osait avouer ce qui se passait en soi; mais l'inquiétude était peinte sur tous les visages. Ce jour serait à peu près perdu, et le lendemain il n'y aurait plus que sept jours jusqu'à celui de la représentation.

On voulut répéter, mais on s'aperçut bientôt d'une froideur générale. Les choses ne pou-

vaient continuer ainsi : autant valait renoncer à la pièce. Les acteurs étaient préoccupés, distraits; les danseurs ne suivaient pas la mesure; les enfants ne cessaient d'aller d'une coulisse à l'autre, comme si quelque démon les eût poursuivis. M. Lalance lui-même semblait interdit, et, bien qu'il affectât une certaine assurance, il était aisé de deviner son trouble. Les évènements sinistres ont, comme on sait, certains signes précurseurs; on les devine à l'émotion qu'on ressent.

Tout à coup, au moment où Eustache, feignant de dormir, venait de s'étendre sur un banc de gazon, attendant que l'Amour approchât pour le réveiller, on entendit un cri d'effroi partir de tous les coins du théâtre. Les acteurs, frappés d'une même terreur, se réfugièrent dans les coulisses ou derrière la toile du fond.

M. Hermel venait d'entrer dans la salle.

VII.

A travers toute sa sévérité, M. Hermel ne manquait pas d'une certaine indulgence. Son visage, grave et sérieux, cachait d'ailleurs un fonds d'esprit caustique; aussi saisissait-il l'occasion de se divertir lorsqu'elle se présentait. Il resta donc quelques instants occupé à considérer le singulier spectacle qu'offraient ces gens à demi costumés, qui venaient de s'enfuir à sa vue. La déroute était générale. M. Hermel ne voulut pas cependant

quitter le rôle de censeur qu'il avait pris et surmontant une forte envie de rire :

« Est-ce bien vous? » dit-il, « mon frère, que j'aperçois là bas, à demi caché derrière cette coulisse, et se peut-il que vous ayez manqué ainsi à votre promesse? Ne m'aviez-vous pas solennellement juré, devant témoins, de démolir votre théâtre de fond en comble? Parlez donc, justifiez-vous, que je sache si je puis révoquer ou adoucir la vengeance que j'ai résolu de tirer de vous... »

M. Lalance baissa la tête et chercha vainement dans son esprit le moyen de s'excuser. Il ne put que dire d'un ton faible :

« Accablez-moi, mon frère, il est vrai, j'ai manqué à ma promesse, mais je commence à croire que le pouvoir secret qui m'entraîne est plus fort que ma volonté... »

M. Hermel, ne voulant point ajouter à sa confusion, se tourna vers les autres acteurs :

« Et vous, » reprit-il, « comment avez-vous pu abandonner le soin de vos affaires pour venir ici faire les baladins et seconder la folie de ce

pauvre homme? C'est vous que j'accuse plutôt que lui; car il ne jouit pas de tout son bon sens, et vous devriez, au lieu de vous associer à ses égarements, l'en détourner au contraire. Allez, si la misère vous menace bientôt, si vous éprouvez quelque embarras d'argent, ne vous adressez pas à moi, car je resterai sourd à vos supplications ; vos plaintes ne me toucheront plus... »

Un morne silence régnait dans l'assemblée, car tout le monde tremblait devant M. Hermel; on le regardait avec raison comme le chef des commerçants du quartier. L'argent qu'il avait gagné, les services qu'il avait rendus à la plupart de ses voisins lui attiraient une grande considération. M. Lalance se hasarda enfin à prendre la parole :

« Hélas! mon frère, » dit-il, « ce théâtre, cette pièce étaient pour moi un engagement sacré. Tant de gens ont taxé mes projets de folie qu'il a bien fallu me justifier...

— Eh bien ! » interrompit M. Hermel, « continuez donc de répéter, bercez-vous d'une folle

espérance; je vous prédis, quant à moi, que les gens qui ont annoncé que vous ne joueriez pas ont dit vrai... Avez-vous pu vous laisser aveugler par les louanges d'un homme qui se plaît à envelopper ses pensées de séductions et de flatteries? Comment n'avez-vous pas compris qu'il y avait dans ses éloges autant de raillerie que de sincérité?... Allez, mon frère, persistez dans votre obstination, je vous prédis seulement que vous êtes menacé d'une catastrophe qui viendra, avant peu, déjouer tous vos projets... »

M. Hermel sortit après avoir prononcé cette menace. Chacun était plongé dans l'abattement. Valentin avait seul conservé quelque courage.

« Eh quoi! » s'écria-t-il, « vous voilà tous consternés pour quelques paroles dites en l'air et qui ne s'appliquent, après tout, à aucun de nous en particulier!... Je suis las, quant à moi, d'entendre cet homme inflexible se déchaîner contre nous et principalement contre notre cher maître... Révoltons-nous contre lui s'il essaie encore de traverser nos desseins; car il n'y a qu'un

cœur injuste tel que le sien qui puisse ainsi se faire un jeu de nos peines...

— Qu'oses-tu dire? Valentin, » s'écria M. Lalance, « eh quoi! venir accuser mon frère! Ah! crois bien qu'il faut que je t'aime comme je fais pour te pardonner cette parole. Mon frère a le droit de me parler ainsi, car il est la raison et la prudence mêmes! D'ailleurs nous sommes liés du plus tendre attachement depuis notre enfance; même dans l'âge où les passions nous emportent avec le plus de violence, il me réprimandait, ses remontrances étaient toujours suivies de quelques services; sa bourse était la mienne. Il est très vrai qu'il n'aime pas le théâtre, mais cela tient à ce qu'il a l'esprit un peu trop grave. Qui sait ensuite? quand il nous aura vus jouer, si nous parvenons à le satisfaire, ses idées changeront peut-être; il verra que nous n'avons pas entièrement perdu notre temps, et il mettra autant d'empressement à nous applaudir qu'il en a mis à nous blâmer... »

Quand M. Lalance eut cessé de parler, on voulut reprendre la répétition que M. Hermel

avait interrompue; mais on eût dit que chacun effrayé de ses prophéties eût oublié son rôle. La troupe entière semblait frappée de vertige. Les machines elles-mêmes participaient au désordre général et allaient tout de travers. Enfin, la confusion devint telle qu'on vit bien qu'une puissance cachée conspirait sourdement contre le théâtre.

Déjà les acteurs s'apprêtaient à se retirer : celui-ci jetait son costume de côté, en disant qu'il était enchanté d'être débarrassé de cette défroque; celui-là ne cessait de répéter qu'il avait bien prévu depuis longtemps que les choses devaient tourner de la sorte. Que de temps perdu! quel triste résultat de tant d'efforts! Les enfants, heureux de n'être plus retenus, s'étaient rassemblés au milieu du théâtre et commençaient déjà à former divers jeux. M. Lalance, au milieu de cette désertion, avait la tête perdue et s'arrachait les cheveux. Il n'accusait personne, car les grands chagrins ont trop de fierté pour recourir à de vains reproches. Seulement il levait de temps à autre les mains au ciel en s'écriant :

« Venez, venez voir, mon frère, l'effet de vos malédictions; vous êtes vengé, car tout est perdu... »

Voyant qu'il n'y avait plus pour lui de ressources, il serra une dernière fois la main de ses amis, puis profitant d'un moment où personne ne l'observait, il s'empara d'un pistolet qui faisait partie des accessoires du théâtre. Il se retira dans la boutique, et ne voulant pas survivre à tant de honte, il appuya sur son front l'extrémité du canon, et lâcha la détente.

Mais le ciel ne voulait pas que ce brave homme finît de cette façon. Fort heureusement, le pistolet n'était chargé qu'à poudre. M. Lalance en fut quitte pour avoir la figure toute noircie de fumée. Un cri d'effroi partit de la salle de spectacle. On accourut, on le releva, car il s'était laissé tomber à la renverse comme si le coup eût été mortel. Claire éperdue, à demi morte d'émotion, ne cessait de prendre les mains de son père, et les pressait contre son cœur.

« Mon pauvre père, » s'écriait-elle, « deviez-vous donc mourir ainsi?... »

Puis, se tournant du côté de Valentin, elle se précipita à ses genoux :

« Il n'y a que vous, » lui dit-elle, « qui puissiez nous sauver du coup funeste qui nous accable... »

Valentin la releva brusquement et sans même s'apercevoir qu'elle baisait ses mains dans son transport. Il comprit seulement qu'il était temps de prouver ce qu'il savait faire. Il était resté depuis quelques jours dans l'inaction, mais ce n'était pas sans motifs. Il voulait laisser les événements prendre une tournure désespérée, afin d'avoir ensuite la gloire de les relever.

Il tira donc de sa poche la petite baguette noire qui ne le quittait pas, et se mit à frapper deux ou trois coups sur le théâtre. Dès que le silence fut établi, il harangua les acteurs et leur fit voir qu'ils ne pouvaient renoncer à leur entreprise sans jeter, d'une part, leur meilleur ami dans la désolation, et sans s'exposer eux-mêmes à la risée publique. Pourquoi donc se décourager? Deux ou trois jours encore, et la pièce pouvait être jouée. Du reste, les mécontents n'avaient qu'à se retirer si bon leur semblait : quant à lui,

il était bien décidé à garder son rôle et à jouer la pièce à lui seul s'il le fallait.

Le discours de Valentin produisit le meilleur effet. Tous les acteurs restèrent sur le théâtre. Chacun se sentit entraîné par la force de ses paroles. Vincent ne pouvait revenir de sa surprise. Il savait que Valentin dansait fort bien, mais il ne pouvait croire qu'il eût aussi le talent de la parole.

On eût dit que chacun eût un intérêt particulier à céder à ce discours, les rôles furent repris. Une révolution subite venait de se faire dans les sentiments de l'assemblée; si Valentin avait été un diable quelquefois, on peut dire qu'il fut un ange ce jour-là. Quelle prodigieuse activité! il ne cessait d'aller de l'un à l'autre, parlant à chacun de la façon qu'il jugeait la plus propre à le stimuler.

« Mes amis, » s'écriait-il avec feu, « songez que tout le quartier a les yeux sur nous, et que si nous réussissons, on n'aura pas assez d'éloges pour nous récompenser de nos efforts.... »

Quel homme que ce Valentin! il semblait

avoir à peine regardé les répétitions, et cependant sous cette apparente insouciance il avait étudié à fond le jeu de tous les acteurs. Il sut donner à chacun les meilleurs avis; il n'y eut pas jusqu'aux enfants qu'il ne forçât à prendre des attitudes plus gracieuses. Ils le craignaient autrefois à cause de son air un peu farouche, mais il avait su se les attacher, en leur promettant monts et merveilles pour le dimanche suivant. Ils ne l'appelèrent bientôt plus que leur bon ami.

La pièce échappée à ce nouveau naufrage fut donc reprise encore une fois. M. Lalance, qui assistait à la résurrection presque miraculeuse de son théâtre, resta près d'un quart d'heure dans un état d'égarement. Enfin on vit son visage s'éclaircir par degrés, il sourit lentement, puis, saisissant la main de Claire, il la posa contre son cœur.

« Ma fille, » dit-il, « dis-moi si j'existe, ou bien si tout cela n'est qu'un songe... »

Claire pour toute réponse se jeta dans ses bras et lui fit de tendres reproches sur l'acte

de désespoir qu'il avait failli consommer. M. Lalance sut étouffer son émotion, car c'était à lui de paraître, et il ne fallait pas qu'il se montrât trop agité. On eût dit que Valentin avait réservé exprès pour ce jour ses plus étonnants exercices; il n'avait joué jusqu'à présent qu'avec négligence, mais ce n'était pas sans intention; il avait bien prévu que tôt ou tard le découragement se mettrait dans la troupe; ce serait alors l'occasion de déployer toutes ses ressources, afin d'exciter l'émulation.

Le peu de temps qui restait jusqu'au dimanche ne servit qu'à mieux faire ressortir encore toutes les imperfections de la pièce. Un jour les choses allaient à merveille; mais le lendemain tout avait changé de face. M. Lalance était sans cesse entre la vie et la mort; il priait le ciel d'abréger ses jours, car ces continuelles angoisses devenaient pour lui par trop accablantes.

Il fallait joindre à tous ces tourments les embarras qui devenaient de jour en jour plus pressants. Les créanciers, race insensible et maudite, assiégeaient l'épicerie; suivant l'usage,

ils voulaient être payés tous à la fois, et la caisse était vide. Souvent ils s'emportaient et proféraient contre M. Lalance les plus grossières menaces. Quel affront pour un cœur aussi délicat que le sien! heureusement son théâtre le consolait de tout. Une scène bien jouée, une machine dont le mouvement s'exécutait à propos effaçaient en lui le souvenir des scènes les plus pénibles.

Claire avait fini par s'intéresser à la pièce, non seulement à cause de son père, mais à cause d'elle-même. Il faut dire aussi que Valentin, depuis quelque temps, avait soin de lui parler en des termes presque toujours tendres. Il avait compris que, pour que les répétitions ne fussent pas arrêtées de nouveau, il fallait que tous les cœurs fussent contents et secondassent la marche de la pièce, sinon par leurs actions, du moins par leurs vœux.

Cependant, au moment où Claire, trop faible pour surmonter sa passion, commençait à se réjouir d'avoir reconquis l'amour de Valentin,

Aglaé s'approcha d'elle et lui dit, en agitant la tête, d'un petit air de fierté :

« Pourquoi donc, Claire, accusiez-vous autrefois Valentin de méchanceté? qu'avait-il fait pour vous déplaire? Etait-ce par ses paroles ou bien par quelque action indiscrète qu'il s'était attiré vos reproches? Quant à moi, depuis que nous jouons ensemble, je n'ai vu en lui qu'un homme aimable, et bien fait pour réussir dans tout ce qu'il entreprendra.

— Ah! l'orgueilleuse, » dit Claire en elle-même, « elle cherche à me braver ainsi en me prouvant qu'elle a pris ma place dans le cœur de Valentin. »

Comme il n'y avait plus de temps à perdre pour essayer les costumes, Aglaé demanda à Claire, d'un ton brusque, si elle avait enfin achevé sa robe. Sans détester précisément Claire, elle avait été plus d'une fois jalouse des hommages qu'elle obtenait. L'amitié est rarement bien franche entre deux filles également jeunes et jolies.

Aglaé monta dans la chambre de Claire, se

dépouilla de ses habits de tous les jours; elle laissa voir ses épaules, dont rien n'égalait la blancheur. Elle s'approcha ensuite de la glace et se regarda d'un air de complaisance. On l'eût prise alors pour une jeune biche qui profite d'un moment de repos pour mirer dans une source sa tête et son gracieux corsage. Lorsque la robe fut mise, Aglaé y trouva de grands défauts : la taille était trop haute, le corsage trop bas, les rubans mal posés, enfin, que sais-je? Quand on est décidé à blâmer une chose, il est bien aisé d'y découvrir mille imperfections.

En ce moment, Valentin entra, car il avait pris avec Claire une liberté qui lui permettait d'entrer chez elle presqu'à toute heure. Il trouva Aglaé charmante, et les louanges qu'il lui adressa furent faites en termes si passionnés, que la pauvre Claire fut désespérée. Comme Valentin continuait à regarder Aglaé tendrement, et même à lui toucher légèrement le menton, l'émotion de Claire devint si violente, qu'elle ne se contint plus, et poussant un cri, elle tomba à demi pâmée aux pieds de Valentin.

Celui-ci la releva, et, la déposant sur son lit, lui dit d'un ton d'indifférence : « Écoutez-moi, Claire, et souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. » Mais il avait beau lui parler, elle ne l'entendait plus. Son cou était à demi penché comme une fleur languissante; la pâleur couvrait ses traits charmants. Aglaé, dont le cœur était, au fond, excellent, se sentit glacée de frayeur; elle vit combien Claire aimait Valentin, et se repentit de lui avoir parlé avec tant de dureté. La pauvre jeune fille, innocente et craintive comme un enfant, reprit bientôt l'usage de ses sens. Elle parut fort intimidée de l'état de désordre où elle se trouvait. Valentin fut touché de la grace de son visage que la pâleur embellissait encore; il eut un moment l'envie de se précipiter à ses genoux et de la conjurer de lui pardonner le mal qu'il lui faisait; mais, s'arrachant brusquement de son lit :

« Non, » s'écria-t-il, « je ne puis plus l'aimer, car sa douceur ne saurait guérir mes tourments... » Il se repentit presque aussitôt de cet aveu; il savait que le succès de la pièce dépen-

dait surtout de la manière dont Aglaé remplirait son rôle; il ne voulait donc point paraître la négliger et cherchait à calmer l'émotion que lui avait causée l'évanouissement de Claire.

« Du courage, Aglaé, » lui dit-il; « surtout n'allez pas trembler ainsi quand vous paraîtrez sur le théâtre; songez que votre oncle, vos voisins, vos amis seront occupés à vous regarder, et quelle honte si vous alliez vous tromper! »

Aglaé lui répondit, avec sa grace ordinaire, qu'elle ferait de son mieux. Elle revint à la glace, et indiqua avec des épingles les changements qu'il y aurait à faire à la robe qui, bien que fort jolie, n'était cependant point parfaite. Valentin, transporté, lui prit la main et la pressa contre son cœur. « Tête folle, » dit-il, « que le moindre souffle fait tourner, quand donc cesseras-tu de nous désespérer? »

— Hélas! quelle douleur! » s'écria Claire qui eût bien voulu ne pas être témoin de ces traits de légèreté. Elle ferma les yeux à demi et ressentit une douleur si grande qu'elle se crut au moment de mourir; la porte de la chambrette s'ou-

vrit en ce moment, et l'on vit paraître Eustache et Dominique, qui venaient chercher Aglaé et Valentin, qu'on attendait depuis longtemps pour commencer à répéter. On devine la surprise des deux nouveaux venus, lorsqu'ils virent Claire couchée sur son lit et privée de sentiment; puis Aglaé qui s'empressait autour du lit de Claire et cherchait à lui donner quelques secours. Eustache, effrayé, ne put supporter ce triste spectacle; il s'approcha de Claire et fit entendre un cri déchirant, en remarquant que sa main était d'une froideur extrême.

De son côté, Dominique, qui n'avait point cessé d'aimer Aglaé, bien qu'elle l'eût toujours rebuté, se mit à lui adresser de grands reproches; il venait de surprendre Valentin à ses genoux. Aglaé le reçut assez mal, suivant sa coutume, et lui reprocha sa laideur, comme si le pauvre garçon ne remplaçait point par les graces de son esprit ce qui lui manquait du côté de la beauté.

Dominique, affligé de tant de rigueur et voyant que tout espoir était perdu, se mit à s'arracher

les cheveux en maudissant sa faiblesse; mais les conseils de la raison sont impuissants contre les grands chagrins. Ses larmes, qui coulaient le long de ses joues, formèrent l'effet le plus singulier en se mêlant à la farine qui couvrait son visage. (Il était toujours enfariné depuis que l'on commençait à répéter, afin d'être mieux dans son rôle.) Comme son chagrin augmentait par degrés, il se mit à se frapper le front contre le carreau de la chambre avec tant de violence, qu'on eût dit qu'il était décidé à se briser la tête. Heureusement, emporté par la force de l'habitude, il finit par exécuter plusieurs culbutes qui apportèrent quelques adoucissements à ses maux; elles furent faites avec beaucoup de précision, bien qu'il n'eût guère en ce moment l'esprit disposé aux culbutes ni aux tours de force.

Au milieu de ce tumulte, Valentin ne perdait pas son projet de vue; il comprit qu'il était temps de mettre un terme à cette scène, car les autres acteurs devaient s'impatienter; la pièce ne pouvait commencer sans Eustache, sans

Dominique et sans lui. Aussi ne cessait-il d'aller de l'un à l'autre, s'efforçant de les consoler en leur répétant qu'il n'y avait plus que cinq jours pour atteindre le dimanche. Mais les deux amants étaient trop troublés pour pouvoir l'écouter, ils entrèrent dans de nouvelles agitations, sans qu'il fût possible à Valentin, à Aglaé et même à Claire de les apaiser. M. Lalance entra au moment où la confusion était à son comble.

« Que se passe-t-il donc ici? » s'écria-t-il; « n'ai-je point par moi-même assez d'embarras, faut-il que je sois encore abandonné par mes plus fidèles compagnons? »

Cette courte allocution suffit pour faire rentrer chacun dans son devoir. Claire craignait surtout que son père ne s'aperçût de l'amour qu'elle avait pour Valentin; car M. Lalance, tout en rendant justice à l'esprit de ce dernier, n'avait point cessé de lui montrer quelque défiance, surtout dans ce qui concernait sa fille. Le faux espoir dont il l'avait longtemps bercé n'avait eu d'autre but que d'entretenir son zèle.

Claire, en voyant entrer son père, avait quitté son lit à la hâte, afin que M. Lalance ne remarquât pas son trouble. Dominique et Eustache se décidèrent à sortir de cette chambre qui ne faisait que renouveler leurs peines. Aglaé les suivit. Claire se voyant seule put enfin donner un libre cours à son chagrin :

« C'en est fait, » dit-elle, « j'ai perdu ici l'amitié de tout le monde. Mon père lui-même qui s'affligeait autrefois, s'il voyait sur mon visage quelque signe de tristesse, est parti sans m'adresser un mot de consolation... »

Quelqu'un se mit alors à frapper deux ou trois petits coups à la porte : c'était Ambroise. Il venait de la salle de spectacle, et comme sa tête était ce jour-là plus tranquille, il avait pu assister à la répétition et voir représenter la pièce d'un bout à l'autre. Valentin n'avait jamais plus mal joué : il paraissait distrait et n'avait point cessé de tourner les yeux vers le petit escalier qui conduisait à la chambre de Claire. Dans un autre moment, celle-ci eût vu là peut-être une preuve d'amour; mais elle n'avait plus la

force de compter sur les promesses de cet homme inconstant. Elle vit bien que le meilleur parti à prendre était d'exécuter le dessein qu'elle avait conçu depuis longtemps. Une prompte fuite pouvait seule la mettre à l'abri des attaques de son persécuteur. Elle ouvrit son armoire et les tiroirs d'une petite commode où elle enfermait ses robes et le peu de linge qu'elle possédait; elle ôta ensuite son peigne, et se mit à démêler ses beaux cheveux, qui tombèrent autour de son corps et l'enveloppèrent entièrement. Ambroise en prit plusieurs tresses et les baisa.

Claire était si triste qu'elle ne fit point attention à ce mouvement. Quand elle eut achevé de se peigner, ce qui dura près d'une heure, elle alla s'asseoir à côté de son petit paquet et baissa la tête d'un air éploré.

Comme elle était trop faible pour pouvoir se lever, elle pria Ambroise de lui apporter des lettres qui se trouvaient dans un des tiroirs de la commode. Elles étaient toutes d'Eustache, mais d'une date déjà ancienne. Il avait cessé de lui écrire, depuis que Valentin avait commencé

à s'occuper d'elle. Pauvre Eustache! que d'expressions touchantes dans ses moindres billets! que de bonté noble et délicate! On ne pouvait les lire sans être attendri; Claire les avait conservés comme un trésor, et cependant, voyez l'ingratitude du cœur ou plutôt les changements qui s'opèrent en lui! elle les eût tous donnés maintenant pour un seul regard de Valentin.

Elle était déterminée à quitter la maison, sans même avertir son père de son départ. Elle prit son paquet et pria Ambroise de l'accompagner seulement jusqu'à la porte de la rue. Celui-ci paraissait tout interdit; mais quand elle fut au bas de l'escalier et qu'elle vit qu'elle pouvait passer dans la boutique et de là dans la rue sans être aperçue, elle sentit ses forces chanceler. L'amour la retint de sa main puissante. Elle vit bien qu'elle était trop abattue pour pouvoir aller plus loin, et s'appuya contre la muraille pour ne point chanceler.

Ambroise, effrayé de l'état de faiblesse où il la voyait, voulut appeler à son secours. Elle le conjura de n'en rien faire; elle savait qu'on

n'avait plus pour elle que de l'indifférence ; ses maux étaient d'ailleurs sans remède. A la voir ainsi, seule, désolée, gémissant sur son destin, qui donc eût deviné en elle cette reine de beauté qui avait failli autrefois allumer une guerre dans le quartier, entre les jeunes gens divisés pour elle en deux camps, les uns acharnés à l'attaquer, les autres mettant leur zèle à la défendre ?

Elle eut à peine la force de regagner sa chambre, en s'appuyant sur le bras d'Ambroise, son dernier soutien. Bientôt une fièvre violente s'empara d'elle. M. Lalance fit bien voir qu'il n'avait point cessé de l'aimer et qu'il était toujours pour elle le plus tendre des pères. Dès que les répétitions lui laissaient un peu de liberté, il accourait près de son lit et la conjurait, dans les termes les plus pressants, de lui dire au moins ce qu'il pouvait faire pour la calmer.

Claire n'avait garde de lui répondre, étant presque toujours dans les transports de la fièvre. Son état fit perdre aux acteurs un jour entier. M. Lalance n'avait point voulu quitter son lit;

en proie aux plus vives angoisses de l'inquiétude, il s'écriait en levant les mains au ciel :

« Ah! mon frère, je reconnais maintenant l'effet de votre vengeance : tout est perdu pour moi, car ma fille va mourir... »

Il ne doutait pas que l'état de Claire ne fût désespéré. Les gens qui l'entouraient, et surtout M. Gillier qui se connaissait un peu en médecine, cherchaient en vain à le rassurer : il était dans son caractère de tout porter à l'extrême. Cependant, le jour suivant, Claire parut un peu remise; sa tête était plus calme, ses traits avaient repris quelque tranquillité. On put donc répéter ce jour-là. Ambroise fut chargé de la veiller. Pour occuper son temps, elle se fit apporter le costume que devait porter Valentin dans la pièce, et elle consacra toute sa journée à y coudre du clinquant et des broderies. Ces ornements relevèrent cet habit dont le drap était vieux et si passé qu'on en distinguait à peine les couleurs; ils servirent aussi à tromper un peu les ennuis de Claire.

Tout le quartier était en émoi, car on était

au vendredi, et chacun savait que la pièce devait être donnée le surlendemain dimanche. Quelle impatience! chacun en parlait.— « Joueront-ils? ne joueront-ils pas? » telle était la question qu'on s'adressait du matin au soir. Après tant de remises et d'interruptions, on pouvait, en effet, douter que ces préparatifs eussent un résultat. Cependant M. Lalance, qui avait repris toute sa confiance, ne s'inquiétait plus maintenant de ce qui pouvait se dire autour de lui; deux répétitions générales devaient avoir lieu le vendredi et le samedi, et c'en était assez pour rendre à chacun la confiance. Il eut soin d'y convoquer les gens les plus propres par leurs lumières à donner de bons conseils. La salle se trouva plus d'à moitié remplie, car on est souvent plus curieux d'assister aux préludes d'un grand évènement qu'à l'évènemeut lui-même.

On devait commencer à midi précis; la pièce allait être répétée exactement telle qu'elle serait représentée le lendemain. Cette épreuve serait donc décisive.

A midi et demi, le rideau fut levé; mais, au

moment d'entrer en scène, M. Lalance crut remarquer qu'il se faisait un certain bruit dans la boutique. La moindre circonstance suffisait pour l'alarmer. Il envoya Dominique imposer silence aux gens qui parlaient à haute voix. Mais bientôt il vit reparaître Dominique lui-même, les traits décomposés, pouvant à peine parler, tant il était agité.

« Hélas! c'est fait de nous! » s'écria-t-il en balbutiant; « mon pauvre maître..., ils viennent... pour... »

Il ne put achever, l'émotion étouffait sa voix. Une autre personne qui avait été s'informer de ce qui se passait dans la boutique revint annoncer que des gens de mauvaise mine et qu'on avait tout lieu de prendre pour des gardes du commerce avaient envahi la maison et se disposaient à s'emparer de la personne de M. Lalance. On sut alors qu'il avait souscrit, quelques mois auparavant, à l'ordre de son beau-frère un billet qu'il n'avait pu payer. A cette nouvelle, tous les assistants reconnurent la fatalité du destin qui persécutait l'épicier. Le nom de

M. Hermel fut maudit même par ceux qui lui accordaient le plus d'estime; cette action parut un crime.

« C'en est trop! » s'écria Valentin qui se voyait en quelque sorte vaincu par le génie de M. Hermel contre lequel il luttait depuis si longtemps; « il ne sera pas dit qu'un seul homme triomphera sans cesse de nos desseins et nous soumettra à ses volontés... Secondez-moi, mes amis, et prêtez-moi main-forte. »

Il prononça ces mots d'un ton énergique et rangea en bataille les gens qui se trouvaient sur le théâtre. Électrisés par ses paroles, ils entourèrent M. Lalance. Les gardes du commerce n'auraient peut-être pas eu beau jeu, et l'action eût été des plus vives, si l'épicier, qui ne voulait pas compromettre ses voisins, ne se fût écrié d'un ton lamentable :

« Je vous remercie de votre zèle, mes amis; mais croyez bien que toute résistance de notre part est inutile et ne servirait qu'à aggraver les choses... Le mieux est d'obéir à la triste loi du destin!... »

Il pressa la main des gens qui l'entouraient, adressa à chacun d'eux quelques paroles touchantes ; puis embrassa sa fille tendrement, et alla se remettre lui-même entre les mains des hommes de loi.

Il monta d'un air accablé dans une voiture qui l'attendait dans la rue à quelques pas de la boutique. Dès qu'on entendit la voiture rouler, les pleurs et les gémissements remplirent la salle de spectacle; il semblait que chacun eût perdu son père, son frère, son meilleur ami. Ah! c'est qu'on ne voit pas impunément la volonté de l'homme succomber sans cesse au milieu des projets qu'il enfante. Rien ne démontre mieux la faiblesse humaine et les peines attachées à tout ce qui porte en soi un cachet de persévérance.

M. Lalance avait eu beau recommander aux acteurs de continuer sans lui et de donner son rôle à un autre, tout le monde était découragé. On sentait bien que le théâtre était maintenant privé de son appui.

Valentin se promenait de long en large sur la

scène, écumant de rage comme le sanglier au moment où les chasseurs viennent le forcer dans sa retraite. Il pensait à briser tout ce qui l'entourait, décors, machines et jusqu'au plancher du théâtre.

Cependant les gens les plus graves de l'assemblée se réunirent dans la boutique, afin de tenir conseil. M. Crépin, qui ouvrait presque toujours de sages avis, fut chargé de présider l'assemblée. Il était plus affligé que personne de la mésaventure de son ami. M. Lalance lui devait d'ailleurs d'assez fortes sommes d'argent; mais il ne songeait guère à cela en ce moment : la pensée de ne pouvoir plus lui porter secours causait tout son désespoir.

Enfin il crut avoir trouvé un moyen qui devait assurer le salut de l'épicier et montrer en même temps la force de son amitié. Il engagea Claire à le suivre, et, pensant que la présence de cette jeune fille ne pouvait manquer d'exciter l'intérêt, il n'hésita pas à se rendre chez tous les marchands du voisinage pour les instruire du malheur qui venait d'arriver à son

ami. Il leur dit que, si quelqu'un ne venait pas au secours de M. Lalance, la représentation de la pièce serait ajournée indéfiniment peut-être.

L'épicier, comme tous les gens sur le compte desquels on peut gloser sans crainte, était généralement aimé; chacun éprouvait d'ailleurs une grande envie de voir s'ouvrir ce théâtre qui semblait être en butte à des attaques secrètes. Cette sourde résistance ne laissait pas d'exciter la curiosité.

Grâce à la générosité des habitants de la rue, M. Crépin eut donc bientôt complété la somme nécessaire pour délivrer son ami. Il eut soin de se dérober aux actions de grâces et aux félicitations que chacun lui prodiguait; il comprit qu'il fallait, avant tout, aller au plus pressé. Il remit donc la somme qu'il venait de récolter à Dominique et à Eustache, les engageant à se rendre en toute hâte à la prison pour dettes et à ramener l'infortuné détenu.

Les acteurs éprouvèrent jusqu'au retour de leur chef un saisissement inexprimable; le mal-

heur rend superstitieux. Daniel allait à tous moments à la porte de la rue voir si quelqu'un n'arrivait pas; d'autres le suivaient : l'inquiétude était à son comble. S'il allait s'élever quelque nouvel obstacle? Enfin un cri de joie se fit entendre : — « Le voilà, c'est lui, il est de retour... »

On courut à la rencontre de M. Lalance pour l'embrasser, le consoler de cette catastrophe; mais bientôt on s'aperçut qu'Eustache et Dominique étaient obligés de le soutenir. Il marchait avec une grande difficulté, et se traînait plutôt qu'il ne marchait. Ses vêtements étaient en désordre; une fleur qu'il portait ordinairement (c'était un vœu qu'il avait fait) pendait languissamment à son côté. On ne pouvait voir sans émotion l'état déplorable où l'avait mis cet évènement.

Quand M. Lalance fut rentré dans la salle de spectacle, qu'il avait quittée le matin et qu'il n'espérait plus revoir, il resta quelques instants la tête penchée, regardant fixement la terre. De gros soupirs s'échappaient de sa poitrine. Mais

on le vit bientôt quitter cette attitude et tomber à la renverse en poussant un cri qui fut le prélude d'un long évanouissement.

Après avoir passé près d'une heure dans les plus étranges agitations, il parut se calmer un peu ; il passa lentement sa main sur son front, et se mit à contempler les figures qui ornaient le plafond. Il salua d'un air satisfait ces peintures qui semblaient lui sourire ; leurs couleurs étaient pour lui un ciel consolateur. Il finit par leur tendre les bras ; puis se sentant mieux, il s'élança hors de son fauteuil et courut à la chambre de sa fille. Il venait de se souvenir qu'il l'avait laissée malade et en proie à de grandes souffrances.

Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il remarqua que le lit de Claire était vide, et qu'il la vit bientôt accourir à sa rencontre! Elle le pria de ne plus s'inquiéter. Il ne lui restait plus qu'un peu de faiblesse ; mais l'accès de fièvre qu'elle avait eu les jours précédents était dissipé.

M. Lalance revint dans la salle de spectacle, et déjà son visage avait repris sa tranquillité. Il

était trop tard pour pouvoir répéter ce jour-là; on convint de renvoyer la répétition au lendemain samedi. Chacun se promit bien d'être exact; car le sort de la représentation dépendait entièrement de cette journée.

Le lendemain, M. Lalance rassembla Dominique, Eustache, Valentin, Daniel et Aglaé avant que la répétition ne commençât; il leur proposa d'adresser au ciel une prière en commun, afin de détourner du théâtre et des acteurs de nouveaux accidents. Ils y consentirent tous, à l'exception de Valentin que cette proposition fit rire. Il répondit que cette prière ne ferait, au contraire, que leur attirer d'autres malheurs.

« Pourquoi donc, » s'écria M. Lalance, « douterions-nous de sa bonté? Les maux que Dieu nous a envoyés étaient peut-être une punition que nous avions méritée par notre négligence à l'invoquer. »

Valentin sourit de nouveau d'un air incrédule. M. Lalance n'en persista pas moins à adresser au ciel, avec Dominique, Daniel et Eustache, une prière qui fut dite avec ferveur.

Valentin resta seul debout, la face menaçante, regardant d'un air de mépris les gens qu'il voyait agenouillés autour de lui.

Au moment où la prière venait de s'achever, M. Crépin, M. Gillier, Vincent et quelques autres voisins entrèrent dans la boutique. M. Lalance eut quelque peine à monter sur le théâtre; les émotions de la veille l'avaient presque épuisé. Il voulut que la salle fût éclairée exactement comme elle le serait le lendemain : il ne fallait omettre aucun détail. Valentin dit alors tout bas à Dominique :

« Pourquoi donc Claire n'est-elle pas assise à sa place accoutumée? Je me sens troublé et crains bien de ne pouvoir remplir mon rôle... »

Le bon Dominique, qui n'avait cependant pas à se louer de son ami, voulut bien aller prier Claire de descendre et d'assister à la répétition. Bien que Valentin affectât de la traiter avec dédain, il ne laissait pas de tirer un grand secours de sa présence. Il la contemplait sans cesse et donnait involontairement à son rôle une expression touchante qu'il puisait dans ses yeux.

Vincent était chargé de donner le signal. Dès qu'on eut levé le rideau, tous les cœurs palpitèrent d'une anxiété commune. On ne doutait pas que M. Hermel n'intervînt encore pour susciter quelque nouvel obstacle; mais cette fois les craintes furent vaines; la pièce fut jouée d'un bout à l'autre; mais il eût mieux valu peut-être qu'elle ne le fût pas. Jamais, en effet, les choses n'avaient été si mal. Les acteurs étaient troublés; la crainte de mal jouer les glaçait. M. Lalance, jusqu'alors si brillant, avait perdu toute son expression; il ne fut plus, ce jour-là, que l'ombre de lui-même, mais chacun lui pardonna sa faiblesse, en songeant aux secousses qu'il avait supportées.

On se sépara à dix heures du soir. Chacun avait la mort dans l'ame. On ne se parlait pas, de crainte de se communiquer de pénibles réflexions... Que d'hésitations, que d'erreurs n'avait-on pas remarquées! Et que serait-ce donc le lendemain lorsqu'on aurait devant soi ce public composé d'envieux et d'ennemis, et si prompt à relever la moindre faute?

M. Lalance parvint à étouffer une partie des sentiments qui l'oppressaient, tant qu'il fut au milieu des acteurs; mais, lorsqu'il se vit seul, il n'eut plus la force de se contenir; il se dépouilla brusquement de son habit de théâtre et croisant les bras d'un air désespéré :

« Fatale passion, » s'écria-t-il, « où m'as-tu conduit? devais-je sacrifier, pour te satisfaire, mon repos, ma fortune et mon existence? Demain, ma honte sera publique; on dira : « Voilà donc ce grand acteur, cet homme incomparable qui devait nous offrir un si curieux spectacle; c'est à peine s'il en sait autant que les derniers écoliers de la rue... »

Dominique et Valentin, le voyant fort agité, l'engagèrent à prendre un peu de repos. Ils cherchèrent à lui donner un espoir qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. La nuit, après tout, était bonne conseillère. La pièce serait peut-être mieux jouée qu'elle n'avait été répétée. La présence du public réchaufferait le jeu des acteurs. M. Lalance, touché des soins qu'ils prenaient pour le rassurer, leur tendit la main :

« C'en est fait, » leur dit-il, « j'ai bravé les remontrances et le ressentiment du meilleur de mes amis, il faut que je me soumette à mon sort... »

Il les pria de le laisser seul et se retira dans un petit cabinet placé entre la boutique et l'arrière-boutique, qui formait sa chambre à coucher. Il s'endormit fort tard et fit plusieurs songes de la pire espèce. Tantôt on l'entraînait en prison malgré les cris et les efforts de ses amis; dans un autre moment, il voyait le théâtre saccagé de fond en comble. Une troupe d'hommes féroces escaladait la scène; ils en voulaient surtout à Valentin et l'emmenaient pour être traduit en justice.

Il se réveilla au milieu de ses accablantes visions et ferma les yeux pour ne pas voir la lumière qui commençait à poindre. Ce jour qu'il avait appelé de tous ses vœux devait être celui de son désespoir.

VIII.

Le jour d'un siége ou d'une bataille, il est bien rare que l'on ne consulte pas le ciel à plus d'une reprise pour y découvrir de secrets rapports entre la situation d'esprit où l'on se trouve et les divers événements qui se préparent. Les habitants de la rue de...... consultaient donc le ciel; mais, pour être véridique, nous devons avouer qu'ils n'y découvraient rien. Le plus habile astrologue eût été, je crois, bien embarrassé de prononcer ce jour-là quelque

prophétie. On apercevait de temps à autre des corbeaux et des bandes d'hirondelles; mais cela se voit tous les jours. Ensuite, bien que le temps fût, en ce moment, d'une tristesse extrême, il pouvait fort bien se lever vers midi, et le ciel devenir d'une parfaite sérénité.

Toutes les boutiques étaient à demi fermées; l'intérieur de l'épicerie du Petit-Saint-Antoine avait un air de fête; de grands draps avaient été étendus au dessus des comptoirs, de manière à cacher les tiroirs et les bocaux. Eustache et Aglaé, déployant leur adresse ordinaire, avaient orné ce passage de leur mieux; ils avaient placé, par intervalles, divers écussons et quelques devises. Les décorations étaient faites avec tant de simplicité et de goût qu'on eût pris volontiers l'épicerie pour un temple.

Les voisins, assis sur le devant de leur porte, contemplaient ces préparatifs d'un air satisfait. Ils avaient mis leurs plus beaux habits et se promettaient pour le soir un véritable plaisir; ils s'entretenaient d'un bout de la rue à l'autre et se communiquaient leur impatience et leur

joie. Les rivalités qui les avaient autrefois désunis avaient entièrement disparu. L'amitié et sa sœur, la douce paix, s'étaient donné rendez-vous dans la rue, comme pour mieux célébrer cette fête.

Bientôt on vit arriver Feruson et ses musiciens qui formèrent un cercle devant l'épicerie et exécutèrent plusieurs morceaux de musique qui achevèrent de mettre tout le monde en gaîté. M. Crépin ne cessait d'aller de sa boutique à l'épicerie; la joie brillait sur ses traits; il eut soin de faire mettre, sur les bancs qui garnissaient la salle de spectacle, une toile verte afin que les spectateurs fussent assis plus commodément. Il veilla à ce que rien ne manquât à l'éclairage.

Cependant la journée avançait, il était près de trois heures de l'après-midi, et on était fort étonné de n'avoir pas encore vu Valentin, ni M. Lalance. Comment pouvaient-ils s'absenter si longtemps? leur présence était cependant indispensable. On commençait à s'inquiéter. M. Lalance avait montré la veille une désolation

si grande que l'on craignait qu'il ne se fût porté à quelque extrémité.

Déja certaines gens, comme il s'en trouve toujours en pareil cas, disposés surtout à prendre le mauvais côté des choses, commençaient à former les plus tristes conjectures. Les uns assuraient avoir vu M. Lalance et Valentin sortir de l'épicerie dès le point du jour, en s'entretenant d'un air animé; les autres prétendaient avoir entendu, au milieu de la nuit, des cris lamentables et avoir parfaitement reconnu la voix de M. Lalance.

Toutes ces inquiétudes se dissipèrent d'elles-mêmes, vers cinq heures, lorsqu'on vit rentrer M. Lalance et Valentin qui parurent fort surpris de l'inquiétude que leur absence avait causée. Chacun fut cependant frappé de la pâleur de M. Lalance : sa figure était toute bouleversée. Si l'on n'eût pas connu l'extrême probité de l'épicier, on eût été presque tenté de croire qu'il venait de commettre quelque mauvaise action. Valentin seul avait conservé son sang-froid ordinaire.

M. Lalance remarqua avec plaisir que la plupart des acteurs étaient déjà arrivés : et puis ces fleurs qui garnissaient la boutique, cette musique qui se faisait entendre par intervalles, se taisait pour reprendre ensuite, tout cela était bien fait pour le transporter. Mais parfois aussi il pensait à l'évènement du soir et tombait dans la tristesse, en se disant que ce monde enchanté allait s'évanouir, peut-être pour le rejeter dans un nouvel abîme.

Cependant, en observant les gens qui l'entouraient, M. Lalance s'aperçut non sans chagrin que sa fille était absente; il apprit alors qu'en se réveillant elle s'était plainte d'une grande faiblesse; son pouls battait violemment; elle avait enfin déclaré ne pouvoir sortir de toute la journée. Cette nouvelle accabla M. Lalance; il s'écria, d'un ton désespéré, que tous ces préparatifs étaient inutiles, qu'il n'y aurait pour lui ni fête ni divertissement sans sa fille.

Plusieurs personnes, entre autres Olivette, mademoiselle Jacinthe et même Aglaé, monté-

rent chez Claire ; mais elles revinrent bientôt annoncer qu'elle était en effet trop languissante pour pouvoir descendre. Alors Valentin, qui ne voulait pas que l'épicerie fût privée, pour ce jour-là, de celle qui faisait sa gloire, appela Lionne, et sans que personne le remarquât, il mit dans son collier un billet qu'il venait d'écrire au crayon. Lionne, à un signe de son maître, se rendit aussitôt dans la chambre de Claire.

Quelques instants après, la sonnette de Claire se fit entendre; Olivette remonta chez elle et vint dire d'un air joyeux que, malgré le malaise qu'elle ressentait, Claire allait essayer de se rendre dans la boutique. En attendant la venue de Claire, les amis de M. Lalance éprouvèrent une palpitation de cœur dont ils ne pouvaient se défendre toutes les fois qu'ils la voyaient paraître. Les ames sensibles sont surtout sujettes à de pareilles faiblesses. Les jeunes filles se regardaient d'un air interdit, cherchant dans les yeux les unes des autres l'explication de leur trouble.

Enfin la porte de l'escalier s'ouvrit avec un

léger bruit; c'était elle, elle donnait le bras à son cousin Ambroise, qui avait mis son plus bel habit uniforme. Il portait au côté un gros bouquet de fleurs envoyé à Claire le matin même par Eustache. Tous les visages étaient épanouis; les cœurs battaient d'un même sentiment de joie.

Ah! qui ne s'est pas quelquefois arrêté à contempler, au milieu d'un frais jardin, une de ces roses plus belle que les autres et récemment ouverte? Il semble que les fleurs des alentours s'inclinent devant elle; cette nouvelle venue redresse un peu la tête, mais elle s'incline parfois sur sa tige, pour peu qu'un vent trop vif vienne à la caresser. Souvent aussi, pour comble de grace, elle conserve dans son sein, jusque sous les ardeurs du soleil, une goutte de rosée, symbole de sa pureté.

Ainsi les jeunes filles qui se trouvaient dans la boutique, au moment où Claire y parut, se mirent à lui faire une petite inclination de tête; c'était un tribut involontaire qu'elles payaient à ses charmes. Les enfants sourirent à son appro-

che, et attachèrent sur elle de grands yeux étonnés; Claire était pâle, mais cette altération légère ne lui nuisait pas; une robe blanche était toute sa parure. Il est vrai de dire qu'elle laissait voir son cou et ses épaules; ses cheveux relevés par Olivette et Aglaé, avec une grace particulière, complétaient l'agrément répandu sur toute sa personne; comme elle semblait un peu intimidée et rougissait de se voir l'objet de l'attention générale, elle inclinait d'un air sérieux ses longues paupières et ramenait avec sa main les plis de sa robe qui traînaient par terre. M. Lalance, attendri de son charmant embarras, s'avança vers elle et lui prit la main en s'écriant :

» Mon Dieu, les anges ont-ils des traits plus beaux que ceux-là? Je te bénis d'avoir ainsi réuni sur elle l'ensemble de tes perfections.»

Claire, en entendant cette exclamation, sentit redoubler son embarras et couvrit son visage de ses mains. Pour mieux cacher son trouble, elle finit par se jeter dans les bras de son père; ensuite elle alla dire bonjour à

M. Crépin, à M. Gillier, à tous ses bons voisins, qui la regardaient d'un air attendri.

Quand l'heure de dîner fut venue, Dominique pria les gens qui se trouvaient dans la boutique de se rendre dans la petite cour située derrière le magasin. Un immense couvert y avait été dressé par les soins de M. Crépin, qui avait commandé pour ce grand jour à son ami Gayonnet un des plus magnifiques repas qu'il eût jamais préparés.

M. Lalance alla s'asseoir au milieu de la table; les bouquets qui l'entouraient étaient d'une dimension telle qu'on pouvait à peine distinguer sa figure. D'excellents vins circulèrent bientôt, et la plus franche gaîté vint animer le repas. M. Lalance, égayé par la présence de ses amis et la douce chaleur des vins, oublia ses peines des jours passés; plusieurs jeunes filles se mirent à entonner des couplets à plusieurs voix dont elles répétaient alternativement les refrains. Un joueur de musette de la connaissance de Feruson vint aussi se placer devant la porte de la boutique; cet instrument, ordinairement

un peu aigre, avait entre ses mains je ne sais quoi de doux qui réjouissait les cœurs. On se crut transporté en l'écoutant dans une campagne remplie d'agréables soupirs. Ainsi tout ce qui touchait le seuil de l'épicerie devenait tout à coup digne du goût le plus relevé. Les choses communes en apparence y prenaient un charmant caractère.

Mais les honneurs de ce repas appartinrent surtout à un nommé Vierjot, homme des plus divertissants, amené par Vincent, et qui ne cessa de réjouir l'auditoire par les histoires qu'il raconta. Vierjot s'était fait accompagner de sa fille, espérant qu'elle serait regardée comme la plus belle; mais, dès qu'il eut seulement aperçu Claire et Aglaé, il comprit qu'il s'était flatté d'un vain espoir. Il faillit d'abord se fâcher en voyant qu'on faisait à peine attention à sa fille, car son caractère était irascible; mais la franchise des convives l'eut bientôt rendu à la raison, il se livra en toute liberté à la gaîté de son esprit. Les éclats de rire, que ses récits excitèrent, le consolèrent d'ailleurs de l'accueil un

peu froid que lui avait fait, en entrant, M. Lalance; ce qui venait seulement de ce que ce dernier se défiait toujours des étrangers.

Cependant, au moment où les chansons retentissaient et où la joie était à son comble, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte; on reconnut madame de V..., qui entra avec son frère et plusieurs autres dames élégamment parées. Les acteurs quittèrent aussitôt la table et s'enfuirent comme si quelque frayeur soudaine se fût emparée d'eux. Ils se retirèrent derrière le théâtre, et la vue des décors et des costumes leur rendit une partie de leurs inquiétudes. En moins d'un instant, le couvert fut enlevé, et de nouveaux soins succédant à ceux du repas, on commença à éclairer la salle.

Déjà tous les voisins, en proie à la plus vive impatience, attendaient dans la rue qu'on voulût bien leur ouvrir. Dès qu'ils furent introduits, ils se précipitèrent sur les banquettes, et la salle se trouva entièrement pleine avant même que les quinquets fussent allumés.

Claire, cherchant à dissimuler son inquié-

tude, avait eu soin de se placer derrière sa marraine, comme si elle eût dû trouver près d'elle un refuge; attentive au moindre geste de madame de V..., elle craignait de lire sur ses traits quelque signe de mécontentement. Quand la salle fut tout à fait éclairée, elle offrit le plus charmant spectacle. Les peintures qui la décoraient, les toilettes qui s'y trouvaient réunies lui donnaient l'air d'un printemps. Les personnes qui avaient accompagné madame de V..... ne trouvaient pas de termes assez vifs pour louer les merveilleuses petites fresques du plafond. Une dame, qui croyait sans doute n'être pas entendue, s'étant cependant permis de dire à sa voisine qu'elle comptait s'égayer aux dépens des acteurs, ce peu de mots percèrent le cœur de Claire. Déjà elle éprouvait un vague saisissement; bien qu'elle ne fût que simple spectatrice, elle était aussi effrayée que si elle eût dû paraître elle-même sur le théâtre. Madame de V...., remarquant sa pâleur, lui prit la main et s'efforça de la rassurer. Elle lui demanda la cause de son émotion; mais Claire étant trop

troublée pour pouvoir répondre, le récit de ce qu'elle ressentait eût été long et d'ailleurs plus d'une fois interrompu par des larmes. Madame de V...., pour la consoler, lui promit de ne plus chercher, à l'avenir, à contraindre ses volontés.

Mais une heure s'était déjà écoulée depuis l'ouverture de la salle, et plusieurs spectateurs commençaient à s'impatienter ; rien n'annonçait que le rideau fût sur le point de se lever. On entendait même, par intervalles, un bruit sourd et prolongé ; on devinait que le tumulte devait régner sur la scène. L'impatience redoublait; certaines gens, mal intentionnés, souriaient et commençaient à se dire, entre eux, que leur prédiction allait se réaliser, que la pièce ne serait pas représentée.

Après une nouvelle heure d'attente, on entendit sortir de dessous le théâtre une harmonieuse musique. Feruson avait composé ce morceau exprès pour ce jour, et l'on devine aisément qu'il y avait mis tous ses soins. Quand ce morceau fut achevé, il s'écoula encore près

d'un quart d'heure. Enfin le rideau se leva au milieu des cris d'étonnement excités par la vue du premier décor.

Le théâtre représentait une campagne, mais si profonde que l'œil s'y perdait. Les allées d'arbres, les plus riants détours se croisaient dans le lointain. On vit, au lever du rideau, sortir d'une chaumière le chœur des enfants conduit par Daniel. On eût dit une guirlande de fleurs promenée par un capricieux zéphyr : Claire elle-même eut peine à reconnaître Daniel, tant il était joli sous ses habits couleur de chair.

Les petits danseurs produisirent le meilleur effet, en exécutant plusieurs pas avec des corbeilles de fruits qu'ils portaient sur la tête. Aprés s'être successivement réunis, puis séparés, ils se rassemblèrent en un même groupe et attendirent cinq ou six jeunes filles, parfaitement fraîches et jolies, qui entrèrent sur le théâtre et se mirent à danser d'abord avec un peu de timidité, mais ensuite avec plus d'abandon. Les enfants, aprés avoir couru quelques instants autour du théâtre, comme pour échapper à leur poursuite, se réu-

nirent autour d'une statue et prirent Daniel sur leurs épaules, afin qu'il se trouvât au niveau du piédestal : on vit alors la statue s'animer et remettre à ce dernier un arc, des flèches et un carquois. Cette première scène montrait, à l'aide d'une allégorie toute naïve, que l'Amour, lorsqu'il a pour appui les ris et les graces de la première enfance, finit tôt ou tard par triompher des cœurs les plus froids.

Bientôt la musique prit un mouvement lent et lugubre, et l'on vit entrer, par la coulisse de gauche, un jeune berger qui paraissait fort attristé et ne cessait de se frotter les yeux, comme pour indiquer qu'ils étaient pleins de larmes. Il fit ensuite devant la statue plusieurs gestes passionnés, et leva les épaules en frappant sur sa poitrine; la statue ne bougea pas, et la musique fit entendre un air joyeux qui semblait devoir augmenter encore les chagrins du pauvre berger.

Ce jeune amant n'était autre qu'Eustache lui-même. Quand il fut assis sur le banc de gazon qui se trouvait sur le devant de la scène,

il se mit à chanter une romance mélancolique, mais d'un ton si triste qu'on eût dit que tous les chagrins qu'il exprimait étaient réellement dans son cœur. Cette romance, moitié sentimentale et moitié burlesque, produisit un si bon effet que M. S..., qui ne savait point cacher ses impressions, se leva et demanda à grands cris qu'elle fût répétée ; Eustache ne se fit pas prier, et la redit avec plus de naturel encore. Lorsqu'au dernier couplet il tira son mouchoir pour essuyer ses larmes, plusieurs spectateurs se surprirent à essuyer aussi leurs yeux.

Après quelques jeux de pantomime entre les paysannes et le berger, il y eut un dialogue assez court entre les deux raisonneurs et destiné à mettre les spectateurs au courant de la scène suivante : on vit bientôt paraître dans le fond du théâtre M. Lalance, sous les traits d'un vieillard chagrin et goutteux ; à ses côtés marchait presque aussi lentement que lui la charmante Aglaé ou plutôt Argentine.

On admira d'abord la robe d'Aglaé qui produisait aux lumières un effet presque magique,

puis l'habit de M. Lalance : jamais velours plus beau n'avait été employé pour un costume de théâtre. M. Crépin était enchanté des éloges que chacun donnait à cet habit, attendu qu'il en avait lui-même fourni le dessin et l'étoffe. M. S...., en voyant paraître Aglaé, n'eut plus la force de contenir ses transports :

« Quelle est donc cette charmante créature? » s'écria-t-il d'un ton exalté, en étendant la main vers le banc de gazon où Argentine venait de s'asseoir; « quels pieds mignons! quel agréable maintien ! L'éclat de ses yeux n'est comparable qu'aux feux du soleil... »

Quand M. S.... eut appris que cette Argentine qu'il prenait pour une divinité n'était autre que la nièce du mercier voisin, il sentit son étonnement redoubler et se crut transporté dans un monde habité par des esprits.

« Il faut qu'il y ait de la féerie dans tout cela, » dit-il tout bas à sa sœur. « Est-il possible que des marchands, de simples ouvriers parviennent à produire une si parfaite illusion? Je me trompe

fort, ou nous sommes ici dupes de quelque sortilége... »

M. S.... fut obligé de s'interrompre pour donner toute son attention à une scène des plus plaisantes qui venait de s'engager entre les acteurs réunis sur la scène. Léandre cherche à faire connaître son amour à Argentine; mais chaque fois qu'il lève les bras d'un air bien tendre, l'Amour sort de la coulisse et touche légèrement le coin de sa veste. Alors Léandre tombe tout à coup à plat ventre et se redresse sur les mains, de façon qu'Argentine qui ne voit plus que ses talons lui tourne le dos d'un air maussade. Les connaisseurs admirèrent surtout la naïveté et l'expression de figure originale que M. Lalance sut montrer pendant toute cette scène : c'était la nature prise sur le fait. M. S.... soutint qu'il n'avait jamais vu de scène plus habilement composée ni rendue avec plus de verve.

L'Amour sortit de nouveau de la coulisse et toucha plusieurs fois Léandre avec sa baguette. Eustache se remit sur les mains et exécuta dans cette posture, avec une adresse singulière, une

sorte de danse qui excita les rires universels. M. Gillier, toujours inventif, avait eu soin de peindre à ses talons deux figures de diablotins, de manière qu'en approchant ou en reculant les jambes, ces deux marottes formaient une sorte de contre-danse séparée. Ce spectacle, comme on le pense bien, est plus aisé à deviner qu'à décrire; qu'il nous suffise de dire qu'on ne pouvait rien voir de plus curieux.

Cependant Cassandre s'agitait d'un air d'impatience et se retournait à chaque instant vers le fond du théâtre, en frappant avec sa canne sur le plancher. On devinait à ses gestes qu'il devait attendre le plus fripon, le plus indolent des valets, Gilles, en un mot, personnage incomparable. Ce garçon parut enfin en bâillant de toute l'étendue de ses mâchoires. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, une mèche de cheveux lui tombait sur les yeux; il attirait sur son visage la perruque noire qu'il avait sur la tête, puis, avec une adresse sans pareille et par un simple mouvement de cou, il la rejetait sur le haut du front, et l'on n'eût pas dit qu'elle en eût bougé.

Cassandre entra dans une violente colère en remarquant l'usage incivil que son maudit valet faisait de sa plus belle perruque. Il serait, du reste, impossible de raconter les lazzis, les tours et les jeux de toutes sortes que Dominique sut semer à profusion dans cette scène d'entrée. Nous dirons seulement qu'il changea trois ou quatre fois d'habits, et que, grâce à la mobilité de ses traits, il semblait qu'il changeait en même temps de visage. Un pas d'un genre nouveau mit le comble au plaisir que son jeu causa. Il se trouvait entre Léandre et Cassandre. Tout à coup il s'élance à une élévation telle, qu'il place ses deux pieds sur les épaules de l'un et de l'autre et y reste quelques minutes en équilibre.

Ce tour de force fut accueilli par des cris et des applaudissements qui ne marquaient encore qu'à demi l'enthousiasme du public. Le repas que Gilles fit sur la scène fut blâmé par certaines gens, comme étant d'un goût un peu hasardé; d'autres ne virent là, au contraire, qu'un intermède d'un effet excellent. Des bergers, déguisés en paysans, servent à Gilles quinze ou

vingt poulets rôtis qu'il avale successivement avec gloutonnerie. On ne s'explique pas d'abord que son estomac puisse contenir une si grande quantité de viande; mais la surprise cesse lorsqu'après avoir achevé son dîner, il se lève et laisse voir quinze ou vingt poulets amoncelés sous sa chaise. Bientôt cependant il témoigne une grande frayeur lorsqu'il voit les poulets s'ouvrir et laisser échapper une nuée de pigeons qui, après avoir tournoyé quelques instants dans la salle, vont se percher sur les épaules de M. Crépin. Le mercier ne put voir sans attendrissement ces pigeons, qu'il aimait tant, venir en quelque sorte le remercier, au nom de son voisin, des services qu'il avait rendus aux acteurs et au théâtre.

Ces ingénieuses machines firent complétement ressortir l'adresse et l'esprit de M. Gillier, qui avait voulu déployer tout son savoir-faire en faveur de son voisin. Sa modestie l'avait empêché de paraître dans la salle, il ne manqua pas de reporter, sur les acteurs, les éloges que chacun accordait à ses poulets enchantés.

Mais ces diverses scènes n'étaient, en quelque sorte, que le prélude d'un évènement plus important et que chacun attendait. L'acteur par excellence, celui qui devait, disait-on, surpasser tous les autres, Valentin n'avait pas encore paru. Les spectateurs, craignant qu'il n'eût pas de rôle dans la pièce, commençaient à s'inquiéter; car, bien qu'ils eussent plus d'une fois maudit ce garçon, ils ne doutaient pas que sur un théâtre il ne dût faire merveille. Ses défauts deviendraient alors des avantages dont il saurait tirer parti.

Enfin on vit s'élancer de l'une des coulisses quelque chose de vif et de léger dont on ne put d'abord distinguer la forme ; on eût dit un tourbillon d'étincelles, ou bien un de ces esprits capricieux que l'on croit voir parfois papilloter au milieu du soleil couchant. C'était Valentin. Les applaudissements et les acclamations partirent à la fois de tous les coins de la salle. Un voile s'épaissit sur les yeux de Claire; elle frissonna, et sentit la sueur couler à grosses gouttes de son front.

« C'est lui, c'est lui, » s'écria madame de V..., en se tournant du côté de Claire et en appuyant elle-même sa tête sur son épaule, de peur qu'elle ne perdît connaissance.

Valentin était seul sur la scène; on eût dit que les acteurs fussent convenus entre eux de se retirer pour lui faire place. La musique se mit à changer d'air. Valentin prit sa batte et la pliant à demi autour de sa tête, dansa ou plutôt voltigea d'un bout du théâtre à l'autre avec tant d'agilité qu'on l'eût pris pour une plume légère, décrivant dans l'air d'innombrables circuits.

Quand il eut achevé ce pas merveilleux, il se mit à tourner sur lui-même et il fut impossible de distinguer la forme de son corps, ni la couleur de son habit. Ensuite il s'avança sur le bord de la scène et peignit la passion qui remplissait son ame, avec des gestes si doux qu'on oublia que ce fût Valentin. On crut voir un jeune amant naïf, qui appelait celle qu'il aimait de toute son ame, et sans qu'il y eût de sa part d'autre influence que celle de sa tendresse.

Il alla ensuite à l'une des coulisses et affecta

de reculer de plusieurs pas d'un air effrayé. Argentine venait de paraître; alors, pour témoigner la joie que sa présence lui causait, Valentin fit autour d'elle plusieurs sauts hardis et surprenants. La salle fut ébranlée par les cris d'enthousiasme.

Madame de V..., partageant les transports de son frère, se leva, et pour mieux témoigner à l'Arlequin le plaisir qu'elle éprouvait, elle jeta sur le théâtre le bouquet qu'elle portait au côté. Les autres dames qui se trouvaient avec elle l'imitèrent; Valentin, qui n'était pas au fait de ces manières, crut voir là une marque de mépris. Il repoussa les bouquets dédaigneusement du pied.

Claire était transportée; l'entrée de son père l'avait déjà fortement émue, celle de Valentin mit le comble à son émotion; elle prit les mains de sa marraine et les serra vivement contre ses lèvres pour la remercier des éloges qu'elle voulait bien accorder aux acteurs. Madame de V.... vit bien alors que ce Valentin était celui que Claire aimait. Elle était venue avec la

ferme intention de la blâmer, mais elle n'en eut plus la force, dès qu'elle eut compris le pouvoir qu'un homme si séduisant devait exercer sur un jeune cœur.

Le reste de la pièce ne fut plus qu'une suite de triomphes pour les acteurs; ils firent constamment assaut d'adresse, de grace et de vigueur; les scènes entre Valentin et Dominique attirèrent sur tous l'attention de M. S.... et des personnes qui l'entouraient. Ils reconnurent en eux non seulement deux danseurs d'une force merveilleuse, mais aussi deux comédiens remplis de finesse et d'intelligence; ils remarquèrent que leur jeu et leur pantomime n'étaient qu'une suite d'effets comiques, entièrement nouveaux. Ce mérite ressortait d'autant mieux qu'ils se trouvaient chargés l'un et l'autre de deux rôles surannés qu'ils avaient su rajeunir en tirant le plus heureux parti de scènes triviales et communes.

La pièce fut terminée par un décor digne de tout le reste; le théâtre parut tout en feu. Au milieu de cet embrasement, on vit des-

cendre du plafond un groupe d'Amours qui tendaient leurs bras chargés de couronnes vers un temple que l'on apercevait dans le fond ; alors l'intrépide Valentin, s'emparant de deux pièces d'artifice, s'élança au milieu du temple, et pour prouver qu'il en avait enfin pris possession, il renversa la statue qui occupait le piédestal, et y plaça sa chère Argentine qu'il tenait dans ses bras et semblait protéger contre les flammes.

Le rideau se baissa sur ce magnifique tableau ; la surprise que les spectateurs éprouvaient était si forte qu'ils gardèrent quelques instants le silence et restèrent immobiles comme s'ils eussent été enchaînés à leurs places par un pouvoir surnaturel. Enfin, quand ils eurent recouvré l'usage de la parole, il se mirent à pousser des cris et à lever en l'air leurs mouchoirs et leurs chapeaux en signe de triomphe. Plusieurs d'entre eux voulurent même franchir l'intervalle qui les séparait du théâtre, pour aller embrasser M. Lalance et les acteurs; mais M. Gillier parut à la petite porte qui conduisait sous le plancher, et leur barra le passage.

« Gardez-vous bien, » leur dit-il, « de chercher à contempler de près les gens que vous venez d'applaudir, toutes vos illusions seraient perdues, le prestige disparaîtrait, et vous seriez surpris de voir la froide vérité détruire vos plaisirs et votre enchantement.... »

En se retirant, madame de V... remit à Claire une bourse où se trouvaient quelques pièces d'or. Elle eût voulu pouvoir se montrer plus généreuse, mais l'état de gêne où elle était l'en empêchait. Elle pria Claire de remettre cette bourse à son père comme un faible gage du plaisir qu'elle venait d'éprouver.

M. Lalance attendit que tout le monde fût retiré pour quitter le théâtre. Il avait surtout pour principe qu'un acteur ne doit jamais paraître aux yeux du public lorsqu'il a dépouillé son costume, sous peine de détruire l'illusion qu'il vient de produire. Quand la salle fut tout à fait vide, il fit retirer Eustache, Aglaé et les autres acteurs par une porte de derrière. Daniel et Dominique, étant accablés de fatigue, commençaient à s'endormir, malgré leurs efforts pour

se tenir éveillés ; M. Lalance les engagea à s'aller coucher : il les embrassa tendrement pour les remercier du plaisir que leur jeu lui avait fait.

Enfin, se voyant seul avec Valentin, il put jouir de quelques instants de repos et des sensations qui remplissaient son cœur. Toutes les lumières étaient éteintes, à l'exception d'une seule lampe, placée sur une table et qui jetait dans la salle une clarté mourante. Il était près de minuit, M. Lalance ordonna à Valentin de lever le rideau et se mit à contempler cette salle déserte maintenant, et qui retentissait tout à l'heure des cris de la foule.

Étonné de sentir son cœur froid après un si beau triomphe, il réfléchit à la vanité des choses humaines et se dit que les peines n'étaient jamais compensées par les joies fugitives qu'on achète si cher. Si la pièce, au lieu de réussir, eût attiré le blâme, eût-il donc fallu pour cela se désespérer? Tout se compense, hélas! ici bas : le bien et le mal, le bonheur et l'adversité. Le bonheur n'est peut-être que le secret de savoir prendre avec une égale constance les évè-

nements favorables ou contraires que le ciel nous envoie.

Tandis que M. Lalance restait enfermé dans ses pensées, rassemblant les diverses impressions qui l'avaient comblé tour à tour de joie et d'inquiétude, Valentin était occupé, dans un coin du théâtre, à mettre en ordre les décors qui se trouvaient amoncelés derrière la toile du fond. M. Lalance, rendant intérieurement hommage au zèle de son serviteur, écoutait à demi le dernier bruit qui seul troublait sa rêverie. Tout à coup il fut arraché à sa méditation par une voix souterraine qui semblait sortir des profondeurs du théâtre et fit entendre les mots suivants :

« Pierre, Pierre, que fais-tu donc? et à quoi penses-tu ?... »

M. Lalance, en entendant cette singulière allocution, frissonna de la tête aux pieds et sentit une sueur froide couler de son front. Il avait reconnu cette voix redoutable qui s'était fait entendre, quelques mois auparavant, dans les profondeurs de l'arrière-boutique.

« Valentin, » s'écria-t-il, « n'as-tu pas entendu comme moi cette voix qui vient encore troubler mon repos?... »

Valentin déclara qu'il n'avait rien entendu et ne pensait même pas qu'on eût parlé, à moins pourtant qu'il n'y eût quelqu'un caché dans les coulisses ou sous le théâtre. Il prit une lampe et se mit à faire la plus minutieuse perquisition. N'ayant rien découvert, il revint sur la scène. M. Lalance, pour se distraire, poursuivit de nouveau les chimères qui se pressaient dans son esprit.

« Par quel don magnifique, » se disait-il, « avons-nous vu les images du plaisir venir s'asseoir sur ces bancs de bois où nous croyions lire d'avance la plus rigoureuse sentence? Ne dirait-on pas que Dieu lui-même, que nous avons si souvent invoqué au milieu de nos travaux, a bien voulu nous seconder et laisser tomber un de ses regards sur notre pauvre théâtre? »

Ici M. Lalance fut de nouveau interrompu par la voix qui s'était déjà fait entendre :

« Pierre, Pierre, à quoi penses-tu et que signi-

fient ces discours ? Pourquoi remercier celui qui ne s'est pas même occupé de toi, et refuser tes actions de grâce au seul être qui t'ait secouru ? »

Cette fois, M. Lalance ne douta plus qu'il n'eût affaire à quelque puissance maudite qui essayait de le tenter. Éperdu, osant à peine changer de place, il s'écria de nouveau d'une voix éteinte :

« Valentin ! mon cher Valentin !... »

Il se retourna et s'aperçut que Valentin s'était endormi et ronflait avec la tranquillité d'un homme qui cède à la fatigue. M. Lalance, se voyant seul contre l'ennemi caché qui ne cessait de l'interpeller, sentit sa peur redoubler, et crut que le meilleur parti à prendre était de répondre de bonne grâce aux questions qui lui étaient faites.

« Pierre, » reprit la voix au bout de quelques instants, « es-tu disposé à me répondre ?...

— J'y... j'y consens, » reprit M. Lalance en balbutiant.

« Eh bien ! crois-tu donc, cœur froid et in-

sensible, que je me sois plu à combler tes vœux, à réaliser tous les plans de gloire que tu t'étais faits; crois-tu que je t'aie placé d'un seul coup au faîte de l'art qui occupe toutes tes pensées, et cela pour te laisser maintenant dans le néant, la plus obscure condition?... Il faut suivre, entends-tu? la route brillante qui vient de t'être ouverte; tu appartiens à ta destinée, tu as voulu sortir de l'oubli, tu dois marcher, car la gloire est une pente escarpée sur laquelle il faut monter sans cesse si l'on ne veut pas rétrograder. Écoute donc ce conseil que te donne celui qui t'a protégé et n'a point au monde de soin plus pressant que celui de ta gloire. Quitte cette maison, crois-moi, dès demain; pars et ne te laisse pas arrêter par de vains scrupules... Va conquérir les suffrages de spectateurs à la fois plus graves et plus sévères que ceux qui t'ont applaudi ce soir... Ce théâtre est-il un cadre digne de toi? Est-ce sur ces planches obscures que tu peux parvenir à t'illustrer?... La fortune te tend les bras, elle t'a choisi pour son favori, résisteras-tu à son séduisant appel?... »

M. Lalance, ne sachant que penser de cet avis et surtout de la forme péremptoire employée par son conseiller secret, répondit en cherchant à montrer quelque assurance :

« Mais si je pars, que penseront de moi mes voisins, mes amis, et surtout mon beau-frère ?...

— Ton beau-frère te trompe, insensé ! Comment ne t'es-tu pas déjà aperçu que sa supériorité d'esprit ne lui servait qu'à se faire un jeu de tes peines ?

— Ah ! bonté de Dieu, protége-nous ! » s'écria M. Lalance qui comprit qu'il n'y avait au monde qu'un démon qui pût porter une pareille accusation contre son frère.

« Laisse là ton Dieu, fou que tu es, et cesse de l'invoquer à tous propos ; n'as-tu pas remarqué que plus tes prières étaient pressantes, plus tes malheurs étaient grands ? »

Épouvanté de ce blasphème, M. Lalance fit entendre un cri lamentable et tomba de tout son long sur le théâtre. Valentin, que ce cri réveilla, se frotta les yeux, bâilla, et surpris de voir son maître privé de mouvement, le prit sur ses

épaules et le déposa sur son lit sans paraître ému. Un sommeil réparateur vint bientôt plonger les sens de l'épicier dans un calme bienfaisant et dissiper ses funestes visions.

Le lendemain, au point du jour, les habitants de la rue de. . . . . furent bien étonnés de voir devant l'épicerie une longue carriole qui pouvait contenir de huit à dix personnes, attelée d'un cheval d'assez mauvaise mine, un peu maigre, mais qui paraissait rempli de zèle. Bientôt les curieux se rassemblèrent devant la porte de la boutique pour lire une affiche ainsi conçue qui venait d'être placée sur un des volets :

VENTE

APRÈS FAILLITE

ET EN VERTU DE L'ORDONNANCE

DU JUGE-COMMISSAIRE,

rue *le*

« Des meubles, marchandises, ustensiles composant le fonds de l'épicerie dite *le Petit-Saint-Antoine.*

» Cette vente consiste dans les objets suivants: environ 250 kilogrammes de sucre brut, 200 kilogrammes de potasse, savon, café, sel, etc...

» Plus, un théâtre garni de tous ses accessoires, tels que décors, machines, toiles de fond, toiles d'avant-scène, etc... »

Le bruit se répandit aussitôt dans le quartier que l'épicerie du Petit-Saint-Antoine venait d'être saisie. Chacun plaignit M. Lalance, d'autant plus sincèrement que cette catastrophe arrivait précisément le lendemain d'un triomphe.

Quand M. Lalance apprit ce malheur, il montra plus de calme qu'on n'eût pu en attendre d'un caractère aussi passionné que le sien. Il prit Valentin à part, et après s'être concerté près d'une heure avec lui, il reparut dans la boutique avec un visage serein et comme un homme qui vient de prendre un parti décisif. Valentin, le voyant disposé à souscrire au projet de départ qu'il avait depuis longtemps formé, lui annonça qu'il avait eu le soin de se procurer, dès la veille, une voiture où plusieurs personnes pou-

vaient voyager commodément. Il lui montra la carriole qui attendait devant la porte. M. Lalance fut enchanté et comprit qu'il échapperait ainsi à la honte de voir les gens de loi s'emparer, devant lui, des objets qui garnissaient sa boutique.

Il fit part de son projet à Dominique et à Daniel; il s'agissait de partir et d'aller dans quelque pays tirer parti des talents qu'ils avaient su montrer la veille sur le théâtre. Daniel et Dominique aimaient leur maître tendrement, aussi ne firent-ils pas difficulté de le suivre et de s'attacher à sa fortune; Claire seule parut fort affligée du projet conçu par son père. Elle déclara qu'elle ne pouvait se résigner à quitter son oncle, sa marraine, ses voisins, et surtout Eustache qu'elle aimait tant. Son père la regarda d'un air triste, et n'essaya pas de triompher de son refus.

Cependant, grâce à l'activité de Valentin, les malles, les paquets et les costumes furent bientôt transportés dans la carriole. Le bagage de l'épicier et de sa suite n'était, il est vrai, pas bien considérable. Les voisins sortirent de leur

boutique et témoignèrent un vif regret, en apprenant que M. Lalance allait partir et pour ne plus revenir peut-être. On n'apprécie jamais mieux les qualités des gens qu'au moment de les perdre. Adieu donc les plaisirs, les jeux du théâtre, les charmants spectacles que chacun se promettait. Il semblait que par suite de ce départ le quartier tout entier dût tomber daus la tristesse.

Les amis de M. Lalance essayèrent de le retenir; mais il sut résister à leurs instances. « Chacun, » dit-il, « doit suivre l'impulsion de son sort; celui-ci est né pour vivre dans le plus complet repos; celui-là recherche, au contraire, les aventures et ne peut se contenter des douceurs d'une vie paisible. » Il les embrassa tendrement. Ces adieux furent tristes et faillirent ébranler sa résolution.

Les enfants, qui avaient si bien dansé la veille, sortirent bientôt de leurs maisons, et lorsqu'ils surent que leur bon ami allait les quitter, ils voulurent aussi le retenir; ils l'entourèrent, s'accrochèrent à ses habits. M. Lalance les prit

dans ses bras et les embrassa, en les appelant des noms les plus doux.

« Adieu, Vincent, adieu Gillier, adieu mes meilleurs, mes seuls amis, » ajouta-t-il, « faites des vœux pour moi, et priez le ciel de nous seconder dans notre entreprise... ».

Déjà Feruson, Daniel et Dominique étaient assis dans le fond de la voiture; Valentin était encore occupé dans la boutique à faire quelques apprêts; heureusement la mercerie du Pigeon-Blanc n'était pas ouverte. M. Lalance espérait éviter des adieux qui renouvelleraient ses peines. Il était attaché à M. Crépin, au point de n'avoir pas le droit de s'en séparer.

Quand tous les préparatifs furent achevés et que M. Lalance eut compris que rien ne s'opposait plus à son départ, il se tourna vers la boutique en s'écriant :

« Adieu, toit paisible où j'ai passé mes plus beaux jours; puissé-je ne pas regretter le temps où j'étais là, dans ce comptoir, partagé entre mes registres et quelques livres de théâtre et d'histoire, objets d'un agréable passe-temps!...

Je n'avais dans ce temps-là d'autre soin que de converser avec les gens d'esprit qui entraient à tout moment chez moi... Hélas! j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, et la gloire ou les honneurs qui m'attendent ne me les rendront peut-être pas... »

Comme M. Lalance achevait ces mots, on vit un homme fendre tout à coup les flots des curieux en s'écriant : place, place!... Un mouvement se fit parmi les gens qui entouraient M. Lalance; on venait de reconnaître M. Hermel.

« Mon frère, » dit-il, « vos regrets sont-ils sincères? est-il vrai que vous éprouviez un vif chagrin de quitter votre maison? S'il en est ainsi, acceptez donc la quittance de ce que vous me devez; de plus, souffrez que je satisfasse vos principaux créanciers et empêche cette maudite saisie... Rentrez chez vous et ne craignez plus des poursuites contre lesquelles j'aurai soin de vous protéger.... »

Touché de cette offre, M. Lalance resta quelques instants interdit et ne sut que répondre. Enfin il sortit de cet état d'indécision pour

serrer les mains de M. Hermel, en s'écriant :

« Ah! je bénis le ciel qui vous a inspiré un pareil dessein, je reconnais là, mon frère, votre bonté... ; mais vous le savez, il faut que chacun suive sa vocation ; la vôtre est de rester attaché à vos intérêts et à votre commerce; la mienne est, au contraire, de chercher à me créer une destinée nouvelle à l'aide du goût qui m'entraîne... »

M. Hermel essaya encore une fois de lui faire quelques représentations; mais il vit bien que cette tentative resterait sans effet. La résolution de M. Lalance était inébranlable; d'ailleurs Valentin dirigeait l'entreprise et sa présence suffit pour tout expliquer à M. Hermel.

Claire parut enfin sur le seuil de la porte : personne, pas même M. Lalance, ne savait si elle se déciderait à partir. Elle avait encore sa robe de la veille; un fichu rouge attaché sous son menton encadrait sa figure. Comme elle était légèrement vêtue, l'air frais du matin la faisait frissonner et agitait ses manches; on l'eût prise pour une tourterelle dont les ailes

se soulèvent à demi, au moment où elle se prépare à prendre son vol.

On entendit alors un grand bruit dans l'intérieur de la mercerie; les volets tombèrent sur le pavé avec fracas, et l'on en vit sortir Eustache qui venait seulement d'être informé de ce qui se passait. Il alla se précipiter aux genoux de Claire en joignant les mains.

« Arrête, arrête, » s'écria-t-il, « car nous triomphons enfin des obstacles qui nous ont si longtemps séparés. Mon père consent à nous marier, il cède à mes instances et veut me mettre à la tête de son commerce; quel triomphe pour notre amour! Tous mes vœux sont donc sur le point de s'accomplir!... »

Claire ne sut que lui répondre; elle baissa la tête et lui tendit la main en signe de consolation. Le plus vif chagrin était peint dans ses yeux. Elle prévoyait d'avance la douleur d'Eustache et ne savait par quel moyen l'adoucir : ce dernier, voyant qu'elle hésitait, s'écria :

« Claire, qu'un seul mot de vous me tire du doute où je me vois! Vous ne partez pas,

j'espère, vous ne partagez pas le projet que la défiance seule a pu inspirer à votre père... »

Claire, pour toute réponse, resta la tête baissée et la main à demi étendue vers lui. Eustache commença alors à comprendre son malheur. Il lui adressa les plus tendres discours et tout ce que son cœur pouvait lui dicter. Elle lui répondit qu'elle ne pouvait se décider à se séparer de son père, et que son destin était maintenant fixé.

Eustache, voyant qu'elle restait sourde à ses supplications, s'abandonna à tous les emportements du désespoir. Il s'arracha les cheveux, se roula par terre, en s'écriant qu'il était trahi et qu'il valait mieux le tuer que de lui imposer des peines si cruelles. Dans son délire, il invoquait les étrangers, les suppliant d'attendrir Claire en sa faveur. Le pauvre garçon embrassait jusqu'aux barreaux de l'épicerie, puis, se laissant tomber sur le seuil de la boutique, il ajouta d'une voix éteinte : « C'est donc ainsi que je devais mourir... »

Enfin sa douleur devint si forte qu'il perdit

connaissance; ses yeux se fermèrent, la pâleur couvrit ses traits. Heureusement, sa complexion était vigoureuse et il reprit bientôt l'usage de ses sens; mais il sentit alors toutes ses souffrances se réveiller. La voiture commençait à rouler lentement, il est vrai; mais, quel que fût son mouvement, elle aurait bientôt détourné la rue.

Alors ce garçon, que tout le monde connaissait pour avoir l'humeur douce et bonne, sentit se développer en lui la plus singulière énergie. Il sauta à la tête du cheval, s'empara des guides en s'écriant qu'il était décidé à se faire écraser par les roues si la voiture continuait à marcher.

Cependant il avait conservé un peu d'espoir; bien que le cheval eût déjà fait quelques pas, Claire n'avait pas encore quitté le seuil de la boutique. Alors le cheval s'arrêta : on vit en même temps la porte de la mercerie s'ouvrir. M. Crépin sortit de chez lui, et arrachant son fils à la position dangereuse où il le voyait :

« Viens, » s'écria-t-il, « cesse de les prier; abandonnons à leur destin ces ingrats qui ont renoncé à leurs plus tendres sentiments et nous

ont sans cesse trompés par leurs vaines promesses... »

Ces paroles plongèrent M. Lalance dans la consternation. Eustache prit la main de son père et se mit à pleurer amèrement. Ensuite il s'avança vers Claire :

« Tout était décidé, » lui dit-il, « nous attendions...; nous comptions l'un sur l'autre..... Et vous....... »

Il ne put continuer : les sanglots étouffaient sa voix.

« Eustache, » s'écria Claire, « vous le voyez, j'obéis à une loi plus forte que celle de mon cœur, vous savez bien que j'ai fait vœu de suivre mon père partout où il voudra m'entraîner... Ah ! cessez de vous désespérer, nous reviendrons, nous nous reverrons un jour; promettez-moi seulement de m'aimer toujours, moi je vous jure de n'appartenir qu'à vous... »

Eustache, un peu calmé par cette promesse, s'écria :

« Oh ! ciel ! tu l'entends, dois-je, aprés tant de malheurs, ajouter foi à cette assurance?... »

Claire l'embrassa tendrement, et lorsqu'elle fut dans la voiture, elle lui jeta son mouchoir, afin qu'il pansât ses blessures ; car il s'était meurtri le visage en tombant.

La voiture recommença à rouler. Alors mille exclamations confuses s'élevèrent de tous les coins de la rue : « Vive, vive l'épicerie du Petit-Saint-Antoine ! » Les femmes se mirent aux fenêtres pour mieux les voir et agitèrent leurs mouchoirs en s'écriant : « Adieu ! adieu ! Puissiez-vous revenir bientôt couverts d'une gloire nouvelle ! C'était à qui offrirait à Claire des bouquets et des rubans. Cette fête faillit pourtant être troublée par les lamentations d'une jeune fille qui indiqua Valentin du doigt et déclara qu'il était pour elle la cause d'un grand malheur. On fit peu d'attention à ses cris qui n'eussent pas manqué un autre jour d'exciter l'indignation générale ; mais on commençait à s'accoutumer aux perfidies et aux séductions de Valentin.

La voiture partit enfin au grand trot ; les exclamations redoublèrent : c'était à qui sou-

haiterait à M. Lalance bon voyage et bonne chance. Son cœur était transporté. Il est si doux d'avoir conquis par ses talents et sa gloire, l'estime de gens qui ne nous traitaient jadis qu'avec indifférence, et même avec un peu de dédain !

Quand la voiture fut au bout de la rue, les transports et les cris de joie commencèrent à se ralentir. Valentin prit alors les guides des mains de Dominique, et fouettant le cheval d'un air railleur :

« Enfin, » dit-il, « ils sont à moi !... »

FIN DU TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE Me HUZARD,
rue de l'Éperon, 7.